

Bulletin

Le plus ancien magazine bancaire du monde. Depuis 1895.



Maria Ignácia Moraes, avec son petit-fils Roberto :

«Les mères apprennent des choses à leurs enfants, les grands-mères les font oublier à leurs petits-enfants.»

Grands-parents et petits-enfants :
pages 6 et 76.

Ce qui restera...

Se souvenir du passé, vivre le présent et imaginer l'avenir.



Vous êtes libres.

TECHART pour les Porsche 911.

Le programme d'individualisation TECHART pour les 911, c'est avant tout un design unique, une qualité-conducteur et une intégration parfaite. De l'extérieur en passant par les jantes, le châssis et les échappements, TECHART vous donne la liberté de choisir vous-même la personnalisation de votre Porsche 911. Même votre intérieur s'accordera à vos goûts. Avec les volants sport TECHART, les palettes, le piano lacqué, le carbone, les surpiqures. Votre intérieur cuir sera réalisé à la carte par la manufacture TECHART.

Un message clair : Les jantes TECHART. Votre aveu pour l'individualité, la sportivité et la qualité. Par exemple avec la jante Formula II et son design multi-parties. Comme pour toutes les jantes TECHART d'origine, celles-ci sont disponibles dans toutes les combinaisons de couleurs possibles et donnent à votre 911 une véritable dynamique - même à l'arrêt.



Ont collaboré à cette édition :

1 Don Gillmor

Journaliste et auteur canadien, il écrit sur sa ville, Toronto, dont le tour de force fait rêver tous les dirigeants du monde entier : l'intégration de nombreux migrants. Par quel miracle ? Selon l'Aga Khan, chef spirituel de 20 millions d'ismaélites, Toronto dispose du logiciel et du matériel adéquats. Don Gillmor cherche à percer le mystère de cette déclaration sibylline à partir de la page 28.

2 Nayan Chanda

Historien et écrivain né en Inde en 1946, il est responsable des publications de l'Institut pour la mondialisation de l'Université de Yale. Il souligne ici la valeur extraordinaire de la démocratie pour l'Inde. *Page 54*

3 Will Gompertz

Qu'est-ce qu'une œuvre d'art réussie ? Le critique d'art et ancien porte-parole de la Tate Modern répond à cette question délicate avec expertise et humour. Selon lui, il s'agit du produit d'un artiste passionné qui s'est évertué à créer une œuvre immuable. *Page 70*

4 Beatrice Schlag

Depuis qu'elle a entendu parler, il y a près de dix ans, de la famille Otter, cette correspondante pour les Etats-Unis se demande comment on peut survivre à un traumatisme tel qu'une attaque de grizzly. Elle a rencontré à San Diego un Johan Otter heureux, mais l'émotion n'était pas loin. *Page 60*

Comment l'homme fonctionne-t-il ?

« J'ai grandi dans la Norvège des années 1920. Les temps étaient difficiles, puis la guerre a emporté mes trois frères. Pourtant, j'aime à me remémorer ce temps-là, où nous devions tous nous serrer les coudes et être solidaires. Toute ma vie, j'ai essayé de défendre ces valeurs. » Cette citation de Kåre Magne Hansen, 90 ans, est l'une des plus belles de cette édition du Bulletin. Ce menuisier retraité a passé sa vie à Rena, une petite ville située au nord d'Oslo, bombardée par les Allemands lors de la Seconde Guerre mondiale. Pour cette édition, nous avons demandé à des personnes âgées quel événement les avait le plus marquées (page 6) et étouffons ces rétrospectives avec les aspirations de leurs petits-enfants : quelles traditions familiales souhaitent-ils perpétuer (page 76) ?

Une question se pose alors : que demeure-t-il de notre passage ? L'Homo sapiens est le seul être vivant conscient de la notion du temps ; il est le seul à pouvoir – et à devoir – réfléchir à l'empreinte qu'il laissera sur Terre. Comme l'empereur Guillaume II (« Contrairement aux chevaux, l'automobile n'a aucun avenir. »), nous ne sommes pas à l'abri d'erreurs d'appréciation. Le Bulletin se garde bien de formuler de tels prémonstices et dresse plutôt un état des lieux en 19 histoires. Nous présentons certains faits d'actualité et tentons de tirer des conclusions pour l'avenir grâce aux enseignements du passé.

Toronto constitue ainsi un exemple de cohabitation dans la métropole du futur. En effet, la ville au slogan évocateur, « Diversity Our Strength » (Notre force réside dans la diversité), accueille chaque année plus de 100 000 immigrants. Toronto occupe régulièrement les places de tête des classements en matière de qualité de vie, son taux de criminalité est faible et son économie en plein essor. Comment est-ce possible (page 28) ? Dans le dossier consacré à l'économie (à partir de la page 22), nous interrogeons la célèbre économiste Carmen M. Reinhart, guère optimiste (« L'état du monde actuel me semble peu réjouissant. »). Mais aussi : de combien d'argent disposent les Suisses en fin de mois et en fin de vie ? Quelles ont été les meilleures stratégies de placement du siècle dernier ?

A partir de la page 50, nous nous posons la grande question inhérente à la nature humaine : comment l'homme fonctionne-t-il, sur les plans économique, politique et religieux ?

Nous vous souhaitons une très agréable lecture.

La rédaction



©Plan

Eduquer aujourd'hui pour assurer l'avenir.

Credit Suisse Global Education Initiative

L'initiative mondiale du Credit Suisse pour l'éducation aide des organisations internationales sélectionnées à améliorer les possibilités de formation de milliers d'enfants et de jeunes en âge scolaire. Nous pensons qu'investir dans la jeunesse est l'un des meilleurs placements que nous puissions faire.

credit-suisse.com/responsibility/education

Bulletin : Ce qui restera...

CE QUI A ÉTÉ, CE QUI EST, CE QUI RESTE

Essai : pourquoi nous vivons dans le meilleur des mondes (à ce jour). [Page 4](#)

CE QUI COMpte VRAIMENT (PARTIE I)

Des grands-parents du monde entier parlent de ce qui les a marqués et des valeurs éternelles. [Page 6](#)

QUI SUIS-JE ?

Le grand questionnaire – les questions que se poseraient aujourd’hui Marcel Proust et Max Frisch. [Page 16](#)

CE QU’IL NOUS RESTE... EN FIN DE VIE

Nous héritons en moyenne de 450 000 francs, mais la fortune s’accumule avec l’âge. [Page 18](#)

... EN FIN DE MOIS

Impôts, loyers, frais médicaux : où la vie est-elle la moins chère en Suisse? [Page 19](#)

ET APRÈS LA CRISE ?

«L’être humain refait les mêmes erreurs.» Entretien avec la célèbre économiste Carmen M. Reinhart. [Page 22](#)



COMMENT INVESTIR

Les meilleures stratégies de placement de ces cent dernières années. [Page 27](#)

COMMENT VIVRE ENSEMBLE

Ville du futur : Toronto accueille 100 000 immigrants chaque année. Le modèle semble fonctionner. [Page 28](#)

WWW

Internet : start-up au top, flops et battage médiatique. [Page 40](#)

COMMENT DISPARAÎTRE DU NET

Le Web n’oublie jamais. Astuces pour vivre sans trop laisser de traces. [Page 42](#)

COMPORTEMENT D'ACHAT

DE LA PROCHAINE GÉNÉRATION

La génération Y est la clientèle de demain : une transformation en profondeur. [Page 44](#)

SURVIE D'UN ANCIEN MÉTIER

Chiara Vigo est la dernière gardienne du savoir secret sur la soie de mer. [Page 46](#)

NOTRE FONCTIONNEMENT

Homo œconomicus – L’homme est-il altruiste ou individualiste? [Page 52](#)

Homo politicus – L’Inde et la valeur universelle de la démocratie. [Page 54](#)

Homo religiosus – Hans Küng et la règle d’or pour tous. [Page 56](#)

INVESTIR SUR LE LONG TERME

Conservation Finance ou comment protéger la nature en générant du rendement. [Page 58](#)

VIVRE AVEC UN TRAUMATISME

Johan Otter a été attaqué par un grizzly lors d’une randonnée. Visite à un survivant. [Page 60](#)



CE QUE NOUS POUVONS APPRENDRE DES PEUPLES PRIMITIFS

Jared Diamond, lauréat du prix Pulitzer, nous parle des peuples traditionnels et de ce qu’ils peuvent nous apprendre. [Page 66](#)

CE QUE NOS ANCÈTRES SAVAIENT DÉJÀ

Du cinéma au bigoudi : certaines inventions remontent à plus loin qu’on ne le croit. [Page 69](#)



DE LA COMPOSITION D'UNE BONNE ŒUVRE D'ART

Du sérieux et de la sincérité – comment savoir si une œuvre d’art moderne a une valeur durable. [Page 70](#)

DÉFINITION DU CLASSIQUE MODE

Depuis Coco Chanel, la petite robe noire est indémodable. [Page 74](#)

CE QUI COMpte VRAIMENT (PARTIE II)

Des petits-enfants du monde entier s’expriment sur les valeurs de leurs grands-parents. [Page 76](#)



La dernière page

Illustrée par Jörn Kaspuhl. [Page 80](#)



Sur l’App Store

L’App «News & Expertise», avec le Bulletin et d’autres publications actuelles du Credit Suisse.

www.credit-suisse.com/bulletin



Impressum: Editeur: Credit Suisse AG, responsable du projet: Claudia Hager, contenu, rédaction: Ammann, Brunner & Krobat AG (www.abk.ch), conception, mise en page, réalisation: Craftt Kommunikation AG (www.craftt.ch), rédaction photo: Studio Andreas Wellnitz, Berlin, adaptation française: Credit Suisse Language Services, pré-impression: n c ag (www.ncag.ch), impression: Stämpfli AG, tirage: 140 000 exemplaires, contact: bulletin@abk.ch (rédition), abo.bulletin@credit-suisse.com (service abonnés)

CE QUI A ÉTÉ, CE QUI EST, CE QUI RESTE

Le meilleur des mondes (à ce jour)

Tout passe et tout change, à toute allure. Les valeurs se délitent.
Mais pas de panique, le changement sempiternel n'est peut-être pas si incommodant.
Et si nous apprenions à composer avec le présent? *Par Wolf Lotter*

Déjà dans les années 1930, Charlie Chaplin pressentait que tout s'accélérat. Dans le film «Les Temps modernes», nous le voyons victime de l'impitoyable société industrielle. Tel un hamster prisonnier de sa roue, il tourne à une vitesse folle et perd ses repères. Son message est clair: sur la chaîne d'assemblage, on oublie tout. Alors que les valeurs guident, «Speed kills». Un rythme inhumain désoriente, déroute et raccourcit la vie. Et Chaplin n'était qu'un annonciateur.

Le temps présent, c'est l'ère du temps réel, du «tout, partout, à tout moment», comme on le disait à l'aube de la «révolution Internet» à la fin du XX^e siècle. Aujourd'hui, la «toile» est la plus achevée des nouvelles technologies; elle imprime un sentiment que «trop c'est trop, et trop vite». Quels sont les repères qui sont laissés à l'être humain? Le voyage dans ce temps est un coup d'œil jeté par la fenêtre d'un train Intercity. Si l'on dirige le regard vers le bas, on ne distingue presque rien. Ce qui est proche est flou, car la vitesse perturbe le cerveau.

Trop d'informations reçues trop rapidement dans un laps de temps trop court le déboussolent. Tout est flou. Rien n'est clair.

L'inertie polaire

Le philosophe français Paul Virilio a qualifié ce phénomène contemporain d'«inertie polaire». L'Homme est globalement très rapide, mais il ne se déplace plus; du moins, c'est l'impression qu'il a. Il ne recherche pas la complexité (et donc le défi), il l'évite. Cette impression de vitesse est une fuite. Mais qu'est-ce qu'il fuit?

Lui-même. Impossible d'expliquer autrement cette envie de décroissance accompagnée d'une morale renouvelée assise sur des «valeurs éternelles». La recherche de ces valeurs est délicate, car il faut faire le tri: quelles sont celles qui périscent? Tout système de valeurs est éphémère, c'est une boussole dont l'aiguille n'indiquera bientôt plus le nord. Et l'éternité est par définition très longue. Bien sûr, il est possible de s'aider d'un corpus comme la Déclaration universelle des droits de l'homme adoptée par les Nations Unies en 1948. Liberté, autonomie, expression individuelle et liberté de circuler sont ses principes. Il n'est nulle part question de morale, mais du préalable indispensable à l'épanouissement personnel. Des notions telles que la sécurité, la confiance, l'honnêteté ou la solidarité

sont également désirées bien que l'on déplore constamment leur déchéance.

Le «bon vieux temps» était-il si bon?

Derrière l'angoissante question «Que nous reste-t-il?» se cache tout autre chose: quels sont les repères de l'Homme du début du troisième millénaire? S'agit-il de l'Autre? Du sacré? Ou tout bonnement de nous-mêmes? Sur ce point, notre réflexion est ancienne. «Que reste-t-il?» est la question que l'homme se pose toujours quand la mécanique de son intelligence se dérègle. Par exemple, quand le monde tourne trop vite.

Quelques penseurs situent l'émergence de cette prise de conscience à l'orée des années 1960. Après la Seconde Guerre mondiale, la société de consommation qui assurait la prospérité de l'Ouest a buté sur une force antagonique. Une «mutation des valeurs» a fait irruption via la jeunesse étudiante et via les hippies de la «Beat Generation». Pour beaucoup, il n'était pas question de politisation, mais de militer pour un «monde plus beau et meilleur». La question était simplement celle-ci: existe-t-il une alternative au matérialisme, quelque chose de profond peut-il supplanter la course aux biens et aux marchandises?

Cette génération, même si c'est très difficile pour elle de l'admettre, n'était pas la première à se la poser. Dans son épilogue de « La Cloche » de Schiller paru il y a plus de deux siècles, Johann Wolfgang von Goethe maugréait déjà :

« Cependant son esprit s'avancait en maître dans l'éternel domaine du vrai, du bien, du beau, et derrière lui, vaine apparence, gisait ce qui nous enchaîne tous, la vulgarité. »

Nous touchons à l'essentiel : la vulgarité, l'ordinaire, la normalité, voilà ce qui déifie les valeurs éternelles. Le beau, le vrai et le bien, toujours mis sur le devant de la scène en opposition au matérialisme, à l'ordinaire, sont flous et légers. Ils sont idéal et désir. Ils ne sont pas réels. Il s'agit du point de fuite rêvé d'une époque qui attend de nous plus de réflexion et de décisions. Sommes-nous désireux de nous arc-bouter sur « les valeurs éternelles » ou voulons-nous imaginer un monde moderne selon nos propres conceptions ? Le « bon vieux temps », nanti de tous ses idéaux de beau, de vrai et de bien, était-il aussi bon qu'on le dit ?

Mode d'emploi pour la modernité

Thomas Hobbes professait une philosophie bien différente lorsqu'il écrivit son « Léviathan » en 1651. Son œuvre est considérée comme annonciatrice des « Lumières » et décrit un monde caractérisé par l'éclosion des libertés. « Nasty, brutish and short » – hargneuse, bestiale et brutale. C'est ainsi que le philosophe décrivait l'existence de la majorité de ses contemporains. Il définissait ainsi ce qu'il pensait être l'objectif : moins de fatalité, davantage d'indépendance. Moins d'idéalisme, davantage de réalisme. Au lieu d'espérer un monde meilleur, il fallait s'atteler à en construire un ici et maintenant. Les perspectives vagues devaient être bannies et remplacées par un présent à façonner.

C'est cette ambition qui est à l'origine du meilleur des mondes qui nous ont précédés, et qui permet à toujours plus d'êtres humains de vivre mieux. Nos générations vivent trois fois plus longtemps que celles du début de l'ère industrielle. L'accès aux ressources matérielles s'est amélioré pour la plupart des individus sur Terre : une étude de l'OCDE montre qu'entre 1820 et 2000, le revenu mondial par habitant a été multiplié par huit. Les populations des régions les plus déshéritées

connaissent également une amélioration de leurs conditions de vie : en Afrique, l'espérance de vie est passée de 38,2 à 55,2 ans entre 1950 et 2010. Bien que le nombre de Terriens ne cesse d'augmenter, le pourcentage de ceux qui souffrent de la faim recule fortement. En 1990, il était encore de 15,1%. Aujourd'hui, il a chuté à 9%, et la FAO prévoit qu'en 2030 il s'abaissera à 7%.

Ce monde perfectible s'améliore, notamment grâce aux performances d'une économie qui s'est mondialisée et aux constants progrès techniques. De nombreuxes personnes sont sceptiques mais les faits sont là : jamais les êtres humains n'ont été aussi nombreux à disposer d'autant de possibilités de maîtriser leur vie ici et maintenant. Le partage des valeurs éternelles comme le beau, le vrai et le bien n'est plus une utopie.

Cependant cette démarche doit s'accompagner d'un apprentissage. Le présent

elles-mêmes la vitesse ». S'en sont suivis les « médias de transmission à la vitesse de la lumière » du XX^e siècle, du téléphone à l'Internet, où le « temps réel » prend naissance, où l'« espace disparaît » et où la perception humaine est dépassée. Le rythme est exploité à l'extrême. Nous ne voyons littéralement plus qu'à travers la fenêtre d'un train filant à très grande vitesse. Pour identifier les détails, nous devons remplacer notre cerveau par un autre, capable de rivaliser avec les ordinateurs.

Nous devons nous décider

Paul Virilio propose ironiquement cette « solution », parce qu'il connaît l'alternative : au lieu de faire de nous des robots aux commandes d'automates, nous devons impérativement décider. Nous devons pour ainsi dire régler l'horloge à notre gré. Ce faisant, nous ne mettrons pas seulement un terme à l'impression que trop, c'est trop et trop complexe, nous découvrirons également ce qui compte vraiment. Et ce, sans renonciation, sans ralentissement et sans réduction, panacée encore bien souvent préconisée aujourd'hui. C'est possible autrement : Karlheinz Geissler, sociologue et expert allemand du temps, explique qu'il nous faut comprendre ce que signifie la diversité. « Elle régit bien sûr tout particulièrement notre rapport au temps. Exploiter la diversité du temps signifie être en mesure de prendre une décision pour ou contre quelque chose. Or, bon nombre d'entre nous s'y refuse ».

Nous y voilà. Charlie Chaplin évidemment le pressentait. Ses « Temps modernes » étaient un plaidoyer pour l'individualité, contre le suivisme et le conformisme. Nous apprenons actuellement comment nous installer dans notre temps. Pas pour toujours, mais maintenant, pour nous-mêmes. □



Boussole sans repères,
tout système de valeurs est éphémère.

nous apparaît rapide et fugace, car nous devons encore apprendre à porter un regard exercé sur ce potentiel sous-estimé. Après tant de millénaires de déshérence, ce n'est pas surprenant. Trop de générations ont dû vivre une existence sans alternative, sans choix, sans perspective d'amélioration. Elles étaient privées de leur faculté de décider et devaient s'en remettre au destin. Pour des raisons matérielles, ce monde structuré était très lent. L'économie ne connaissait guère la croissance, la prospérité était l'apanage d'une minorité qui luttait pour conserver son pouvoir et sa culture. Les révolutions de la vitesse, qualifiées de mutation par le philosophe du temps Paul Virilio, se sont succédé : la révolution industrielle a créé la machine à vapeur, le chemin de fer et l'automobile – des « machines [...] capables de produire

Wolf Lotter est journaliste et écrivain.
Son dernier ouvrage : « Zivilkapitalismus »
(Pantheon/Random House)

Une longue vie

De la ménagère japonaise au chef d'entreprise grec, en passant par la paysanne suisse : des grands-parents racontent ce qui les a marqués au cours du siècle écoulé (ce que leurs petits-enfants héritent de la tradition familiale : voir page 76).

Compte-rendu : Simon Brunner

« Une vie simple et banale me procure un bonheur et une joie éternels. »

Sakiko Yamaguchi, 72 ans
Yokohama, Japon





**« La liberté de
l'entreprise n'a pas
de prix. »**

Nikos Vitogiannis, 70 ans
Athènes, Grèce



«J'aime découvrir le monde, j'ai dû hériter ce goût de l'aventure de mon grand-père.»

Jeremi Malicki, 80 ans
Wrocław, Pologne



**«Je suis fière de voir
que ma famille a
repris l'exploitation
agricole.»**

Katharina Hess, 99 ans
Ebnat-Kappel, Suisse



**«J'étais dure avec
mes enfants, et je me
suis assouplie avec
mes petits-enfants.»**

Maria Ignácia Moraes, 90 ans
São Paulo, Brésil

Page 6 — Sakiko Yamaguchi, 72 ans

Femme au foyer

Yokohama, Japon

2 filles, 4 petits-enfants

« Ma vie a été plutôt monotone, mais je n'étais pas malheureuse. J'ai vécu ma jeunesse pendant les dures années d'après-guerre et je me suis mariée à 25 ans. La naissance de mes deux filles a été un don du ciel. C'était merveilleux de les voir grandir: nous riions beaucoup, nous pleurions et, très rarement, nous nous disputions. Aujourd'hui, j'ai quatre petits-enfants. Une vie simple et banale qui me procure un bonheur et une joie éternels. »

Page 7 — Nikos Vitogiannis, 70 ans

Chef d'entreprise retraité

Athènes, Grèce

2 fils, 7 petits-enfants

« Nous sommes chefs d'entreprise de père en fils. Mon père a monté une affaire de capsules, ces bouchons métalliques que l'on trouve par exemple sur les bouteilles de Coca-Cola. Il est devenu numéro un en Grèce et je l'ai rejoint. Plus tard, j'ai créé quatre autres entreprises. Mes frères travaillaient avec moi, mais mon père et l'un de mes frères sont décédés rapidement. Du jour au lendemain, j'ai eu la responsabilité de mes entreprises et de sept enfants. C'était vraiment dur, nous travaillions beaucoup. Mais la liberté de l'entreprise n'a pas de prix. Bien sûr, il y a des clients difficiles et des fournisseurs peu fiables. Parfois, on désespère. Pourtant, en fin de journée, quand on voit le travail accompli, c'est un grand bonheur. Ma femme, qui comptait plus que tout, je l'ai rencontrée à une fête et j'ai tout de suite su que c'était elle! Je n'ai pas douté un instant: j'aimais son caractère et sa beauté. Et j'ai eu raison. »

Page 8 — Jeremi Malicki, 80 ans

Directeur des chemins de fer à la retraite

Wrocław, Pologne

2 enfants, 2 petits-enfants

« J'ai grandi dans la Pologne communiste, un système clos, et pourtant voyager a toujours été ma passion. J'aime découvrir le monde, je tiens cela de mon grand-père, Witek, un simple travailleur qui collection-

nait des livres de voyages et faisait beaucoup d'escapades. Au XIX^e siècle, soit dit en passant. Mon amour des voyages a commencé tôt: à quatre ans, je faisais l'ascension du Giewont, un sommet de la chaîne montagneuse des Tatras, bien sûr pas seul mais avec mes parents et mes grands-parents. Ce que j'aime le plus dans les voyages, ce sont les souvenirs qui restent. »

Page 10 — Katharina Hess, 99 ans

Agricultrice retraitée

Ebnat-Kappel, Suisse

1 fils, 3 petits-enfants,

3 arrière-petits-enfants

« J'ai toujours voulu être agricultrice, j'aimais les animaux et le travail. Notre ferme était petite, à peine six hectares, et nous faisions tout à la main, sauf quand on utilisait la tondeuse pour tondre le gazon. Dans les années 1960, il y a eu une épidémie de tuberculose dans l'étable et nous avons dû piquer tout le bétail et affirmer notre exploitation. En 1977, c'est mon fils qui l'a reprise. La même année, mon mari est mort de vieillesse. Aujourd'hui, trois générations vivent sous le même toit. Je suis fière que la famille ait repris la ferme en main. »

Page 11 — Maria Ignácia Moraes, 90 ans

Professeur de travaux manuels à la retraite

São Paulo, Brésil

2 enfants, 4 petits-enfants, 10 enfants

adoptive, 4 petits-enfants adoptifs

« Mes élèves me disaient souvent: à l'extérieur tu es chouette, mais à l'école tu es trop sévère. » Que répondre à cela? J'avais un devoir envers leurs parents. Ils me payaient pour enseigner à leurs enfants et je suis perfectionniste. J'ai été dure avec mes propres enfants et je me suis assouplie en devenant grand-mère. J'ai toujours dit: « Les mères apprennent des choses à leurs enfants, les grand-mères les font oublier à leurs petits-enfants. » Nous devons les gâter. Sauf Roberto! Il se trouve à un moment charnière de sa vie, sa dernière année universitaire. Il doit réussir, c'est dans la famille! J'ai deux enfants à moi et dix filles adoptées: quatre étaient sœurs et orphelines. Je ne pouvais pas dire non, alors je les ai toutes élevées. »

Page 13 — Moni Dorcas Phahlane, 87 ans

Femme de ménage retraitée

Soweto, Afrique du Sud

4 enfants, 6 petits-enfants,

1 arrière-petit-enfant

« Je ne regrette rien de ma vie – si c'était à refaire, je le referai. Mon mari est mort quand j'avais 45 ans. Il a été tué par balles, mais nous n'avons jamais su par qui ni pourquoi. J'ai élevé mes enfants toute seule et, en plus, j'étais femme de ménage dans un magasin de chaussures. Je suis pleine d'énergie et, aujourd'hui encore, j'ai du mal à rester en place. L'un de mes fils et sa femme sont morts très jeunes, raison pour laquelle ma petite-fille, Refilwe, a grandi à mes côtés. J'ai essayé de l'élever pour qu'elle devienne une personne respectable. Elle veut aller à l'université, ce qui me fait très plaisir. »

Page 14 — Kåre Magne Hansen, 90 ans

Menuisier à la retraite

Rena, Norvège

4 enfants, 4 petits-enfants,

1 arrière-petit-enfant

« J'ai grandi dans la Norvège des années 1920. Les temps étaient difficiles, plus tard la guerre a emporté mes trois frères. Pourtant, j'aime à me remémorer ce temps-là, où nous devions tous nous serrer les coudes et être solidaires. Toute ma vie, j'ai essayé de transmettre ces valeurs dans ma famille. Aujourd'hui, mes enfants et petits-enfants passent me voir à midi, s'ils ont le temps, pour prendre le café. C'est un geste que j'apprécie, surtout parce que j'ai perdu la plupart de mes amis et ma femme, qui est décédée il y a six ans. J'ai pris ma retraite en 1985, mais je continue à faire de petits travaux de menuiserie et j'aime aller à la chasse. »



**«Je suis pleine
d'énergie et j'ai du mal
à rester en place.»**

Moni Dorcas Phahlane, 87 ans
Soweto, Afrique du Sud





**«J'aime aller
à la chasse.»**

Kåre Magne Hansen, 90 ans
Rena, Norvège

QUI SUIS-JE ?

Questionnaire de Proust des temps modernes

37 questions pour mieux se connaître, faire connaissance avec son voisin de table et apprendre à écouter. *Par Mikael Krogerus*

A la fin du XIX^e siècle, la société européenne mettait à l'honneur la conversation badine – «small talk» en langage moderne, gage d'une soirée mondaine réussie. A l'époque, le summmum du savoir-vivre ne consiste pas à dire ce qu'il faut comme il faut, ni à formuler des observations spirituelles et charmantes propres à faire glousser son auditoire. Non, le summmum du savoir-vivre, c'était de maîtriser l'art de poser des questions. Le voisin de table idéal n'était donc pas celui qui était brillant, mais celui grâce à qui on pouvait briller.

Parce qu'interroger son interlocuteur fort à propos n'est pas chose facile, circulait dans les salons européens une petite anti-sèche, des questions apparemment anodines mais révélatrices de la personnalité. «Qui voudriez-vous être?», «Comment aimeriez-vous mourir?», «Quelles qualités préférez-vous chez un homme?». L'auteur de ce questionnaire, alchimiste de l'amour ayant trouvé la clé pour conquérir le cœur de ces dames, reste inconnu à ce jour. Marcel Proust a répondu à ce questionnaire en 1885, alors qu'il avait 13 ans, pour la fête d'anniversaire de sa camarade Antoinette Fauré. En 1924, le fils de cette dernière en publiait les réponses sous l'intitulé «Questionnaire de Proust». Que Marcel Proust n'en soit pas l'auteur mais un simple répondant ajoute au charme de l'anecdote.

Aujourd'hui, près d'un siècle et demi plus tard, le questionnaire a pris quelques rides. «Quel fait militaire admirez-vous le plus?» Si cette question pouvait constituer une bonne entrée en matière à la fin du XIX^e siècle, elle en dérouterait plus d'un aujourd'hui. Les temps changent, les questions aussi. Il convient donc d'examiner le questionnaire à la lumière de l'actualité. Nous avons conservé deux des questions d'origine (n° 1 et 37) et en avons emprunté deux autres au grand poseur de questions suisse Max Frisch (n° 22 et 23).

Version originale ou revisitée, voici ce qu'il faut retenir: les personnes qui donnent de bonnes réponses nous impres-

sionnent moins que celles qui posent les bonnes questions, mais les personnes dont nous nous souvenons vraiment sont celles qui savent écouter.

1 — Où aimeriez-vous vivre?

2 — Décrivez-vous en trois mots.

3 — Que faites-vous en premier le matin – et qu'est-ce que cela révèle de vous?

4 — Quel était votre dernier statut en ligne? Et le tout premier?

5 — Où étiez-vous lors des attentats du 11 septembre?

6 — Que feriez-vous pour changer la société?

7 — Que savez-vous des opinions politiques de vos grands-parents?

8 — Connaissez-vous votre empreinte écologique? Qu'est-ce qui vous inciterait à changer de mode de vie?

9 — Sur quoi vous fait-on souvent des compliments?

10 — Parmi vos aptitudes, lesquelles ont été décisives pour votre carrière?

11 — Dans quels domaines vous y connaissez-vous mieux que vos amis?

12 — Qui dans votre entourage est le plus intelligent?

13 — Lesquels de vos traits de caractère aviez-vous déjà enfant?

14 — Qui était votre meilleur(e) ami(e) à 16 ans? Que fait-il/elle aujourd'hui?

15 — Quelle était votre première adresse e-mail?

16 — Quel est l'objet le plus précieux que vous possédez?

17 — Dans quoi dépensez-vous trop d'argent?

18 — En avion : côté couloir ou hublot?

19 — Une série dont vous ne vous lassez jamais.

20 — Parvenez-vous à concilier les contraintes de la vie moderne ? Lesquelles vous pèsent-elles le plus ?

21 — Dans quelles circonstances arrivez-vous à ne pas regarder votre smartphone toutes les dix minutes ?

22 — Quelqu'un vous aime-t-il ? A quoi le reconnaissiez-vous ?

23 — Aimez-vous quelqu'un ? A quoi le reconnaissiez-vous ?

24 — Regardez-vous dans le miroir. Que voyez-vous ?

25 — Quel changement le plus important avez-vous observé chez vous au cours des cinq dernières années ?

26 — Avec qui avez-vous bien ri récemment ?

27 — Qu'est-ce qui vous a fait pleurer ?

28 — Qui est la personne la plus importante de votre vie ? Que pourriez-vous faire pour améliorer votre relation ?

29 — Si l'enfer était une chambre d'hôtel, avec qui seriez-vous enfermé(e) ?

30 — Au cours du mois, combien de fois avez-vous trop bu ?

31 — Quel est votre rituel ?

32 — A quoi croyez-vous ?

33 — Si vous pouviez réécrire une page de votre histoire, laquelle choisiriez-vous ?

34 — Auriez-vous pu mieux tourner ? Expliquez.

35 — Si vous perdiez tout, d'où repartiriez-vous ?

36 — A quoi pourriez-vous renoncer pendant un an : l'alcool, Internet, le sexe ?

37 — Comment aimeriez-vous mourir ?

Mikael Krogerus, né à Stockholm en 1976, est journaliste indépendant. Il a étudié les sciences politiques à Berlin et au Danemark et a écrit avec Roman Tschäppeler les best-sellers « Le livre des bonnes questions », « Le Livre des décisions » et « Le livre des grands changements ».

CE QU'IL NOUS RESTE

La dernière facture

Combien reste-t-il aux Suisses après toutes leurs dépenses ?

Tour d'horizon de la fortune, de l'héritage et du revenu librement disponible.

Par Andrea Schnell

QUE RESTE-T-IL EN FIN DE VIE ?

La fortune n'a aucune utilité en soi, elle sert juste à lisser la consommation au cours du cycle de vie, d'après l'économiste Franco Modigliani (1918-2003), dont les écrits sur l'hypothèse du cycle de vie lui ont valu le prix Nobel en 1985. Selon sa théorie, les hommes constituent une épargne durant leur vie active, qu'ils dépensent entièrement durant leur vieillesse jusqu'à leur décès (dont la date est connue à l'avance grâce à un calcul type). Or, dans la vraie vie, l'heure de notre mort est inconnue, et nous léguons notre fortune. Deux éléments qui viennent s'opposer à la théorie de Franco Modigliani.

Fr. 450 000

Somme moyenne
léguée (par testateur).
Héritage moyen
perçu (par héritier) :
180 000 francs.

En Suisse, près de 30 milliards de francs sont légués chaque année (« L'héritage en Suisse », 2005). En 2000, la somme par testateur s'élevait en moyenne à 450 000 francs, mis à part les 25% qui ne laissent aucune fortune derrière eux. L'héritage moyen s'élève lui à 180 000 francs, mais un tiers de la population ne touche aucun héritage. Il s'agit donc d'un phénomène très hétérogène : 45% des héritiers se partagent 98% de la totalité des héritages. Les successions sont dans l'ensemble réparties aussi inégalement que la fortune. Et la concentration de la fortune s'en voit renforcée : ceux qui ont déjà reçevront encore.

D'après les statistiques fiscales actuelles de la Confédération, 10 500 personnes jouissent d'une fortune nette supérieure à 10 millions de francs. Elles représentent moins de 0,5% des contribuables qui paient l'impôt sur la fortune, mais détiennent 26% de l'ensemble de la fortune privée. Les 300 personnes les plus riches listées par « Bilanz » disposent d'une fortune estimée à 564 milliards de francs, soit quasiment le PIB annuel de la Suisse.

Le Global Wealth Report 2013 du Credit Suisse permet d'effectuer une comparaison internationale de la concentration de la fortune. D'après ce rapport, la répartition de celle-ci en Suisse est aussi inégale qu'en Suède et plus inégale qu'en Allemagne ou en France, mais moins qu'aux Etats-Unis. La concentration de la fortune et la fortune moyenne varient selon le canton. En Suisse, la fortune nette par contribuable s'élève en moyenne à 300 000 francs. Les cantons de Nidwald et de Schwyz affichent les fortunes moyennes les plus élevées avec plus de 870 000 francs, tandis que les cantons du Jura et de Soleure sont en bas du classement avec 120 000 francs. Au niveau cantonal, la répartition de la fortune est la plus inégale à Bâle-Ville et à Genève, et la plus uniforme dans le canton d'Uri.

Les retraités font fructifier leur fortune

Les trois quarts des successions se déroulent au sein du cercle familial le plus restreint, c'est-à-dire que les legs vont aux enfants et aux conjoints. Les enfants touchent près de 60% du total de l'héritage. Seuls 10% reviennent à des personnes sans lien de parenté ou à des organisations. Avec l'allongement de l'espérance de vie, l'âge des héritiers a augmenté. Seul un quart de la fortune léguée est transmise à un héritier de moins de 50 ans. Et cette part va encore diminuer. La majorité des héritiers sont âgés de 50 à 64 ans. Compte tenu de cet âge avancé, la fonction de l'héritage a changé. Les projets professionnels et familiaux sont généralement déjà réalisés. L'héritier ajoute donc les

successions à ses propres économies. Ainsi, les plus de 65 ans dans le canton de Zurich disposent en moyenne d'une fortune imposable de 950 000 francs (voir le graphique). Contrairement aux idées établies par la théorie économique de Franco Modigliani, les retraités n'entament donc pas leur fortune, ils la font fructifier. Le plus souvent, ce sont des espèces et des avoirs en banque qui sont légués. Les immeubles représentent un tiers du total des héritages.

L'impôt sur les successions fait débat

Contrairement à de nombreux autres pays européens, la Suisse n'a pas d'impôt successoral national. Le prélèvement des impôts sur les successions et donations relève de la compétence des cantons, au sein desquels le montant de l'impôt varie fortement. Le canton de Schwyz est le seul à ne prélever aucun impôt successoral; dans les autres, le conjoint survivant et, en partie, les descendants directs ne sont pas soumis à l'impôt. En 2011, les recettes issues de cet impôt s'élevaient à 862 millions de francs, soit 1,3% du total des recettes fiscales des cantons et des communes.

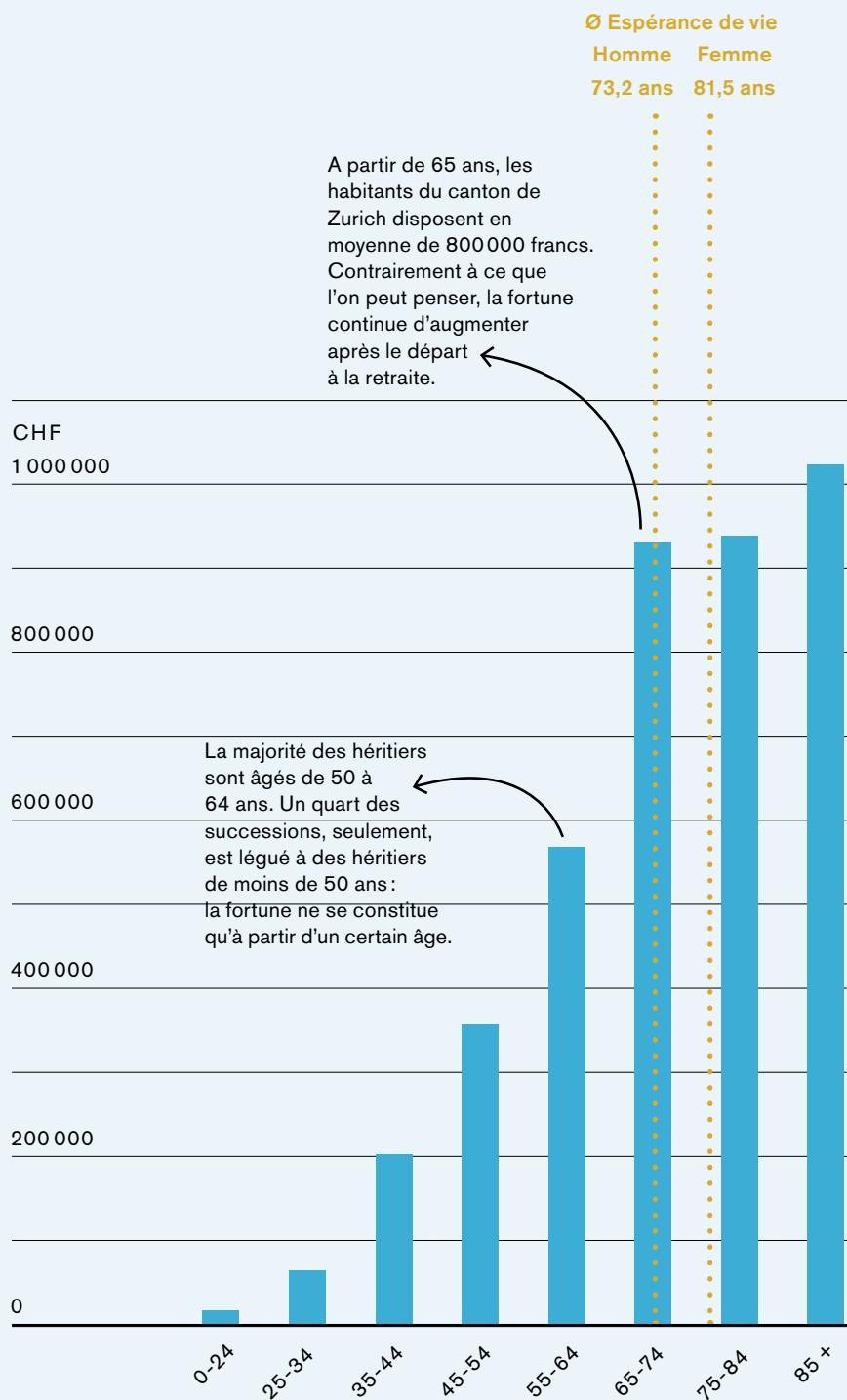
L'initiative sur la « réforme de la fiscalité successorale » de mars 2013 demande l'introduction d'un impôt successoral national et la suppression de la réglementation.

45%

98% de la totalité des
héritages revient à près de
la moitié des héritiers.

Les successions renforcent
la concentration de
la fortune – ceux qui ont
déjà recevront encore.

Enrichissement tardif Fortune en fonction de l'âge (canton de Zurich)



Sources: Statistiques de la Confédération, Office de la statistique du canton de Zurich

tation cantonale. A la place, les cantons percevraient un tiers des recettes, tandis que les deux tiers restants iraient au fonds de compensation de l'AVS. Les initiateurs demandent un taux d'imposition de 20% et un abattement unique de deux millions de francs par succession. Seuls les conjoints seraient totalement exemptés de l'impôt. Sur le plan économique, un impôt successoral est avantageux, car il n'entraîne quasiment pas de distorsion de l'économie de marché et offre un système de redistribution relativement fructueux. En revanche, un tel impôt a de nombreux effets secondaires non désirés: double imposition de la fortune et des successions, mise en danger des successions d'entreprises ou possibilité de contourner l'impôt via la donation entre vifs. Les avantages ou les inconvénients de l'impôt successoral l'emportent donc en fonction du point de vue politique de chacun.

CE QU'IL RESTE À LA FIN DU MOIS

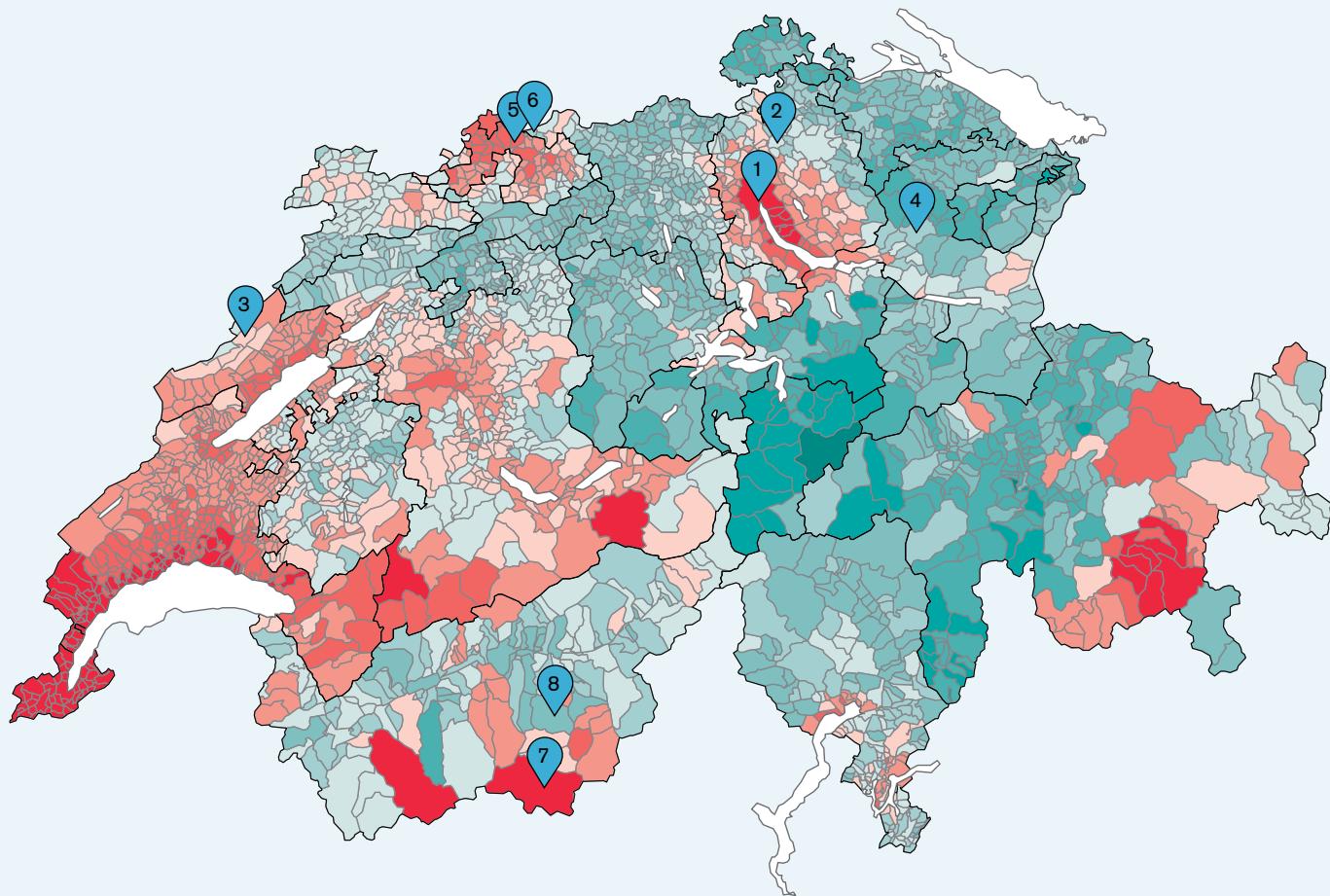
Mais dans la vie quotidienne, s'interroger sur les successions des Suisses est bien moins pertinent que savoir ce qu'il reste dans leur porte-monnaie à la fin du mois. La réponse varie selon le lieu du domicile; de nombreux ménages pourraient optimiser leur budget en déménageant. S'installer dans la proche banlieue permettrait de réaliser des économies importantes. Outre les disparités fiscales, le revenu librement disponible est déterminé par d'autres facteurs: les coûts du logement, les primes d'assurance maladie, les allocations familiales ou les dépenses de déplacement varient fortement selon le domicile (voir le graphique en page 20). Pour les ménages de la classe moyenne, les coûts du logement et les primes d'assurance maladie sont des éléments décisifs, car l'ampleur de la charge fiscale augmente en fonction des revenus. Le revenu librement disponible représente le montant dont dispose un ménage après déduction de tous les frais et coûts fixes. □

Andrea Schnell travaille au service Economic Research du Credit Suisse.

Où la vie est-elle la moins chère ? Revenu librement disponible en fonction des communes

Toutes les dépenses sont en francs suisses, avec prise en compte des frais de transport vers les centres les plus proches

- Revenu disponible élevé
- Revenu disponible faible



Centre contre périphérie

La vie est plus chère en ville qu'en banlieue. En cause, les coûts élevés du logement, les loyers et les prix de l'immobilier (exemple de coûts du logement: 6600 à Zurich contre 3500 à Embrach (ZH)). Dans les centres, les primes d'assurance maladie sont supérieures à la moyenne (780 à Zurich contre 640 à Embrach) en raison de la concentration des médecins spécialisés.

Suisse romande contre Suisse alémanique

Les coûts fixes et les cotisations obligatoires sont plus élevés en Suisse romande qu'en Suisse alémanique, en raison du niveau élevé des charges fiscales (tous les cantons romands dépassent la moyenne

nationale) et des primes d'assurance maladie (Le Locle (NE) : impôts: 3000, primes d'assurance maladie: 820, contre respectivement 1900 et 560 à Wattwil (SG) . Différence mensuelle: 1360 francs). En Suisse romande, ces chiffres restent supérieurs à la moyenne même hors des centres. Les cantons du Valais et de Fribourg font figure d'exception.

Frontières cantonales

Une grande partie des frais fixes mensuels dépendent des réglementations cantonales, qui entraînent de fortes disparités en termes d'impôts et de primes d'assurance maladie. Un déménagement au-delà des frontières cantonales peut être particulièrement rentable. Exemple pour les coûts

fixes: Pratteln (BL) : impôts: 1900, caisse-maladie: 760, contre 1500 et 600 à Kaiseraugst (AG) . Différence mensuelle: 560 francs.

Communes touristiques

La forte demande (intérieure et extérieure) de logements de vacances dans les zones touristiques entraîne une hausse des coûts immobiliers pour les personnes y résidant. Exemple: coûts du logement à Zermatt (VS) : 3800, contre 1500 à St. Niklaus (VS) .

Ménage de référence: famille avec deux enfants. Revenu brut 150 000, fortune 300 000, maison individuelle standard.

Source: «Wohnen und Pendeln: Wo lebt sich's am günstigsten? Das verfügbare Einkommen in der Schweiz», (www.credit-suisse.com/research)

DÉCOUVREZ DES RÉSIDENCES UNIQUES AU CŒUR DE LA SUISSE.

ARCHITECTURE
INTERIORS
LANDSCAPING
CONSTRUCTION
INVESTMENT
REAL ESTATE
FURNITURE-
COLLECTIONS



SimmenGroup
Chaltenbodenstrasse 16 / CH-8834 Schindellegi
T +41 44 728 90 20 / www.simmengroup.ch

simmengroup^{..}
space for life

Carmen M. Reinhart: «La Suisse est une exception et a eu de la chance. Espérons que cela continuera.»



COMMENT REPARTIR APRÈS LA CRISE FINANCIÈRE

« Les circonstances changent, la nature humaine reste la même »

Carmen M. Reinhart étudie depuis des décennies les crises financières et la nature de l'homme. Conclusion de l'économiste la plus citée au monde : nous oublions trop vite et répétons nos erreurs. Elle nous explique ce phénomène, et pourquoi, malgré la peur des dettes, elle a elle-même une hypothèque. *Interview : Simon Brunner*

Mme Reinhart, vous avez écrit avec Kenneth S. Rogoff le best-seller « Cette fois, c'est différent : huit siècles de folie financière ». Sommes-nous condamnés à échouer et à toujours recommencer ?

Ma réponse est fataliste : oui. Des crises financières ont éclaté à différentes périodes et dans divers endroits. Si les circonstances changent, la nature humaine reste la même.

Quel est notre principal défaut ?

Notre mémoire flanche. Généralement, des mesures de précaution sont prises suite à une crise. Mais par la suite, elles ne sont plus respectées, ou on les croit inutiles. L'essence du syndrome « cette fois, c'est différent » se trouve dans la supposition que les crises ne concernent que les autres, ou que le passé, et qu'aujourd'hui nous sommes plus malins.

Carmen M. Reinhart, 58 ans, est l'économiste la plus citée du monde depuis 2007 (source : banque de données RePEc). Avant d'enseigner les systèmes financiers internationaux à Harvard, la Cubaine de naissance a travaillé pour la banque d'investissement Bear Stearns et pour le Fonds monétaire international. Elle est mariée à l'économiste Vincent R. Reinhart (chef économiste US chez Morgan Stanley), avec qui elle a un fils. Elle et son mari se sont rencontrés lorsqu'ils étudiaient à l'Université Columbia. Tous deux gauchers, ils s'asseyaient souvent l'un à côté de l'autre.

Les crises financières sont très différentes !

Bien sûr. Mais le même modèle se répète : une longue période durant laquelle l'essor est alimenté par des excès, souvent financés par la dette. En outre, un certain marché est mis en avant. Il peut s'agir de l'immobilier, des actions, des obligations d'Etat ou des matières premières. Les actifs semblent se multiplier sans fin, les profits montent en flèche. On peut continuer à s'endetter et investir davantage. Cette phase d'euphorie n'est pas un phénomène nouveau, elle existe depuis des siècles. Mais la confiance est instable et incertaine. Les prêteurs se retirent soudainement, en raison d'une rumeur ou d'un événement réel. Si l'on est fortement financé par des fonds étrangers, les choses se compliquent. Et la crise commence.

Les choses semblent prendre une autre tournure pour certains pays : la Suisse n'a encore jamais été insolvable.

C'est exact. La Suisse a déjà eu des problèmes avec ses banques, mais n'a souffert d'aucune crise systémique. Je pourrais vous faire une analyse superficielle et vous dire que le pays est intelligemment réglémenté et que l'application des règles fonctionne. Ces deux éléments jouent sans doute un rôle, mais la Suisse est-elle pour autant à l'abri des crises ? Je ne le crois pas. Mon argument : des crises de grande ampleur ont éclaté presque partout dans le monde, même dans les grands centres financiers que sont l'Angleterre et les Etats-Unis. La Suisse est une exception et a eu de la chance. Espérons que cela continuera.

Grâce au frein à l'endettement, la Suisse a créé une autorité institutionnelle

empêchant le gouvernement d'intégrer trop de capitaux étrangers.

Les freins à l'endettement sont une bonne chose : l'UE a inscrit des directives sur le montant des dettes dans les critères de Maastricht, mais souvenons-nous que de nombreuses crises ont éclaté pour d'autres raisons que les dettes publiques. Et il n'existe aucun frein pour les dettes non étatiques, c'est bien le problème. Au travers des crises, ces dettes deviennent souvent publiques. Je pense notamment à l'Irlande, à l'Espagne et à l'Islande. Cela non plus n'est pas nouveau.

Un exemple représentatif ?

J'ai été très marquée par l'œuvre de Carlos Federico Díaz-Aljaldo et par son travail sur la crise chilienne de 1982. Le gouvernement chilien avait réalisé un excédent au cours des années précédant la crise. Mais les banques avaient accumulé d'importantes dettes en prêtant trop d'argent à l'étranger. Lorsqu'elles ont rencontré des difficultés, elles ont dû être partiellement ou totalement reprises par l'Etat. Les dettes sont alors revenues à ce dernier et le pays a glissé dans une crise marquée par un fort taux de chômage et la récession. Cet exemple est représentatif de la situation d'aujourd'hui : les dettes ne proviennent pas de l'Etat.

Quel enseignement pouvons-nous en tirer ?

Après une période difficile, le Chili s'est redressé dans les années 1990 et a enregistré de nouveaux flux de capitaux. Les banques ont pu emprunter à l'étranger à des taux relativement intéressants et prêter sur le marché intérieur à des taux élevés : une bonne affaire. Cette fois, le >

gouvernement est intervenu et a réglé-
menté les afflux étrangers. Pour une fois,
la crise précédente n'a pas été oubliée.

*Pour se développer, un pays a besoin d'innova-
tions. Celles-ci sont sources de bulles
spéculatives et d'attentes non exaucées.*
C'est exact, et certaines des plus grandes
crises ont été engendrées par des in-
novations réelles. Mais comment voir à
temps une bulle spéculative ? Comment
reconnaître que les activités de marché
ont perdu le lien avec les fondamentaux ?
**Difficile d'identifier « l'exubérance
irrationnelle »** sur le moment. Ce n'est que
lorsqu'il est déjà trop tard qu'on reconnaît
une bulle.

*Que peut-on faire ? N'existe-t-il aucun
moyen d'éviter les crises ?*
Le capital mondial peut alimenter la
croissance. Mais il peut également mener
à des crises dramatiques. La question est :
vaut-il mieux aimer et tout perdre, ou ne
jamais aimer ? Devrions-nous imposer une
régulation stricte pour éviter toute chute,
quitte à étouffer tout essor ? Ou doit-on
accepter les crises périodiques ?

Et quelle est votre réponse ?
Je crains qu'il n'y ait pas de réponse
évidente. Les Etats-Unis font partie du
groupe « aimer et perdre ». Les périodes
calmes ont été longues, et nous avons
beaucoup gagné. Quelques tigres de
l'Asie appartiennent également à ce
groupe : la crise asiatique de 1997-1998
a certes été très douloureuse, mais les
investissements étrangers directs et
l'intégration à l'économie mondiale
ont aidé plusieurs de ces pays à se déve-
lopper sur le long terme. A l'inverse,
certains pays affichent des taux de crois-
sance bien moins élevés : pour eux, la
réponse penche de l'autre côté. Enfin,
d'autres pays connaissent régulièrement
des crises : ils libéralisent, entrent en
crise, renforcent les régulations, se
redressent, puis libéralisent à nouveau,
et déjà la prochaine crise éclate. Dans
ces pays, on est tenté de dire que les cycles
s'enchaînent si vite que rien de bon ne
peut en sortir.

*Dans votre travail, vous portez un regard
critique sur les dettes. Ne sont-elles pas
essentielles à notre système ?*

Les dettes font partie d'un marché qui
fonctionne. Et toutes les bulles du crédit

« Vaut-il mieux aimer et tout perdre, ou ne jamais aimer ? »

ne débouchent pas sur une crise. Mais presque toutes les crises ont commencé par une bulle du crédit. C'est comme tout dans la vie : trop de quelque chose, même positif, tue. Qu'a fait la Suisse lorsque des quantités énormes d'argent ont afflué dans le pays et que le franc a dépassé le niveau que l'on pensait solide ? Elle a lié la monnaie à l'euro. La Suisse ne traiterait pas chaque appréciation comme un problème, mais dans ce cas précis, c'en était un.

Avez-vous vous-même une hypothèque ?
Oui. Nous venons de déménager à Boston et d'en reprendre une.

Comment la gérez-vous ?
Je m'inquiète concernant mes dettes, je suis donc extrêmement prudente. Nous allons essayer de rembourser l'hypothèque le plus vite possible. Mon conseil : avant de prendre une hypothèque, imaginez plusieurs scénarios possibles. Aucune bombe ne va tomber sur votre toit. Mais gardez à l'esprit que vos revenus pourraient diminuer, et que vous pourriez avoir des difficultés à rembourser les intérêts. Si la part de capitaux étrangers est importante, il faut également vous demander ce que vous ferez si l'immobilier chute et que vous devez ressortir de l'argent.

*Parlons de la situation mondiale actuelle.
Où en sommes-nous ? Que reste-t-il de la
crise financière ?*

Commençons par les pays émergents et penchons-nous sur l'année 2007. L'organisation de la plupart des pays émergents est bonne : ils ont réduit leur dette et ont restructuré considérablement leur dette externe, pour l'internaliser, en réaction aux nombreuses crises des quinze dernières années (Mexique 1994-1995, Asie 1997-1998, Russie 1998, crise du réal au Brésil en 1999, Argentine en 2001, etc.). En 2008, de nombreux pays émergents possédaient des monnaies très compétitives et parfois

même un excédent. C'est la raison pour laquelle ils ont surmonté la crise mieux que jamais. Dans les années 1930, c'était autre chose.

Et ensuite ?

C'est le retour de l'exubérance irrationnelle. Savez-vous combien de fois j'ai entendu dire au Forum de Davos et partout dans le monde : « Les pays émergents sont le moteur de la croissance mondiale ! » ; « Ils ont enfin négocié le virage ! » ; « Une nouvelle ère débute ! » ? Mais on oublie qu'il n'y a pas d'innovation dans ces pays. Rien n'était nouveau, sauf le fait qu'ils étaient bien positionnés au début de la crise.

Est-ce vraiment différent cette fois ?

Complètement ! Les flux de capitaux atteignent à nouveau les pays émergents et il se passe exactement ce que je décris depuis vingt ans. On suppose que les phases d'afflux de capitaux sont normales et éternelles, il y a trop de crédits et l'on dépense trop. Les entreprises utilisent un fort levier, gagnent beaucoup et sont surévaluées. Les monnaies augmentent, les pays perdent en compétitivité, la balance courante se dégrade et les problèmes commencent.

Vos prévisions pour les pays émergents sont-elles négatives ?

Mon avis importe peu. Regardez plutôt comment ces « **Capital Flow Bonanzas** » finissent généralement : déclin des monnaies, crises bancaires, problèmes de dettes et d'inflation. Statistiquement parlant, un pays est plus susceptible de connaître une crise dans les trois années suivant d'importants afflux de capitaux que s'il n'avait pas connu ces afflux. A quelques exceptions près, je suis assez circonspecte sur ce que l'avenir réserve aux pays émergents.

Où en sera l'Occident en fin d'année ?

Je pense que l'hémorragie sera calmée dans la majeure partie de la périphérie européenne. Je dis « calmée » et non « guérie ». Si l'on observe les pays victimes de crises bancaires d'importance systémique en 2007-2008, on constate que seuls l'Allemagne et les Etats-Unis ont retrouvé le revenu par habitant d'avant la crise. La France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Irlande, l'Islande, le Portugal,

l'Espagne, l'Italie et la Grèce n'en sont pas encore à ce stade. D'après les prévisions du **Fonds monétaire international (FMI)**, un grand nombre de ces pays n'aura toujours pas retrouvé le revenu par habitant d'avant la crise en 2018.

La crise va donc durer dix ans dans ces pays ?
Terrible, n'est-ce pas ? En début d'année, Kenneth Rogoff et moi-même avons présenté à l'American Economic Association une brève étude sur les cycles de crises. Les crises systémiques sont toujours graves. Même si cinq ou six ans de récession restent rares, et c'est ce que nous observons aujourd'hui, notamment en Europe périphérique.

Concrètement, que va-t-il se passer ?
Nous allons assister à de nombreuses restructurations de la dette publique en Europe, ce qui la stabilisera. Mais la réduction des dettes prendra du temps. Les Etats-Unis ont un peu d'avance, notamment en matière de dette privée. Ce fut un processus épouvantable – beaucoup de gens ont perdu leur maison – mais il a permis de réduire la dette. En revanche, les dettes ne sont pas très loin de leur plus

haut en Europe, et le Japon entre en terrain inconnu tant sa dette est élevée.

Qu'en est-il du monde ?

J'ai beaucoup de mal à voir d'où pourrait provenir une impulsion de croissance dans le monde développé. Et j'ai du mal à croire que les pays émergents ne rencontreront aucune difficulté dans un avenir proche. Ma vision du monde n'est pas très réjouissante. Cela ne durera pas éternellement, mais il faut du temps.

Parlons des solutions possibles. De nombreuses nations industrielles ont commencé à instaurer de nouvelles réglementations.
C'est une bonne chose, mais il s'agit en premier lieu d'éviter la prochaine crise. Je reste inquiète quant à la gestion de la crise actuelle.

D'après votre analyse, quel est le meilleur moyen de maîtriser une crise ?
Il faut un plan d'austérité pour empêcher la dette d'augmenter, et il faut la réduire activement. Cela peut passer par une hausse des impôts ou d'autres mécanismes : **taux d'intérêt négatifs, haircuts, inflation** ou un mélange de **répression financière**.

Ce sont toutes des formes d'impôts dans lesquelles les dettes sont transférées du débiteur au créancier.

On peut également essayer de stimuler la croissance.

Mais l'expérience montre que la croissance ne sort pour ainsi dire jamais des dettes.

A vous entendre, nous devrions aussi craindre pour la prévoyance.

Absolument. Le vieillissement de la population est un véritable problème. Mais lorsque je parle des niveaux élevés de la dette publique tels que les connaissent aujourd'hui de nombreux pays développés, je m'attends à ce que l'on veuille maintenir les taux d'intérêt aussi bas que possible, comme après la Seconde Guerre mondiale. Si l'on regarde comment les taux d'intérêt réels après inflation ont évolué depuis la crise, on constate qu'ils ont été négatifs dans près de 50% des cas. Ce qui se répercute sur les rentes : elles sont souvent investies dans des obligations d'Etat et perdent ainsi de leur valeur.

Revenons à la réduction de la dette.

Kenneth S. M. Rogoff et vous-même êtes >

Glossaire

Austérité – Il existe deux significations parmi les économistes et les politiciens, selon que l'on remédie aux crises avec des plans d'austérité ou avec des programmes de relance. Carmen M. Reinhart appartient au premier groupe ; le second argue que l'Etat doit relancer la consommation en période de crise afin d'en sortir par la croissance.

Capital Flow Bonanza – Terme de Carmen M. Reinhart pour les phases d'essor dans lesquelles de (trop) nombreux capitaux affluent dans un pays (« Capital Flow Bonanzas: An Encompassing View of the Past and Present » Reinhart et Reinhart, 2009).

Carlos Federico Díaz-Alejandro (1937-1985) – Economiste cubain ayant enseigné à Yale et à l'Université Columbia. A travaillé au sein de la Commission pour l'Amérique centrale sous le président Reagan.

Crise de la dette mexicaine (1982) – Dans les années 1960-1970, de nombreux pays d'Amérique latine ont emprunté des sommes impor-

tantes afin d'accélérer l'industrialisation. A cause notamment de la crise du pétrole et de la hausse des prix des matières premières, le Mexique a dû déclarer la banqueroute partielle de l'Etat et un moratoire de paiements pour la dette. Le système financier international a failli succomber.

Crises systémiques – Faillite financière d'un acteur du marché lié à d'autres acteurs du marché et qui entraîne l'effondrement fonctionnel de parties essentielles ou de l'ensemble du système financier.

Critères de Maastricht – Dans le traité de Maastricht (1992), un taux d'endettement inférieur à 60% du PIB a été fixé pour les Etats membres de l'UE.

Exubérance irrationnelle – Terme d'Alan Greenspan, ancien président de la banque centrale américaine. L'exubérance irrationnelle désigne l'euphorie des investisseurs pendant la bulle Internet des années 1990, lorsque les entreprises Internet étaient largement surévaluées.

Fonds monétaire international (FMI) – Organisation spécialisée de l'ONU. Le FMI promeut la coopération internationale en matière d'affaires économiques et commerciales et accorde des crédits aux Etats. Ces crédits sont soumis à de strictes exigences d'austérité.

Graciela Laura Kaminsky – Professeur d'économie à l'Université George Washington. A rédigé avec Carmen M. Reinhart son article le plus cité (« The Twin Crises: The Causes of Banking and Balance-of-Payments Problems », 1999).

Haircut – Contrat entre le créancier et le débiteur qui entraîne l'annulation (partielle) des dettes. « Haircut » est essentiellement utilisé pour les finances publiques.

Inflation, ici taxe d'inflation – La dépréciation peut être perçue comme un impôt, car la dette publique perd de la valeur réelle en cas d'inflation tandis que les recettes fiscales augmentent. L'Etat se désendette donc sans fournir de prestations spécifiques.

Kenneth S. Rogoff (*1953) – Economiste américain, professeur à Harvard et ancien chef économiste du FMI. Coauteur de « Cette fois, c'est différent » et d'autres études de Carmen M. Reinhart.

Répression financière – Mesures étatiques visant à réguler les marchés, où des moyens privés sont redirigés vers l'Etat. D'après Carmen M. Reinhart, plusieurs formes sont possibles, comme la limitation des taux d'intérêt sur la dette publique (« The Liquidation Of Government Debt », Reinhart et Sbrancia, 2011).

Taux d'intérêt négatifs – Se produisent lorsque les taux du marché sont inférieurs au taux d'inflation. Le créancier perd de l'argent par rapport au débiteur.



« La réduction de la dette prendra du temps. Les Etats-Unis ont pris de l'avance. C'était un processus épouvantable. » (Maisons de propriétaires immobiliers expropriés à Boston en 2008)



« Les pays ayant des difficultés à emprunter de l'argent devront introduire des mesures d'austérité. C'est la réalité », explique Carmen M. Reinhart. (Image : contestations à Madrid en 2013)

considérés comme des sources d'inspiration pour les plans d'austérité actuels. De nombreux chefs d'Etat vous sollicitent.

On raconte que l'étude que nous avons publiée en mai 2010 aurait été une source d'idées pour les plans d'austérité. C'est un raccourci.

Vous évoquez le « Growth in a Time of Debt ». Cependant, le travail présentait une erreur de calcul, ce qui a lancé un débat de fond sur les plans d'austérité.

Ken et moi tentions de justifier empiriquement une limite supérieure concernant le rapport dette/PIB, mais une erreur

Excel nous a échappé. Néanmoins, elle ne remettait pas en question notre affirmation fondamentale. Lorsque j'ai commencé au FMI en 1988, personne n'avait entendu parler de moi et je n'avais rien publié à l'exception de ma thèse. Je me suis rendue au meeting annuel à Berlin, le bâtiment était barricadé. Le FMI venait d'instaurer des mesures d'austérité strictes dans les pays émergents, notamment en Amérique latine, ce qui a conduit à des contestations. Même avant mon époque, et avant l'existence du FMI, il existait déjà des périodes d'autarcie financière souvent synonymes de cures d'austérité.

Selon moi, les pays ayant des difficultés à emprunter de l'argent devront prendre des mesures douloureuses. Il ne s'agit pas d'un phénomène de mode, mais de la réalité.

Les crises sont votre domaine de recherche privilégié depuis des décennies. Pourquoi ? J'ai commencé très jeune à travailler auprès de la banque d'investissement Bear Stearns en 1982. J'étais fascinée par Wall Street et j'en avais assez d'être une étudiante sans le sou. **La crise de la dette mexicaine** a éclaté pendant ma première année. Elle a semé la panique dans les pays émergents, mais aussi dans les banques américaines qui possédaient d'importants prêts en Amérique latine. Ce fut une expérience incroyable, qui a fortement influencé mes recherches.

Pourquoi avez-vous quitté Bear Stearns ? Les premières années ont été fascinantes. J'y ai appris énormément. Mais je suis une chercheuse et à Wall Street, je ne voyais que la partie émergée de l'iceberg. Je voulais analyser plus en profondeur, c'est pourquoi j'ai rejoint le département de recherche du FMI. Plus tard, j'ai opté pour la recherche universitaire. On a fait beaucoup de bruit autour de mes études récemment, mais je fais la même chose depuis des années. Mon article le plus cité à l'heure actuelle est celui publié avec l'économiste **Graciela Laura Kaminsky** qui traite des crises bancaires : il est paru en 1999.

Avec toute votre expérience : si vous pouviez créer un pays à partir de rien, que feriez-vous pour qu'il ne connaisse aucune crise ? Je vais vous décevoir : éviter les crises est avant tout une question de mémoire. □

L'entretien s'est déroulé le 27 janvier 2014.

COMMENT INVESTIR ?

Une démarche payante

Quelles stratégies de placement ont fait leurs preuves sur le long terme ? Bien que les actions et les obligations obéissent aux mêmes règles, il existe des différences considérables selon les marchés locaux. *Par Anja Hochberg*

Particuliers, entreprises et Etats achètent et vendent des produits financiers depuis des siècles. Les opérations sur dérivés remontent au II^e millénaire avant Jésus-Christ, et Aristote décrivait déjà la manipulation de marché à l'aide de dérivés sur les capacités des pressoirs à olives. Même les produits plus complexes, tels que les contrats à terme et les options, se négociaient à Amsterdam dès la fin du XVI^e siècle, notamment sur les oignons de tulipe.

La théorie économique derrière chaque investissement est simple : placer son argent sur le marché financier consiste à le mettre à la disposition d'une autre personne. Le renoncement temporaire est rémunéré par un rendement. Plus le risque entourant la situation financière du débiteur et la durée de placement augmentent, plus les gains du créancier s'accroissent. Ce phénomène se vérifie lors de cycles économiques et boursiers normaux. Concentrons-nous sur deux instruments de placement largement plébiscités : les actions et les obligations.

Même si les obligations se déclinent sous de multiples formes, elles obéissent (majoritairement) à une règle fondamentale : les durées plus longues et les obligations issues de régions à risque rémunèrent à des taux plus élevés. Les gains dépendent également de l'existence d'un marché. Par exemple, si l'on prête de l'argent à une société privée, la reconnaissance de dette peut difficilement être négociée en bourse. L'iliquidité de l'instrument donne lieu dans ce cas-là au versement d'une prime supplémentaire.

Une affaire de style

De manière moins évidente, l'achat d'actions est également synonyme de mise à disposition de capital. L'acheteur investit dans une entreprise qui le rémunère par un dividende (le cours du titre peut aussi augmenter).

Les actions affichent des risques et des rendements hétérogènes tant en fonc-



Des rendements réels de 7,4% par an depuis 114 ans : marchés des actions australiens (Bourse de Sydney, 1968).

tion des régions (tout comme les obligations) que du style d'investissement : doit-on investir dans de grandes ou de petites sociétés ? Est-il préférable de miser sur des actions dotées d'un bon historique de performance ou d'investir dans des sociétés recelant un potentiel de croissance ? Doit-on privilégier un style actif et sélectionner les titres ou un style passif et investir dans des fonds couvrant l'ensemble des secteurs et des pays ? Les réponses à ces questions sont délicates et fortement corrélées à la période, aux secteurs et aux régions.

Dans sa récente publication « Investment Return Yearbook », le service Research du Credit Suisse a analysé les données financières des 114 dernières années pour 23 pays et est parvenu à des conclusions intéressantes. Le siècle dernier a été marqué par des mutations politiques, économiques et sociétales significatives : deux guerres mondiales, la chute du rideau de fer et le boom asiatique. Le système économique mondial s'est fondamentalement transformé et les marchés des actions locaux n'ont pas tous réagi de la même ma-

nière. Tandis que l'Australie (marché des actions historiquement le plus performant après l'Afrique du Sud) enregistre un rendement réel moyen de 7,4% par an depuis 1900, l'Autriche fait figure de lanterne rouge sur la même période, avec un gain de 0,7% par an.

Opportunités et turbulences

La répartition temporelle des rendements souligne d'autres différences qui redorent quelque peu le blason de l'Autriche : l'Australie a fait état en moyenne de meilleurs rendements sur la période 1964-2013 qu'au cours des 13 dernières années. La tendance est plutôt à la baisse. Pour l'Autriche, c'est l'inverse : les rendements réels engrangés ces 13 dernières années (4,6%) sont plus élevés que sur la période 1964-2013 (3% par an). La tendance est donc positive. Et la Suisse ? Elle se classe dans la moyenne supérieure : depuis 1900, le rendement réel moyen du marché des actions local s'élève à 4,4% par an.

Conclusion : quiconque investit sur un horizon d'au moins 100 ans peut s'en tenir à la théorie économique. La majorité d'entre nous doit toutefois progressivement constituer un capital (épargner et investir) afin de pouvoir en vivre à l'âge de la retraite (désépargner et consommer). Plus la zone d'investissement est réduite, plus il est important d'équilibrer le portefeuille. Les investisseurs souhaitent profiter des opportunités offertes par les marchés financiers, mais également être à l'abri des turbulences. Seule une allocation savamment orchestrée et personnalisée permet d'atteindre cet objectif. □

Anja Hochberg est responsable Investment Strategy Switzerland & Europe au Credit Suisse.

COMMENT NOUS ALLONS VIVRE ENSEMBLE

Bienvenue à Toronto

La plus grande ville du Canada est xénophile : les plus de 100 000 immigrants annuels sont accueillis à bras ouverts, l'Etat est généreux et pose peu de limites. Est-ce le modèle efficace d'une métropole économique mondiale du futur ? *Par Don Gillmor*





Les immigrés attirent de nouveaux immigrants musulmanes sur Dundas Yonge Square.

Carolina Velez, 32 ans, est arrivée de Colombie avec un diplôme de gestion. Elle n'a pas trouvé de travail dans l'administration ni dans le marketing. « J'ai postulé partout avant d'accepter un poste de réceptionniste », explique-t-elle. Après plusieurs autres jobs, elle a fondé sa propre société, Columbia Exotic, qui importe des fruits de Colombie. Columbia Exotic importe aujourd'hui chaque semaine près de cinq tonnes de fruits tels que le pitaya jaune ou le fruit de la passion.

Carolina Velez est venue chercher à Toronto une vie meilleure. Elle avait auparavant tenté sa chance à Washington DC, mais il était plus facile de s'installer à Toronto. Elle apprécie aussi l'atmosphère multiculturelle de la plus grande ville canadienne. « J'aime le fait que nous venons tous de pays différents. Ici, une personne sur deux est immigrée, c'est agréable. Comme l'anglais n'est pas la langue maternelle de tout le monde, les gens sont tolérants. Et l'Etat aide les immigrés. » Carolina Velez a tout de suite fait venir ses parents. La famille Velez compte parmi les nombreuses familles accueillies à bras ouverts.

Au Canada, nation d'immigrés, Toronto est en première ligne. 50% des 2,8 millions d'habitants sont nés hors du Canada, contre une moyenne de 22% dans le reste du pays. Toronto est une ville multiculturelle où sont parlées une multitude de langues : notamment l'italien (178 750), le cantonais (177 735), le pendjabi (164 855), le chinois (162 890), le tagal (140 005), l'espagnol (127 825), lourdou (124 110) ou le portugais (110 905).

Toronto affiche également l'un des plus faibles taux de criminalité de toutes les grandes villes canadiennes, qui est largement inférieur à celui de villes américaines comparables. En 2013, 57 personnes ont été assassinées à Toronto contre 415 à Chicago, ville à la population équivalente.

L'ode d'Aga Khan à Toronto

Tout comme Carolina Velez, le chef spirituel de 20 millions d'ismaélites dans 25 pays, l'Aga Khan, 78 ans, est fan de Toronto. Il est l'un des hommes les plus riches du monde, sa fortune est estimée à au moins dix milliards d'euros. L'Aga Khan a prononcé en janvier un discours devant le Parlement du Canada et n'a pas tari d'éloges sur ce pays, où les immigrés

peuvent vivre leur culture tout en étant assimilés à des Canadiens. Il a loué la diversité de Toronto, déclarant même que la ville était un modèle mondial : que ce soit sur le plan « matériel » avec ses institutions ou « logiciel » avec l'atmosphère culturelle qui y règne. L'Aga Khan y a lui-même contribué un peu avec le Global Centre for Pluralism à Ottawa et l'Ismaili Centre à Toronto.

Les immigrés vivent bien à Toronto. Des institutions publiques leur proposent de l'aide à tous les niveaux, que ce soit pour apprendre l'anglais, trouver un job ou créer une entreprise. Le « logiciel » réside dans un environnement culturel familier : restaurants, magasins, églises et langue du pays d'origine. A la différence des Etats-Unis, où l'on attache beaucoup d'importance à l'assimilation, Toronto donne toute leur place aux cultures étrangères. Le processus d'intégration a lieu de manière organique, sans être imposé.

Cette générosité s'est aussi révélée payante sur le plan économique. Richard Florida, sociologue de la ville au Martin Prosperity Institute de l'Université de Toronto et auteur de l'étude « The Rise of the Creative Class », déclare : « L'expérience canadienne d'une politique d'immigration ouverte a favorisé considérablement le développement économique. » Les entreprises trouvent sans problème des collaborateurs multilingues bien formés. Et les immigrants avec leurs contacts dans le monde entier font de Toronto une plaque tournante et un point d'ancrage international.

Clément Gignac, ancien ministre de l'Economie du Québec, voit les choses de la même manière : « Tout indique que l'immigration est la clé de la prospérité canadienne. » Cela n'est pas sans rapport avec le fait que la plupart des immigrants ont entre 20 et 44 ans, et appartiennent donc au groupe d'âge particulièrement recherché sur le marché du travail.

Un maire peu fréquentable

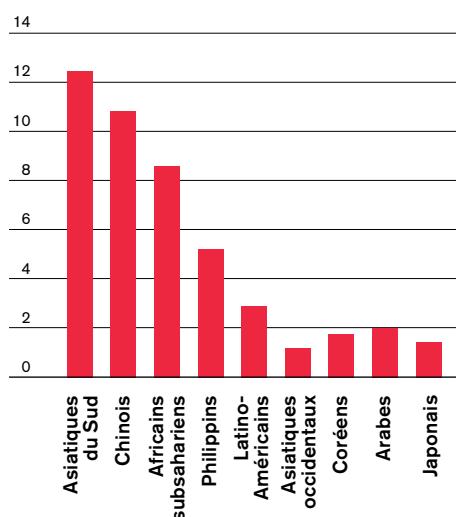
Toronto pourrait presque être paradisiaque si elle était dirigée par quelqu'un d'autre. On demande souvent aux habitants : comment Rob Ford, 45 ans, a-t-il pu devenir maire en 2010 ? Ils répondent : beaucoup de ses électeurs ont été déçus par son prédécesseur, un juriste d'Harvard perçu comme élitaire, coupé du réel et déconnecté de la vie des gens simples. Rob Ford, sans fioritures ni étiquette >

Toronto, Canada



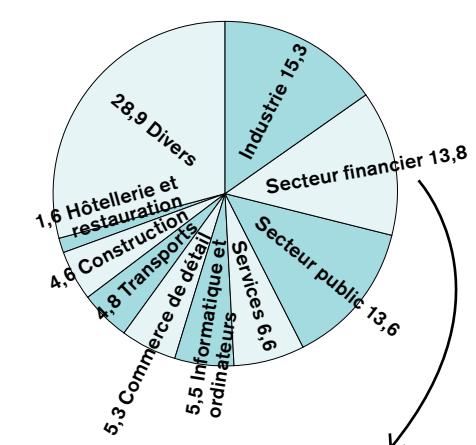
Ethnies

Part des minorités en pourcentage de la population totale



Mix sectoriel

Part dans le PIB de la région métropolitaine de Toronto, en %

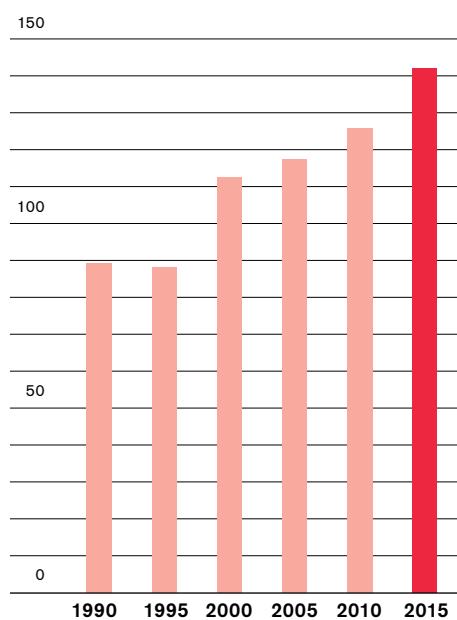


Le secteur financier avait la plus grosse part du PIB de la région métropolitaine de Toronto en 2011.

PIB de la région métropolitaine de Toronto : 239 mrd CAD.

Croissance

Evolution du PIB de la ville de Toronto
(en mrd CAD)



A propos des personnes interviewées



Carolina Velez,
Colombienne, diplômée
de gestion et patronne
de Columbia Exotic

De réceptionniste à entrepreneuse : « J'aime le fait que nous venions tous de pays différents. Ici, une personne sur deux est immigrée, c'est agréable. Comme l'anglais n'est pas la langue maternelle de tout le monde, les gens sont tolérants. »

est tout le contraire. Ce millionnaire se présente volontiers comme un homme de la rue.

Il est le scandale incarné. Ivre, il explique vouloir tuer un concurrent. De nouveau souûl, il tient dans un restaurant des propos insultants envers le chef de la police de Toronto avec l'accent jamaïcain. Il consomme des drogues ou envoie au tapis un autre conseiller municipal. Le maire a défrayé la chronique et fait les choux gras des humoristes.

Sa carrière politique se résume principalement à une promesse : baisser les impôts. Son électorat de base se compose d'hommes blancs nostalgiques du bon vieux temps. Un temps où ils donnaient le la, où il y avait encore des emplois bien payés, où les femmes restaient au foyer et où les Toronto Maple Leafs remportaient chaque saison le championnat de hockey. Un temps où conduire une voiture était encore un plaisir et pas une torture chronophage. Même si « Toronto, la bonne », comme on l'appelait alors, n'était pas bonne pour tout le monde. C'était le début des années 1960.

Quand la ville était vide et ennuyeuse

A l'époque, la ville avait une image propre et efficace mais un peu ennuyeuse. La « bonté » de Toronto faisait pâle figure à côté du romantisme parisien, de la décadence berlinoise ou du « swinging London ». Dans les années 1960, il se disait qu'on gagnait de l'argent à Toronto pour aller le dépenser et s'amuser à Montréal. Ou comme l'a formulé un peu plus tard l'acteur Peter Ustinov (et ce n'était pas un compliment) : « Toronto, c'est New York géré par des Suisses. »

Le réveil de Toronto s'explique par sa diversité grandissante. Au début du XX^e siècle, le Canada avait promulgué des lois sur l'immigration visant à recruter de la main-d'œuvre pour peupler ses vastes prairies souvent désertes. Ce n'est qu'en 1952 que la législation a été complétée afin d'attirer aussi des immigrés urbains. Mais les autorités pouvaient encore refuser ceux qu'elles jugeaient incompatibles avec la « société canadienne », ce qui visait généralement les minorités. Un petit contingent symbolique a été fixé pour les migrants non blancs des autres nations du Commonwealth : l'Inde, le Pakistan et Ceylan.

Une fois les restrictions levées dans les années 1950, 300 000 Italiens ont im-

migré au Canada. La moitié s'est établie à Toronto, dotant la ville d'ouvriers qualifiés, d'une atmosphère vivante et de café digne de ce nom. Au milieu des années 1960, Toronto a vu déferler une vague migratoire de Grecs, d'Indiens, de Portugais, de Chinois et de Caribéens. Les dernières restrictions ont été levées et le paysage social et religieux a commencé à évoluer significativement.

En 1971, le premier ministre canadien, Pierre Trudeau, a inauguré une politique de multiculturalisme reconnaissant les aspects positifs de l'immigration et définissant le Canada comme une nation multiculturelle.

Ils viennent pour rester

En l'espace de dix ans, Toronto s'est transfigurée. Little Italy a servi de modèle à une douzaine d'autres groupes ethniques. Le Chinatown du centre-ville a fait des émules au nord dans le quartier de Markham ainsi que sur Gerrard Street dans le quartier d'East End. Toujours sur Gerrard Street mais plus à l'est, Little India a installé ses nombreux restaurants et magasins. Aujourd'hui toutefois, les immigrants indiens s'installent plutôt à Brampton, au nord, où ils représentent 36,7% de la population. Une communauté musulmane s'est constituée à l'est de Greektown sur Danforth Avenue. Little Portugal se trouve dans le quartier de Dundas West, tandis que les Tamouls s'installent plutôt à St. James Town et à Scarborough.

Plus les différents groupes ethniques s'agrandissent, plus leurs membres se sentent encouragés à rester en ville. Dans le quartier grec, on trouve des Grecs de 70 ans vivant depuis trente ans au Canada mais ne parlant pas un mot d'anglais, car ils n'ont jamais travaillé en dehors du quartier et ont toujours trouvé ce dont ils avaient besoin dans les magasins de leurs compatriotes.

Certains quartiers attirent tellement d'immigrés que la culture locale menace de disparaître. A Markham, la communauté asiatique est devenue soudainement majoritaire, ce qui n'a pas manqué d'inquiéter les autochtones. Un centre commercial où la marchandise était étiquetée uniquement en chinois a suscité la colère de certains clients non

Lisez la suite page 37

>



Toronto parle de nombreuses langues : Queen Street.



La diversité croît : boutique vintage et location de voitures anciennes à Kensington Market.



Transfigurée en l'espace de dix ans : skyline de Toronto avec vue sur le Central Business District.





A chaque groupe son quartier: des passants dans «Little India»...



... et un cuisinier à «Chinatown».

chinois. Même des Canadiens tolérants ont peur d'être marginalisés sur leur propre sol. Mais contrairement à ce qui se passe ailleurs, les partis xénophobes jouent un rôle mineur sur la scène politique canadienne et il n'y a encore jamais eu d'affrontements dus aux immigrants.

Au contraire: les Canadiens sont conciliants. Le travail de la police a par exemple évolué. Les fonctionnaires sont spécialement formés et des membres des minorités sont recrutés. En dépit de restrictions budgétaires, les écoles sont tenues d'accepter les élèves non anglophones. Il y a deux administrations scolaires, l'une pour le secteur anglophone, prisé de la plupart des immigrants, et l'autre pour le secteur francophone, qui attire les migrants d'Haïti, du Vietnam et de certains pays africains. Environ 32 000 étudiants étrangers vivent à Toronto. Ils représentent 21% des étudiants au Canada et on estime à environ 2,3 milliards de dollars leur apport à l'économie. La moitié d'entre eux restent à Toronto une fois diplômés.

L'Etat intervient

«Les immigrés sont un immense atout pour Toronto, déclare Carol Wilding, directrice de la Chambre de commerce de Toronto. Leur présence renforce directement le potentiel économique de la région. Nous devons cependant mieux les intégrer sur le marché du travail. Nous devons reconnaître plus rapidement les diplômes d'universités étrangères et permettre aux gens d'accéder aux emplois appropriés. Cela incombe aussi aux entrepreneurs et pas seulement à l'Etat.»

Il n'est pas facile d'exploiter de manière pertinente ce vivier de main-d'œuvre dans une ville qui accueille en moyenne 103 400 immigrants par an, sans compter les étudiants et travailleurs disposant d'un permis de séjour à durée limitée. On trouve ainsi des neurochirurgiens indiens qui conduisent des taxis, des ingénieurs chinois qui distribuent des flyers ou des médecins pakistanais qui cuisinent des burgers.

Le gouvernement fédéral a donc décidé de modifier la loi sur la citoyenneté. La nouvelle loi, qui doit entrer en vigueur en 2015, prévoit un «dating site» où les pouvoirs publics mettront en rapport les immigrants sans emploi et les employeurs à la recherche de certaines compétences.

«Nous évoluons d'un système passif vers un système actif, explique le ministre

de l'Immigration, Chris Alexander. Avant, nous traitions chaque demande de naturalisation au cas par cas. Nous visons désormais un système tenant avant tout compte des besoins du pays.» Les employeurs doivent être associés aux décisions d'attribution de permis de séjour.

Le processus sera plus strict et plus clair, mais aussi plus cher et plus long. Quiconque déposera une demande de naturalisation devra désormais avoir payé des impôts durant quatre années sur six passées au Canada, contre trois années sur quatre actuellement. Il faudra démontrer de meilleures compétences linguistiques et, pour les candidats âgés de 14 à 64 ans, on évaluera en plus les connaissances générales.

En somme, il sera plus difficile d'acquérir la nationalité canadienne. La nouvelle loi confère au ministre de l'Immigration des compétences élargies: il peut accorder ou retirer la nationalité unilatéralement. La nouvelle politique d'immigration du gouvernement fonctionne donc comme une entreprise, elle repose sur la demande – on recherche des immigrants répondant à certains critères – et elle est enrichie d'une touche d'absolutisme.

Ce que fait Toronto pour aider

Le site web du gouvernement canadien liste les différentes catégories – travailleur qualifié, diplômé du supérieur, entrepreneur – avec les critères requis pour chacune d'elles. A Toronto, beaucoup d'immigrés veulent se mettre à leur compte. Il y a des institutions publiques venant en aide aux immigrants (l'Ontario Self Employment Benefit Program, le Toronto Region Immigrant Employment Council) et des programmes universitaires (le Bridging Program for Internationally Educated Professionals de la York University). Des fondations privées telles que la Maytree Foundation les aident aussi.

Malgré ces ressources considérables, le système présente des lacunes. Il y a quelques années, l'avocate Marion Annau a constaté qu'il n'y avait aucun conseil juridique gratuit pour les immigrants souhaitant s'installer à leur compte. Elle a donc fondé Connect Legal, qui met en relation les créateurs d'entreprises avec des avocats offrant un conseil juridique gratuit. «Notre communauté d'immigrants est très qualifiée, 50% sont diplômés du supé- >

A propos des personnes interviewées



Binu George,
fondateur de Translife
Battery Solutions
Canada Ltd.

Beaucoup d'immigrés veulent se mettre à leur compte. Il existe des institutions publiques pour les y aider. Binu George a grandi en Inde et est ingénieur de formation. L'entreprise qu'il a créée au Canada recycle des batteries industrielles et emploie aujourd'hui deux collaborateurs.



Carol Wilding,
présidente et CEO de la
Chambre de commerce
de la région de Toronto

«Nous franchissons chaque jour la frontière pour aller travailler, faire nos achats et pour nos loisirs. Le réseau de transports publics s'étend bien au-delà des limites de la ville. Cela ne pourra en aucun cas durer quatre années de plus.»

A propos des personnes interviewées



**Marion Annau,
avocate et initiatrice
d'un conseil juridique
gratuit**

Elle a créé une offre très intéressante : « Notre communauté d'immigrants est très qualifiée, 50% sont diplômés du supérieur. Ils sont pleins d'énergie mais ne savent rien de la réglementation ni de la culture locales. Nous comblons ces lacunes. »



L'Aga Khan, chef religieux des ismaéliens ; l'un des hommes les plus riches du monde

L'Aga Khan a prononcé en janvier un discours devant le Parlement du Canada et n'a pas tari d'éloges sur ce pays où les immigrés peuvent vivre leur culture tout en étant assimilés à des Canadiens. Il a loué la diversité de Toronto, déclarant que la ville était un modèle mondial.

rieur, explique Marion Annau. Et ces gens sont pleins d'énergie mais ne savent rien de la réglementation ni de la culture locales. Nous comblons ces lacunes. »

Binu George a été aidé par Connect Legal. Il a grandi en Inde, où il a obtenu son diplôme d'ingénieur et a travaillé quinze ans à Oman avant d'arriver à Toronto. Après avoir été au service d'une entreprise d'ingénierie durant une période, il a fondé la société Translife Battery Solutions Canada Ltd., qui recycle des batteries industrielles. Il emploie aujourd'hui deux collaborateurs. Connect Legal l'a mis en relation avec un juriste, qui l'a aidé. « Il a rédigé tous les contrats, explique Binu George, et il m'a conseillé gratuitement. »

Juste bien ou excellent ?

Pour que Toronto reste multicolore et que son avenir s'écrive en rose, la politique doit changer. Le rapport annuel de la Chambre de commerce montre que Toronto se classe troisième sur 23 villes internationales en termes de qualité de vie, de criminalité, de marché du travail et d'autres facteurs d'implantation. Certains problèmes demeurent cependant. L'infrastructure de la ville est obsolète, les transports publics urbains trop peu développés sont saturés, et la performance économique arrive loin derrière les autres facteurs d'implantation. La faible productivité n'est pas sans rapport avec le fait que les Torontois perdent un temps fou pour se rendre au travail : 66 minutes, soit un peu moins que le record détenu par les New-Yorkais.

« La région de Toronto est à la croisée de deux chemins, souligne le rapport annuel de la Chambre de commerce. L'un va dans le sens du « satisfaisant », l'autre de l'« excellent ». » Mais le chemin de l'excellence est actuellement barré par la vacuité de la gouvernance politique. Des plaintes s'élèvent à tous les niveaux contre l'administration communale.

Le maire, Rob Ford, est tel un trou noir où ont sombré la morale, le sens de l'Etat, la créativité politique, la tolérance et la prévisibilité.

Des élections communales et provinciales auront lieu cette année. « Deux élections la même année, c'est une belle opportunité, confie Carol Wilding de la Chambre de commerce de Toronto. Car bon nombre de problèmes de la ville sont au fond les problèmes de toute la région.

Nous franchissons chaque jour cette frontière pour aller travailler, faire nos achats, pour nos loisirs. Le réseau de transports publics s'étend bien au-delà des limites de la ville. Cela ne pourra en aucun cas durer quatre années de plus. »

Toronto est multiculturelle mais un peu engourdie, une grosse cylindrée économique engluée dans les embouteillages. Mais malgré ses faiblesses, c'est un modèle mondial de pluralisme, un centre de créativité et d'activité économique. □

Don Gillmor est un auteur et journaliste canadien. Il a notamment écrit un roman historique sur le Canada (« Kanata ») et une histoire du pays en deux volumes. Il est journaliste pour « Walrus », « Saturday Night » et « Toronto Life ». Il a remporté dix « National Magazine Awards » et de nombreux autres prix.



Hier et aujourd'hui: ancienne et nouvelle mairie de Toronto sur Nathan Phillips Square.

WWW

L'ère numérique

L'Internet moderne est apparu il y a à peine plus de vingt ans. Pourtant, il régit déjà de nombreux aspects de notre vie. Rétrospective.



Nasdaq: outre des réussites technologiques (Amazon ou Zynga), la Bourse de New York est aussi le théâtre de l'éclatement de bulles Internet : entre 2000 et fin 2002, elle a perdu plus des deux tiers de sa valeur.



CERN: le centre de recherche nucléaire européen est le berceau du Web, l'informaticien britannique Tim Berners-Lee ayant inventé l'hypertexte en 1989.



Netscape: premier navigateur Web né en 1994 du projet de recherche Mosaic et première grosse introduction en bourse d'une entreprise Internet.



match.com: la recherche d'un partenaire est l'un des marchés en ligne les plus juteux et génère aujourd'hui rien qu'aux Etats-Unis – avec 3900 prestataires – 2,1 mrd USD par an. Le marché de la pornographie en ligne a un poids au moins similaire, mais les chiffres restent peu fiables.



Google: ce nom s'est mué en verbe car la société excelle dans la collecte et l'exploitation d'informations, de la simple recherche aux lunettes connectées, concrétisant le phénomène de wearable computing, prochaine tendance du Net ?



Arpanet: le premier transfert de données par paquets réalisé le 29 octobre 1969 sur ce réseau financé par l'armée américaine a permis au Net moderne de voir le jour.

ANCÈTRE	NAISSANCE	PHASE COMMERCIALE				
1969	1989/90	1991/92	1993/94	1995/96	1997/98	1999/2000

Cern
Organisation européenne pour la recherche nucléaire

NeXT
Fabricant d'ordinateurs

Yahoo !
Répertoire

match.com
Service de rencontres

PayPal
Système de paiement

Arpanet
Projet de recherche

Compuserve
Service en ligne

Pretty Good Privacy
Cryptage

Netscape
Navigateur

Amazon
Vente à distance

Google
Moteur de recherche

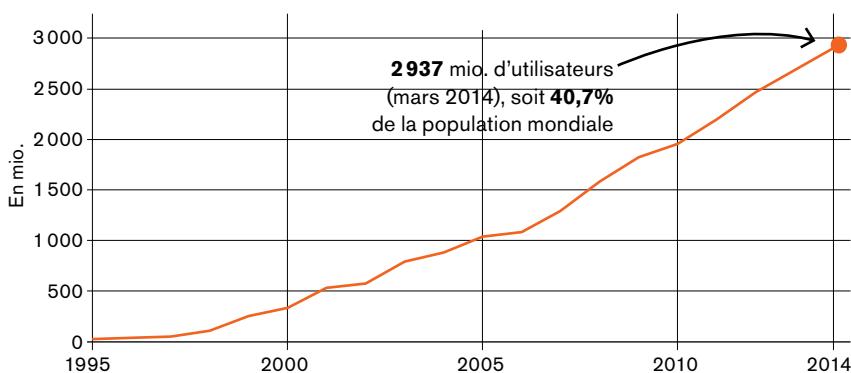
Mosaic
Navigateur

eBay
Enchères sur Internet

Hotmail
Services de messagerie

Nasdaq
Bourse

NOMBRE D'UTILISATEURS



Sources : IBISWorld Research, RIAA/Frontier Economics, nasdaq.com, Gartner, McKinsey, Spiegel, finanzen.de, visionmobile.com, Internet World Stats, Mercury News, Google Finance, Alexa

LES 10 SITES WEB LES PLUS VISITÉS

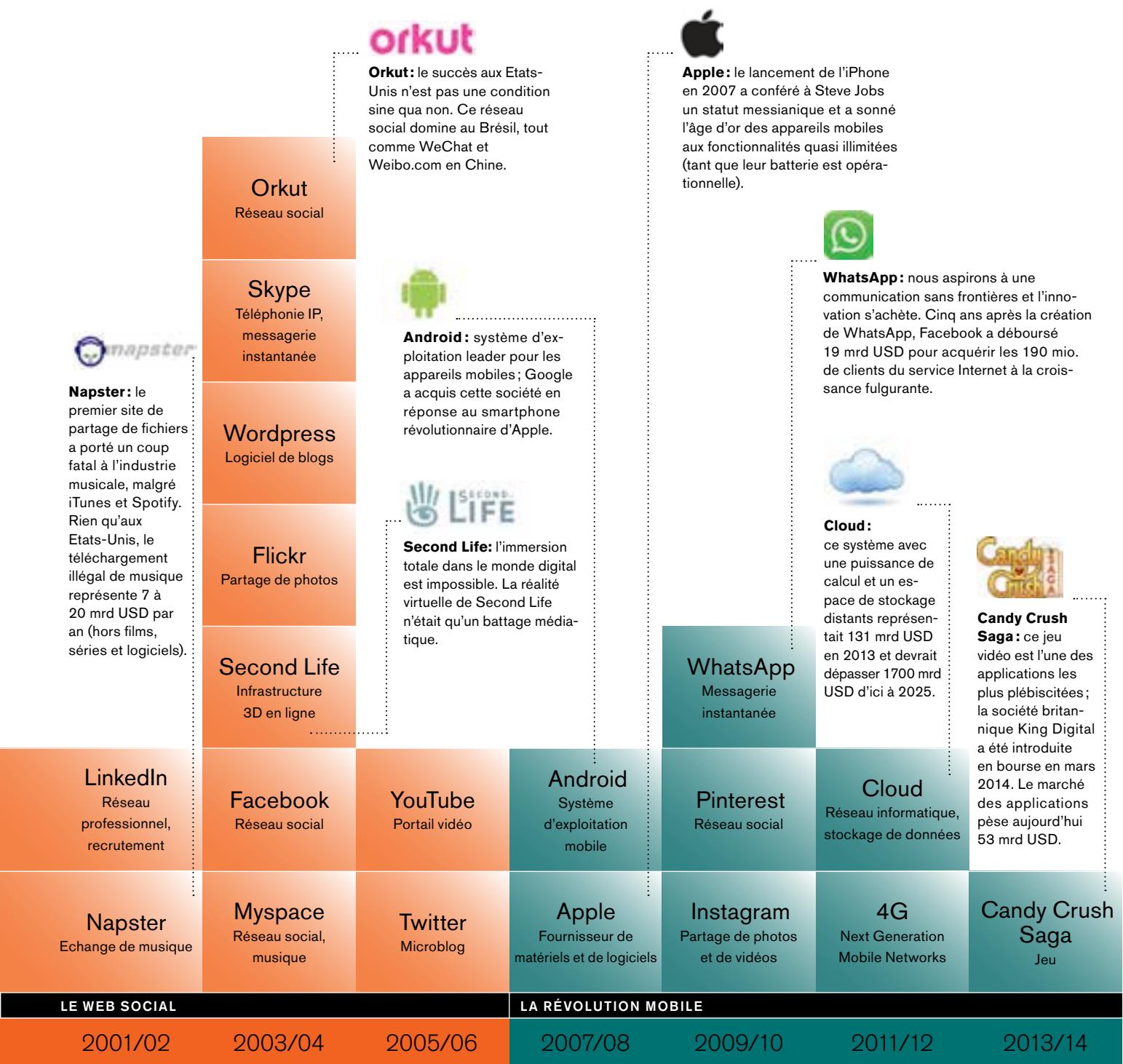
Monde :

1. Google.com
2. Facebook.com
3. Youtube.com
4. Yahoo.com
5. Baidu.com
6. Wikipedia.org
7. Qq.com
8. Twitter.com
9. Live.com
10. LinkedIn.com

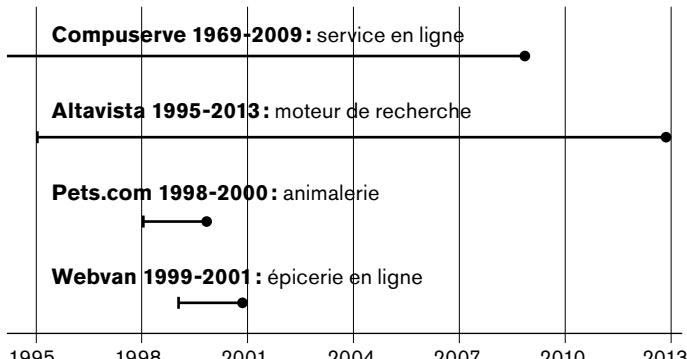
Suisse :

1. Google.ch
2. Google.com
3. Facebook.com
4. Youtube.com
5. Wikipedia.org
6. Yahoo.com
7. LinkedIn.com
8. 20min.ch
9. Blick.ch
10. Twitter.com

Etat: avril 2014



CIMETIÈRE NUMÉRIQUE



CHIFFRES CLÉS (EN USD)

	Valeur boursière (mrd)	Cours à la date d'émission	Valeur actuelle	Plus bas	Plus haut
Google GOOG	368.14	19.08.2004 50.12	564.14	03.09.2004 49.95	26.02.2014 609.47
Facebook FB	152.34	17.05.2012 38.00	62.41	04.09.2012 17.73	10.03.2014 72.03
Amazon AMZN	147.52	15.05.1997 1.96	331.80	22.05.1997 1.39	21.01.2014 407.05
Yahoo! YHOO	33.56	12.04.1996 1.38	34.87	24.07.1996 0.66	03.01.2000 118.75
Twitter TWTR	24.21	07.11.2013 44.90	42.49	25.11.2013 39.06	26.12.2013 73.31
LinkedIn LNKD	20.42	19.05.2011 94.25	176.18	29.11.2011 59.07	11.09.2013 256.14

Remarques : cours de clôture, divisions d'actions prises en compte (Amazon et Yahoo!), cours actuel au 09.04.2014

COMMENT DISPARAÎTRE DU NET

Nettoyage numérique

Sur Internet, il est fastidieux et pratiquement impossible d'effacer son passé. Une nouvelle industrie est née, chargée d'éliminer e-mails, commentaires et autres profils de médias sociaux. Mais est-ce efficace ? *Par Steffan Heuer*



108,8 milliards d'e-mails professionnels sont envoyés chaque jour, et chaque minute Google enregistre plus de deux millions de recherches ! Pendant ces 60 secondes, 278 000 tweets sont envoyés, 1,8 million de statuts sont « aimés » sur Facebook, et 72 heures de vidéo sont téléchargées sur YouTube (voir encadré). Et ces chiffres sont sans aucun doute déjà obsolètes.

Mais qui intervient dans ce flux d'informations, sans même parler d'y faire le ménage ou de supprimer toutes les données ? Les déchets numériques sont l'un des défis du XXI^e siècle : leur élimination, leur stockage définitif ou leur destruction

soulèvent de nombreuses questions techniques, juridiques et sociales.

Les informations qu'une personne croyait avoir effacées peuvent, dans de nombreuses bases de données, avoir une vie propre. Les exemples célèbres ne manquent pas, comme le procès entre Kevin Costner et Stephen Baldwin, dans le cadre duquel les avocats de Baldwin avaient réussi à retrouver dans le téléphone de leur adversaire des SMS compromettants, pourtant effacés depuis longtemps. On peut aussi citer Paris Brown, conseillère de la police, licenciée après des tweets sur des soirées arrosées et d'autres détails de sa vie privée.

Il est encore plus difficile d'éliminer les anciennes informations qui ont été transmises à des tiers, par exemple par des connaissances sur les réseaux sociaux ou dans le cadre d'archives d'une administration ou d'une entreprise. On ne sait pas à qui appartiennent ces « souvenirs », ni qui peut y accéder et les contrôler.

Ineffaçables

« L'oubli revêt une importance majeure pour l'être humain. Nous vidons notre poubelle à souvenirs et effaçons ce qui ne nous semble plus important », explique Viktor Mayer-Schönberger, un expert de la protection des données formé à Oxford,

qui a étudié en détail ce sujet dans ses deux ouvrages «Delete» et «Big Data».

Selon lui, même les utilisateurs avisés ne sont aujourd’hui pas en mesure d’effacer totalement leurs traces sur Internet, car ils ne peuvent pas contrôler ce que les autres diffusent à leur sujet. Cependant, il est possible de nettoyer au moins en partie son identité numérique, et d’éviter ainsi les mauvaises surprises. Il existe pour cela une palette croissante de services et d’applications.

La règle de base est évidente : mieux vaut ne pas partager les informations du tout que d’avoir à les effacer plus tard. Concrètement, cela veut dire qu’il faut bien réfléchir avant de s’inscrire à un service, et, à chaque nouvelle publication, se demander si l’on va se la voir reprocher un jour. Il est également important d’être attentif aux paramètres privés de certains sites comme Facebook, dont les modifications constantes sont à surveiller afin d’éviter en amont les fuites de données. Remplacer Google par des moteurs de recherche comme Startpage ou DuckDuckGo permet de laisser moins de (voire aucune) traces identifiables. Cela est capital pour rétablir un semblant de vie privée.

Oui aux pros

Le nettoyage professionnel de données indésirables sur le net peut être effectué par des sociétés comme reputation.com. Elles contrôlent ce qui est dit de certaines personnes ou entreprises et peuvent éliminer les informations ou rendre leur référencement moins évident grâce à l’optimisation des recherches. Souvent, cela suffit car pratiquement personne ne va chercher des informations après la 2^e ou 3^e page de résultats (cependant, les algorithmes de recherches en sont capables).

Pour se retirer des bases des grands hébergeurs de données, il faut faire appel à des sociétés comme DeleteMe, qui, contre un forfait annuel, démarquent des dizaines de bases de données. Mais : «On ne peut pas complètement disparaître d’Internet», explique Rob Shavell, PDG d’Abine, un autre service de protection de la sphère privée sur le net. «Cependant, nous pouvons supprimer la majorité de nos informations détenues par les services commerciaux.» Pour Twitter, il existe un service gratuit, Twitwipe. Mais, ici également, la suppression est imparfaite : les anciennes publications diffusées et archivées par d’autres services ne peuvent être supprimées.

Infos binaires

Toujours plus de posts, de «likes», d’e-mails : la quantité de données croît en permanence. Pourtant la grande majorité est déjà un byte du passé quelques secondes après la publication.

Quantité d’e-mails professionnels par jour



Source: *The Radicati Group*

...en 60 secondes...

- 14** nouvelles chansons (Spotify)
- 70** nouvelles inscriptions (domaines Web)
- 72 h** de vidéos (YouTube)
- 347** nouveaux articles de blogs (Wordpress)
- 571** nouveaux sites Web
- 3600** photos par seconde (Instagram)
- 11 000** utilisateurs actifs (Pinterest)
- 11 000** recherches (LinkedIn)
- 15 000** téléchargements (iTunes)
- 17 000** transactions (Walmart en ligne)
- 20 000** nouvelles photos (Tumblr)
- 41 000** publications par seconde (Facebook)
- 83 000** dollars de CA (Amazon)
- 104 000** photos partagées (Snapchat)
- 278 000** tweets (Twitter)
- 1,4 mio.** de minutes de téléphone (Skype)
- 1,8 mio.** de J'aime (Facebook)
- 2 mio.** de recherches (Google)
- 20 mio.** de photos regardées (Flickr)

Source: <http://blog.qmee.com>

Il en va de même pour les e-mails. Effacer ses échanges sur LinkedIn ou Facebook ne s’applique pas aux copies qu’ont reçues vos destinataires. Pour éviter que les opérateurs réseau conservent et exploitent les données tiers et les métadonnées, il faut laisser le moins de traces possible. Snapchat est l’une des nombreuses et nouvelles applications permettant une autodestruction des fichiers. Mais ici également, les conversations ne disparaissent pas totalement, et peuvent être rétablies si l’on s’y connaît. D’autres applications comme ChatSecure, Wickr ou Silent Circle permettent d’éliminer irrévocablement les messages après la lecture.

Pas de législation sur l’oubli

Si les activités de nettoyage sont en plein boom, les législateurs se demandent comment donner davantage de droits aux individus. La Californie a notamment prévu de sanctionner le «Revenge Porn», qui consiste en une diffamation au contenu sexuel.

«Nous avons nous-mêmes créé ce problème, en nous permettant de tout enregistrer et de tout récupérer», affirme la chercheuse néerlandaise Paulan Korenhoef, qui a présenté une thèse intitulée «Effacer et oublier». Pour elle, une «législation sur l’oubli», comme adoptée par l’UE en début d’année, serait inutile et inapplicable. «Ce serait une débauche de moyens. Souvent, il suffit de rendre les informations difficiles d’accès pour protéger les intérêts de tous.» Internet étant devenu une archive planétaire, il y aura toujours des gens qui ne voudront pas appuyer sur «supprimer». Tant que cette situation perdure, la meilleure solution reste une diffusion restreinte des données. □

Steffan Heuer est correspondant aux Etats-Unis et l’auteur du livre «Fake It: A Guide to digital Self-Defense» (Murmann Verlag).

COMPORTEMENT D'ACHAT DE LA PROCHAINE GÉNÉRATION

Tout, tout le temps, partout

Une barre chocolatée a plus de 20 pages Facebook, on partage les voitures au lieu d'en acheter. Epanouissement? Assurément! Sécurité? Aussi. Bienvenue dans le nouveau monde de la consommation où presque tout a changé. *Par Anders Parment*

On appelle «génération Y» ou «enfants du millénaire» les personnes nées entre les années 1980 et 2000. Après les baby-boomers (nés après la Seconde Guerre mondiale) et la génération X (née entre 1960 et 1980), cette génération de consommateurs est aujourd'hui la plus étudiée et la plus exigeante. Qui sont exactement ces enfants du millénaire et en quoi changent-ils le monde des achats?

La génération Y n'a jamais eu de soucis matériels. Son niveau de vie a généralement été élevé et, jusqu'à la crise financière, elle n'a connu qu'une économie en plein essor. Les salaires ont évolué: à la hausse. Et les prix ont évolué: à la baisse.

Les enfants du millénaire sont des consommateurs chevronnés, ils ont appris très tôt: trois couples de parents d'enfants du millénaire sur cinq indiquent avoir impliqué leurs enfants dès leur plus jeune âge dans des décisions d'achat. Ils ont très tôt eu le choix parmi un large éventail de produits et celui-ci n'a cessé de croître. Aucune génération n'avait encore eu autant de possibilités d'achat, même une épicerie de quartier vend aujourd'hui des cacahuètes au wasabi ou des abonnements téléphoniques. Et il y a autre chose dont leurs parents n'avaient pas même rêvé: Internet.

Des pédagogues inquiets mettent en garde contre cette infinité de choix, les enfants du millénaire y voient une bénédiction: seuls 3% d'entre eux considèrent une offre élargie comme une source d'incertitude et de frustration. L'écrasante majorité des enfants du millénaire voit la diversité comme une évidence réjouissante.

L'offre s'est donc élargie et elle s'est fortement stratifiée: dans les petites épiceries, on trouve des lignes budget, bio, régionales et premium. 84% des enfants du

millénaire indiquent acheter des marques de diverses catégories de prix suivant ce qui est le plus pertinent dans chaque situation. La génération Y a grandi dans un univers de marques vaste et complexe: la «branded society». La possession d'une marque donnée est l'expression d'un mode de vie et remplit un objectif. La consommation est essentielle pour l'affirmation des personnalités.

Et pour s'affirmer, il faut faire du bruit. Les enfants du millénaire savent se faire entendre immédiatement, ils ont grandi dans une société où la protection des données importe beaucoup moins que le «partage». Et il ne s'agit pas de partager au sens social, mais de communiquer. Les marques et produits sont «likés» sur Facebook, les expériences positives et négatives avec des entreprises sont twittées et les enfants du millénaire postent des photos de ce qu'ils aiment (ou pas) sur Instagram ou Pinterest. Et bien sûr, tout est commenté, que ce soient les décisions d'achat des amis ou les évaluations de produits d'Amazon ou d'autres vendeurs en ligne.

Voilà pour le contexte. Mais comment consomment réellement les 14-34 ans aujourd'hui? Des études et enquêtes de la Stockholm Business School ont dévoilé les habitudes de la génération Y dans quatre catégories. Elles ont analysé l'évolution des comportements d'achat ainsi que les différences entre la génération Y et les baby-boomers.

1—Articles du quotidien (biens à brève durée de vie)

Les produits usuels comme le lait, le pain ou les journaux sont «vendus» de manière toujours plus originale et sont disponibles via une multitude de canaux pour une

bonne couverture du marché. La publicité présente le lait comme un «produit cool» et la barre chocolatée Snickers a plus de 20 pages Facebook pour divers groupes cibles locaux, tenues par des fans ou encore dédiées à des concours.

On trouve du pain frais 24 heures sur 24. On commande en ligne à toute heure des aliments qu'on se fait livrer à domicile. On ne lit plus seulement les journaux sur papier mais sur ordinateur ou sur téléphone mobile.

Qui dit plus de choix, dit moins de loyauté. Si, pour les baby-boomers, la fidélité au commerce local était une évidence, les jeunes consommateurs font leurs achats là où ils le jugent pertinent, que ce soit à deux pas de chez eux ou dans le monde entier via Internet.

2—Produits tournés vers l'expérience

Les produits de mode ou les voyages sont devenus des expériences. Si un baby-boomer passait toutes ses vacances au même endroit, l'enfant du millénaire veut varier, par rapport à son quotidien mais aussi à sa dernière destination. Comme pour les biens de consommation quotidiens, les offrants atteignent les baby-boomers et la génération Y par des biais différents. L'ancienne génération est sensibilisée au produit par un magasin alors que la génération Y veut être informée directement et sélectionne elle-même l'offrant. Le vendeur en magasin a donc moins d'influence: quel que soit le produit, les enfants du millénaire lui demandent rarement conseil. Pour l'achat de vêtements, seuls 18% d'entre eux indiquent se faire «très probablement» conseiller. Cette proportion atteint 31% chez les baby-boomers. Pour eux, le processus d'achat ne commence gé-



Génération online : les enfants du millénaire (14 à 34 ans) sont des clients exigeants.

néralement qu'au magasin, où ils tiennent compte des informations du vendeur. Les enfants du millénaire sont en revanche déjà informés en arrivant au magasin.

3 — Biens de consommation durables

Pour l'achat de biens durables tels que les voitures ou les meubles, il y a des différences significatives entre les baby-boomers et les enfants du millénaire. Les premiers voient ces biens comme un investissement et veulent posséder une voiture. La génération Y, en particulier dans les grandes villes, trouve plus intéressant d'en louer, partager ou emprunter une : 73% des baby-boomers sont très intéressés par l'achat d'une voiture contre seulement 55% des enfants du millénaire.

La jeune génération considère plutôt la voiture comme une paire de chaussures quotidienne : on veut parfois porter des baskets, parfois des bottes en daim. Ce sont la fonction, la marque et les coûts mensuels qui sont déterminants.

4 — Services

Les services bancaires et d'assurance sont consommés avec raison : à une époque empreinte d'expériences, d'accomplissement et d'émotions, ils prennent une importance nouvelle puisqu'ils doivent notamment être proposés en ligne et hors ligne avec le même niveau de qualité. Les enfants du millénaire effectuent leurs opérations bancaires quotidiennes sur Internet mais attendent un conseil compétent en succursale dans des cas spéciaux.

Les baby-boomers voulaient encore planifier et épargner pour l'avenir. La génération Y veut s'épanouir, sans pour autant renoncer à la sécurité. On profite de la vie tout en planifiant. Cette génération ne pense pas « soit, soit » mais « tout est possible ».

Il est clair que les jeunes agissent et planifient autrement. Cela a pour partie à voir avec l'âge mais aussi avec l'air du temps. Les baby-boomers voient le désendettement comme un but tandis que la gé-

nération Y accepte naturellement les dettes pour atteindre vite des objectifs tels qu'une belle maison ou un niveau de vie élevé.

Résumé

La consommation évolue radicalement. L'offre s'élargit, il y a toujours plus d'informations et les clients réagissent immédiatement et partout. Comment donc convaincre la nouvelle clientèle exigeante ? Une trentenaire m'a récemment confié à propos de la répartition des rôles entre client et offrant : « Les entreprises doivent s'efforcer de proposer d'excellents produits. Quand c'est le cas, leur publicité devient crédible et nous adhérons en grande partie à leurs arguments. » □

Anders Parment est conseiller indépendant en stratégie et professeur à la Stockholm Business School, la «génération Y» est au cœur de ses recherches.



La force de l'eau: Chiara Vigo au bord de la mer à Sant'Antioco au sud de la Sardaigne.



Reflet magique: soie de mer en fils dorés brillants

SURVIE D'UN ANCIEN MÉTIER

La vieille femme et la mer

Au sud de la Sardaigne, Chiara Vigo est la dernière gardienne du savoir secret sur la soie de mer, précieuse étoffe magique. Elle est maître d'un art millénaire. *Par Sandro Mattioli*

Les livres nous apprennent comment brasser la bière. Les guides d'utilisation des machines à pain nous indiquent même comment préparer du pain. L'homme apprécie ces deux produits connus depuis des millénaires. Mais qui sait encore tisser le byssus? Dans l'Antiquité, les rois et les prêtres portaient cette étoffe, un textile raffiné, léger, souple et pourtant chaud, tissé à partir des filaments de la «*Pinna nobilis*», mollusque protégé ayant une coquille pouvant atteindre un mètre dont sortent quelques touffes, mais qui ne peut offrir chaque année que quelques grammes de ses fines fibres. Jules Verne a décrit cette étoffe exceptionnelle dans son roman de 1869 «*Vingt mille lieues sous les mers*». De nos jours, on porte du H&M, du Zara, du Boss, mais plus de soie de mer. Comment alors saurions-nous comment on la tisse?

Dans la petite ville de Sant'Antioco dans le sud de la Sardaigne, Chiara Vigo est peut-être la dernière personne sur Terre à détenir ce savoir, qui va bien au-delà de la transformation des fibres en fils et du tissage de l'étoffe. Son savoir est celui de toute une culture antique, qui, d'une certaine manière, vit à travers elle et sa maîtrise du tissage de la soie de mer. Ce savoir disparaîtra avec elle.

«Amateurs, s'abstenir!»

Habillée d'un pull rose, Chiara est assise à une table dans son musée de la soie de mer, ses cheveux noirs légèrement grisonnants rassemblés en une queue-de-cheval. A côté d'elle, un sombre métier à tisser colossal dans lequel sont tendus des fils de lin. «Nous allons maintenant entreprendre un voyage ésotérique!» dit-elle en souriant en guise de bienvenue. Elle propose une chaise au visiteur et lui met un délicat faisceau dans la main.

On pense observer un artisan au travail. Or, Chiara fait vite comprendre qu'on a ici affaire à un maître, ce qui représente une énorme différence. Car un maître a des disciples et vit de l'enseignement, pas de la production. Et même si l'endroit ressemble à un atelier, ici on ne vend rien. Seuls les dons sont permis.

Sur les appuis de fenêtres des murs épais, des bocaux contenant des teintures multicolores reçoivent un peu de lumière. Chiara Vigo reprend des mains du visiteur la légère masse gris-vert-marron. On dirait une touffe de poils de chat avec

«Nous devons arrêter d'exploiter la mer à des fins commerciales.»

quelques éclats de coquille d'œuf et des restes de feuilles mêlés. Elle prend alors une petite brosse à fins fils métalliques servant à brosser les chats.

«Voici de la soie de mer à l'état brut», dit-elle. De petits morceaux de coquille et des algues sont accrochés aux fibres. Les filaments arrivent de la mer dans cet état. Chiara Vigo les a juste dessalés: «Je les ai laissé tremper pendant 25 jours dans une eau douce changée toutes les trois heures, de jour comme de nuit.» Puis elle fait sécher les filaments à l'abri de la lumière. On voit dans les vitrines ce qu'ils sont devenus après brossage et filage: des fils dorés brillants, à intégrer comme motif dans des étoffes de lin ou à tisser pour former un drap en pure soie de mer. Le reflet de l'étoffe à la lumière est magique.

Chiara Vigo pourrait commercialiser la soie de mer au prix fort, en la ven-

dant à des cheiks ou autres multimilliardaires. Un groupe de Japonais lui a proposé une fortune contre ses connaissances. Elle a dit non. Pour préserver les mollusques bivalves menacés qui fournissent les fibres. Et parce que son savoir n'est pas négociable. Elle dit que le byssus appartient à tous et qu'il est là pour tous. Pour elle, la mer est sacrée. «Nous devons arrêter de l'exploiter et de la polluer à des fins commerciales!»

Chiara Vigo a vu la force de l'eau de ses propres yeux quand son aïeule lui a passé le flambeau. Cette dernière l'a emmenée au bord de la mer, a prié l'eau, comme elle le faisait toujours, et comme Chiara le fait, elle aussi, plusieurs fois par jour. Soudain, raconte Chiara, une colonne d'eau d'environ cinq mètres de haut est sortie de l'océan, et sa grand-mère a dit: «Maintenant, à toi de faire redescendre l'eau.» Chiara Vigo, qui venait d'avoir 27 ans, était le nouveau maître.

Tisser des étoffes et des relations

Sa mission consiste à garder et à léguer le savoir. C'est pourquoi Chiara précise qu'elle est un maître transmettant à ses disciples non seulement un métier, mais aussi toute une école de la vie. Une école qui vient de la mer, avec la force de l'eau dans le rôle principal. Il s'agit d'une force spirituelle: «Mon Dieu est le lion de l'eau, il commande tout», dit Chiara.

Chaque jour, elle vient au musée, un espace d'environ cent mètres carrés mis à sa disposition par la municipalité. Le maître y accueille ses disciples. Pas de cours, pas d'horaires fixes, mais un travail commun sans pression ni rémunération. Elle apprend à ses élèves le filage, d'abord avec la laine puis, s'ils y sont aptes, avec la soie de mer. Chiara leur enseigne >



Plus qu'un métier: (photo du haut) Chiara Vigo au travail; (photo du bas) soie de mer dans un drap de lin.

comment teindre les étoffes, comment les tisser. Elle leur enseigne aussi l'anthropologie, car un maître doit pouvoir tisser des étoffes mais aussi des relations. Chiara affirme qu'un maître identifie les besoins des gens qui viennent à lui.

Cependant, la tradition veut que Chiara Vigo trouve son successeur dans la famille. Elle transmettra au prochain maître la recette de la teinture qui donne au byssus son reflet doré.

Au sein des vieilles murailles, il fait sombre, et plusieurs spots à halogène luttent contre le manque de luminosité.

La soie ne séduit alors que dans un rayon de soleil, où elle étincelle, brille, scintille. Plus rien n'indique alors que les filaments viennent de la glande d'un mollusque et non pas d'une mine d'or.

Une langue que plus personne ne parle

Le savoir sur la soie de mer se transmet au sein de la famille de Chiara Vigo depuis des siècles. Elle dit qu'elle pourrait remonter jusqu'à trente générations. Quand le maître prie l'eau, il le fait dans une langue que plus personne ne parle. Quand il fixe ses étapes de travail, il emploie des symboles antiques. Un rabbin enseignant à la Sorbonne à Paris, auquel Chiara a récemment rendu visite, a reconnu les deux. Dans la langue, le chercheur a trouvé d'anciennes expressions hébraïques. L'art du tissage de la soie a aussi été influencé par la culture judaïque.

L'enseignement n'a besoin d'aucun écrit. Ce qu'il y a à savoir sur le tissage de la soie de mer se trouve dans la mémoire de Chiara. Son aïeule n'a jamais rien répété, c'était un maître silencieux. A 59 ans, il est temps pour Chiara de passer le flambeau. Elle n'a pas encore désigné son successeur. La force de l'eau trouvera quelqu'un, dit-elle. Et si ce n'est pas le cas, le savoir renaîtra un jour, quelque part, d'une certaine façon.

Chiara a mis l'un de ses disciples, Luca, artiste sonore, dans le secret de la teinture. Une opération complexe: bon nombre d'herbes utilisées en teinture doivent être cueillies selon les phases de la lune, pour d'autres il faut veiller au vent dominant, sinon elles gardent leurs pigments pour elles. Son neveu Marco est aussi un disciple. Comme beaucoup de parents de Chiara, il porte la mer dans son prénom: Mar-io, son mari, ou Marianna, sa fille. Marco n'a que 13 ans, mais il vient chez elle depuis un an et demi pour apprendre le maniement du fuseau.

La force mystique de la mer finira peut-être par nommer maître l'une de ses deux filles. Maddalena ne porte pas la mer dans son prénom, mais la terre, l'île éponyme. En tout cas, l'intérêt de Maddalena est présent. Elle ne veut pas en parler avec les journalistes, mais elle nous permet de citer un courrier adressé à sa mère. Elle a une mère exceptionnelle, mais à chaque tentative d'écrire sur leur relation, elle déchire la feuille. Elle est la cadette, et selon la tradition elle devrait lui succéder. «Mais il y a un petit pro-

blème : je ne suis pas du tout comme elle, pas aussi patiente peut-être, et je ne sais pas si j'ai la force de continuer son vaste ouvrage», écrit Maddalena.

La mort d'une tradition?

La décision n'est pas simple pour Maddalena: «C'est d'autant plus difficile pour moi d'en parler que la plupart des gens que je connais pensent que je devrais perpétuer la tradition, que laisser s'éteindre cet art serait de la folie.»

Sa mère ne fait pas partie de ces gens. Pour elle, Maddalena est entièrement libre de choisir. Les enfants n'appartiennent jamais à leurs parents, ils leur sont juste confiés. Sa fille se bat néanmoins avec cette décision. Elle craint l'immense responsabilité, s'inquiète de ne pas être à la hauteur de la tâche, et de tout détruire. Ou, si elle refuse, d'être responsable de la perte de l'art du tissage de la soie de mer après tous ces millénaires. Pour l'heure, elle part étudier à Dublin.

C'est la force de l'eau qui décidera. □

Sandro Mattioli est journaliste indépendant à Berlin.



accentus [ak'tsəntus]: soutient des projets dans l'aide sociale et humanitaire, la culture et le sport ainsi que la nature et l'écologie – *Les donateurs peuvent créer une sous-fondation* – Mise en œuvre durable et professionnelle de la volonté du donateur – Infrastructure gratuite et bien plus encore

Gagner, voter, partager

Comment fonctionnons-nous ? Impossible de répondre à cette question de manière abstraite ; mieux vaut s'appuyer sur des exemples concrets. Les pages suivantes étudieront trois cas éloquents, chacun à sa manière. **L'homme vu par l'économie** : comparons les concepts des principaux théoriciens de l'économie et appliquons-les à notre époque. Qui est encore actuel, qui est dépassé ?

L'homme vu par la politique sera étudié par le biais des élections en Inde, la plus grande démocratie du monde : si la participation populaire s'impose dans cet énorme pays, est-elle une valeur universelle ? Pour étudier **l'homme vu par la religion**, faisons appel à Hans Küng, théologien suisse reconnu, qui s'intéresse depuis des décennies à la règle d'or, celle qui revêt une forme similaire dans toutes les religions et dans un nombre important de cultures (« Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse »). Portrait d'un homme qui aimeraient réunir les hommes.





Homo œconomicus, politicus et religiosus dans un bateau

L'homme économique



Comment aller mieux ?

Les économistes débattent depuis des siècles de ce qui motive l'homme à agir. Leurs découvertes peuvent nous aider à créer des institutions qui favorisent le bien-être de chacun et de la communauté.

Par *Oliver Adler*

Nul besoin d'économistes au paradis, car le temps et les ressources n'y manquent pas. Mais les choses changent lorsque Adam et Eve sont chassés du jardin d'Eden : comme le relate la Genèse, « c'est dans la douleur que tu mangeras les produits [de tes champs] tous les jours de ta vie... jusqu'à ce que tu retournes au sol ». Depuis ce jour, le monde a besoin d'économistes, qui doivent répondre à une question fondamentale : comment faire pour que chaque individu et la société dans son ensemble améliorent leurs conditions de vie et atteignent la prospérité malgré des ressources et un temps limités ? Aussi surprenant que cela puisse paraître, les réponses n'ont pas tellement changé au cours de l'histoire, malgré les importants

progrès économiques et la complexité croissante des structures économiques et des technologies.

Pour avoir plus de richesses, il faut produire davantage, et pour cela, il existe deux moyens : accumuler (et économiser) les ressources investies dans les moyens de production, ou accroître la productivité. Rien n'a remis en question cette logique fondamentale. Mais comment atteindre cet objectif ? Par exemple en planifiant correctement. Si l'économie planifiée de l'Union soviétique est incontestablement un échec, il n'en va pas forcément de même des variantes plus flexibles.

Les modèles japonais et français d'accélération du développement industriel mis en place à la fin de la Seconde

Guerre mondiale ont entraîné un essor vigoureux et durable. La Chine s'est récemment appuyée sur un modèle de développement similaire : les économies sont maintenues dans le pays par des mesures de contrôle des capitaux, et l'Etat oriente les investissements vers des industries stratégiques importantes qui promettent une forte croissance.

C'est exactement ce que faisaient les principautés et les principaux Etats du XVI^e au XVIII^e siècle. Le système qu'Adam Smith appelait mercantilisme protégeait les principales industries locales (l'agriculture, à l'époque) par des droits de douane et érigait les excédents commerciaux en objectif central de la politique économique. Mais avec le temps, le mercantilisme a fait prendre de mauvaises décisions, car protéger les industries en place complique l'émergence des nouvelles. L'objectif d'accroissement des richesses n'est alors pas atteint, comme l'a récemment reconnu le gouvernement chinois, qui a adopté un important programme de réformes en novembre 2013 afin de transformer l'économie du pays, fortement guidée, en une économie de marché libre dans plusieurs secteurs.

Dans son livre « La richesse des nations », Adam Smith a été le premier, en 1776, à décrire tous les bienfaits d'une économie de marché libre basée sur la répartition du travail. David Ricardo (1772-1823) a détaillé l'élévation du niveau de vie due à la libéralisation du marché et a fortement contribué à l'abandon des lois sur l'importation de céréales (Corn Laws) et à la libéralisation du commerce britannique. Cette décision a largement favorisé l'essor du Royaume-Uni, devenu l'un des principaux pays industriels au XIX^e siècle.

Intérêt personnel et créativité

Une économie de marché atomistique et « chaotique » apporterait de meilleurs résultats qu'une économie a priori bien organisée. Cela peut surprendre, mais son principal avantage est qu'elle valorise davantage les motivations personnelles. Pour Adam Smith, « ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais plutôt du soin qu'ils apportent à la recherche de leur propre intérêt ». La théorie économique dite néoclassique, qui est aujourd'hui encore au cœur des livres d'économie, montre plus clairement qu'une économie basée sur la maximisation de

l'intérêt personnel du consommateur et des revenus du producteur (en somme, les homines œconomici) conduit à la répartition la plus efficace des ressources limitées. L'essentiel étant que les prix du marché des biens et des facteurs de production permettent aux agents économiques d'atteindre un optimum.

Joseph Schumpeter (1883-1950) ajoute que, dans une économie capitaliste, la dynamique de l'entrepreneuriat conduit à la croissance et à la prospérité par un processus de « destruction créatrice ». Le développement économique, mais aussi culturel, a besoin de la liberté que lui assure le marché. Des économistes comme Philippe Aghion ont montré que les marchés ont besoin de flexibilité, particulièrement dans les phases tardives de leur développement, lorsque l'imitation des technologies existantes ne permet plus d'accroître le niveau de vie et que l'innovation devient nécessaire. Dans les phases de développement de ce type, la planification limite le potentiel de croissance.

Biens publics et altruisme

Cependant, le modèle de l'économie de marché pure est une abstraction qui ne reflète qu'une infime partie du monde. Dans un premier temps, il suppose que les agents économiques disposent de toutes les informations requises pour prendre leurs décisions. Le modèle ne prévoit aucun manque d'information, aucune incertitude, mais surtout aucune asymétrie d'informations entre les agents, alors que ces situations sont fréquentes dans la réalité. L'acheteur d'une voiture d'occasion sait-il si elle vaut quelque chose ? Comment un créancier vénitien pouvait-il, à l'époque de la Renaissance, s'assurer de la solvabilité de l'emprunteur ? L'actionnaire sait-il si le Conseil d'administration et la Direction agiront dans son intérêt ? Sait-on généralement si les exploitants de centrales nucléaires ou les banques disposent de marges de sécurité suffisantes en cas de crise ?

Ensuite, le modèle suppose que les droits de propriété de toutes les ressources sont clairs et garantis. Mais que se passe-t-il si ce n'est pas le cas ? La question de ces « biens publics » non négociés sur le marché est centrale. La pollution de l'environnement ou le réchauffement climatique sont autant d'exemples d'une mauvaise allocation des ressources due à l'absence de droits de propriété et à des prix qui orientent les

décisions. La défaillance du marché est un phénomène largement répandu.

Reste enfin une question fondamentale : le modèle de l'homo œconomicus représente-t-il bien l'homme ? La recherche de l'intérêt personnel est-elle réellement le comportement dominant ? L'intérêt de la famille, des collègues, des amis et des inconnus n'est-il pas aussi important que les motivations individuelles ? Le désir d'équité et de principes éthiques n'est-il pas une motivation forte qui se reflète concrètement dans nos actions ? Amartya Sen, Prix Nobel d'économie et précurseur de la théorie du bien-être, rappelle qu'Aristote considérait déjà que les motivations éthiques étaient importantes en économie et qu'Adam Smith lui-même mettait en avant dans ses écrits que les réflexions morales étaient aussi importantes que l'intérêt personnel dans les actions humaines.

Ernst Fehr et d'autres chercheurs ont montré par des expériences que les comportements altruistes et coopératifs, loin d'être des exceptions, pouvaient être observés régulièrement. Cependant, les solutions coopératives sont fragiles et peuvent être détournées par des profiteurs. Les comportements non coopératifs, qu'il s'agisse d'une rétention d'informations a priori anodine, de triche, voire de corruption ou de criminalité, ont un coût économique important. Les économistes doivent donc se demander s'il est possible de favoriser la coopération, et donc le bien-être, et comment le faire.

Génétique ou histoire

Dans les différentes sociétés et les différents pays, on peut noter d'importantes différences dans le comportement des agents économiques. Bien qu'il s'agisse probablement en partie de stéréotypes, les pays scandinaves et la Suisse semblent plus marqués par des comportements coopératifs que la Grèce ou l'Italie, par exemple. Les Japonais et les Chiliens ont l'air plus coopératifs, les Chinois et les Argentins plus individualistes. Le plus important pour les économistes et les sociologues est de savoir si ces caractéristiques sont fixes ou si elles peuvent évoluer. Quel est le poids de la génétique et celui de l'histoire, ainsi que de la culture qui en résulte ? Le comportement de groupe coopératif observé chez les immigrés issus de sociétés a priori non coopératives semble indiquer la seconde solution.

Des économistes comme Daron Acemoğlu ont souligné l'importance des institutions sociales et nationales pour expliquer les succès et les échecs économiques. Une forte constitution et la séparation des pouvoirs peuvent renforcer la coopération ou affaiblir les comportements non coopératifs.

L'indépendance politique des banques centrales chargées de veiller à la stabilité de la monnaie peut également renforcer la coopération dans le secteur économique de par la discipline que celles-ci imposent tout en limitant les comportements profiteurs. Ces institutions créent la confiance, qui à son tour favorise la coopération. Le comportement coopératif s'apprend dès le plus jeune âge. L'apport de la famille, de l'école et de l'université au comportement coopératif (donc à l'esprit civique) pourrait être aussi important que leur apport au développement du « capital humain » servant la hausse de la productivité. On pourrait penser que l'expérience de pays disposant d'institutions plus efficaces pourrait inspirer d'autres pays et ainsi contribuer à renforcer leur bien-être.

Donc, comment créer le bien-être ? La réponse est multiple, on s'en doute, mais deux aspects semblent centraux : premièrement, l'amélioration économique naît du besoin de l'homme d'améliorer ses propres conditions de vie. Si son besoin de « maximisation de son intérêt » rencontre trop d'obstacles, sa créativité individuelle ne pourra pas se développer. Il n'est pas de succès sans concurrence. Deuxièmement, les sociétés qui réussissent sont certes marquées par la concurrence, mais aussi par la coopération. Des institutions qui donnent confiance renforcent la coopération et le bien-être. Tout est question d'équilibre entre les deux forces. □

L'homme politique



L'expérience indienne

Des efforts considérables ont été déployés pour permettre à 800 millions d'électeurs de déposer leur bulletin dans l'urne. Les fondateurs de l'Inde moderne savaient que le pays ne pouvait être que démocratique. *Par Nayan Chanda*

La plus grande démocratie du monde a récemment organisé des élections. C'est un moment propice pour se demander si la démocratie est une valeur universelle. Beaucoup en douteraient, mais 1,2 milliard d'Indiens, eux, ont pu répondre par un oui franc et massif.

Le 7 avril, l'Inde s'est lancée dans un exercice unique au monde. (Le résultat du vote n'est pas encore connu lors de la publication de ce Bulletin.) Près de cinq millions de fonctionnaires et de policiers ont installé des urnes à travers le pays, d'autres se sont rendus en montagne ou dans la jungle en jeep ou à dos d'éléphant, équipés de machines à voter électroniques mobiles. Jusqu'au 12 mai, quelque 800 millions d'électeurs étaient appelés à élire leurs 543 députés au parlement. Plus de mille partis se sont présentés, qui ne représentent

qu'une fraction de la diversité ethnique, religieuse, linguistique et sociale de cet énorme pays.

Un sixième de la population mondiale a adopté la démocratie; pourtant, cela n'en fait évidemment pas une valeur universelle. Mais on peut dire que l'Inde joue un rôle capital dans la propagation de la démocratie dans le monde. 60% des Etats sont aujourd'hui démocratiques, contre seulement 41% en 1989. L'expérience indienne réfute non seulement la thèse répandue qui veut que la démocratie soit une exception, mais aussi l'argument des pays autoritaires d'Asie qui estiment que la démocratie n'est pas compatible avec les sociétés traditionnelles.

De prime abord, on se dit que la démocratie ne peut pas fonctionner en Inde. Définissons le concept de démocratie : c'est

un système politique dans lequel les dirigeants doivent se soumettre régulièrement au vote, où les décisions sont prises par les représentants du peuple et où la liberté d'opinion et de réunion est garantie, de même que l'Etat de droit. On considère que la démocratie est une conquête qui ne peut fonctionner que dans des sociétés homogènes et prospères. Pour le philosophe John Stuart Mill, la démocratie est «pour ainsi dire» impossible dans des sociétés multiethniques et complètement impossible dans des sociétés multilingues. Les observateurs contemporains comme Selig S. Harrison, correspondant du «Washington Post» en Inde, ne donnaient pas cher de la démocratie dans le pays. Dans son livre «India: The Most Dangerous Decades», publié en 1960, il prédisait le déclin de l'Inde, qui se briserait sur ses nombreuses contradictions. En 1967, Neville Maxwell, du «Times», pronostiquait que les élections de cette année-là seraient les dernières en Inde. Les Indiens ont fait mentir ces prophètes de l'apocalypse et de nombreux autres. Il est vrai que le pays a été secoué par des attentats politiques, des émeutes et des soulèvements, qu'il a été paralysé par des grèves et que son parlement a connu des bagarres indignes. Dans les années 1970, les droits démocratiques ont même été suspendus pendant deux ans. Mais la démocratie avait déjà pris racine.

«Le pari le plus osé de l'histoire»

Au vu de la pauvreté et du fort illétrisme du pays (sans parler des déchirements ethniques, religieux et linguistiques), beaucoup s'accordaient à dire que seul un Etat autoritaire conviendrait à l'Inde. Les premières élections, organisées en 1952, étaient considérées comme «le pari le plus osé de l'histoire». Le politologue Seymour Martin Lipset expliquait que le pays ne pourrait être démocratique que passé un certain niveau de prospérité et d'éducation. Il affirmait de manière plausible que le revenu par habitant était un bon indice de l'organisation politique d'un pays : les pays riches seraient plus démocratiques ; les plus pauvres, plus autoritaires. Le politologue Robert J. Barro est allé plus loin : «Les démocraties qui se sont érigées sans développement économique antérieur (...) tendent à ne pas durer.» En Inde, le développement économique a suivi la démocratie, et non l'inverse. Les élections actuelles démentent donc les théories de Lipset et de Barro.

L'expérience des 22 mois de suspension de la démocratie en Inde en 1975 a prouvé que la liberté et la démocratie étaient déjà établies dans le pays. En prétextant que les activités de l'opposition et les protestations contre le gouvernement menaçaient la sécurité nationale, le premier ministre Indira Gandhi a pu imposer les lois d'urgence et limiter les droits démocratiques. Les mesures de répression ont été nombreuses. Mais le Parti du Congrès d'Indira Gandhi perdit nettement les élections suivantes, en 1977. Par ce geste, les Indiens ont montré qu'ils savaient très bien ce que la démocratie représentait pour eux.

La démocratie est la réponse

L'expérience indienne a renversé toutes les certitudes sur ce qui favorise ou non la démocratie. Auparavant, on pensait que la stabilité et l'homogénéité étaient les conditions de la démocratie. Mais en Inde, c'est son introduction qui a apporté la stabilité et la cohésion. Lorsque les Britanniques laissèrent leur colonie à une élite, l'Indian National Congress, avec un appareil de gouvernement, une police et une armée, personne ne se serait aventuré à prétendre que l'Inde prendrait le chemin de la démocratie. Au vu des conflits religieux qui éclatèrent juste après l'indépendance, la mise en place d'un pouvoir autoritaire par les représentants de la majorité hindoue aurait probablement été dans la logique des choses. Mais l'Assemblée constituante, formée majoritairement de libéraux éduqués en Occident, opta pour la démocratie laïque, car elle y voyait la meilleure réponse possible à la pauvreté et aux conflits religieux. Bien avant l'indépendance, Jawaharlal Nehru, le compagnon de route du Mahatma Gandhi, écrivit, dans « The Discovery of India », sa conviction que seule une fusion des idéologies hindoue, musulmane, sikhe et des autres groupes pouvait faire naître un sentiment national indien. Pour lui, seule une démocratie laïque pourrait réellement unifier la nation.

Les pères fondateurs s'accordaient à dire que seul un Etat largement accepté, qui favoriserait le développement et lutterait contre les inégalités sociales, pourrait garantir la cohésion nationale de l'Inde. L'identité nationale esquissée lors de la lutte de Gandhi pour l'indépendance serait renforcée par la reconnaissance de la diversité et de la décentralisation. Donner le droit de vote aux sans-voix et aux opprimés renforcerait la société dans son en-

semble. La diversité linguistique a pu être préservée en faisant le choix d'une structure fédérale et en n'imposant pas à tous le hindi, langue de la majorité.

Les partis ayant besoin des voix des minorités, ils s'engagèrent dans la défense de leurs intérêts. Il est intéressant de noter que les partis régionaux et orientés autour des castes sont plus nombreux aujourd'hui qu'au début des débats sur la constitution. Plutôt que de bloquer l'évolution de la démocratie, ces partis participent aux élections et défendent leurs intérêts de cette manière. Un 29^e Etat a même été créé récemment, le Telangana, qui faisait auparavant partie de l'Andhra Pradesh. Indépendamment des problèmes politiques qu'engendre une telle fragmentation, les mouvements provenant de la base ont renforcé la démocratie indienne.

La clairvoyance des élites

L'Inde antique était gouvernée de manière communautaire. Une certaine diversité religieuse et le pluralisme étaient ancrés dans les traditions culturelles. Mais la démocratie moderne a été importée de l'Occident. En Inde, la démocratie n'est pas née parce qu'une classe moyenne émergente a demandé à participer à la vie politique après la révolution industrielle. Elle résulte de la clairvoyance (ou d'une soudaine absence, comme l'écrit l'historien Sunil Khilnani dans « The Idea of India ») de l'élite politique du pays.

L'exemple de l'Inde montre comment la démocratie a pu s'installer grâce à la conjonction de circonstances et de la conviction d'une élite. Et le fait qu'elle ait été adoptée par une population pauvre et largement illétrée indique qu'elle peut réellement être considérée comme une valeur universelle.

L'économiste et philosophe indien Amartya Sen estime que l'on peut considérer certaines valeurs comme universelles, même si elles ne sont pas acceptées partout. Une valeur serait universelle dès lors qu'un nombre important de personnes auraient des raisons de la considérer comme sensée. Si la démocratie séduit un nombre croissant de personnes dans le monde, cela montre, selon lui, que ces personnes accordent de l'importance au droit de vote et à la liberté. Ceux qui contestent l'universalité de la démocratie expliquent généralement que pour les pauvres, le pain est plus important que le droit de vote. Amartya Sen renvoie alors aux élections de 1977,

lorsque le parti d'Indira Gandhi a été sanctionné pour avoir appliqué les lois d'urgence. Pour lui, ces élections montrent que les personnes qui sont dans la misère ont besoin de s'exprimer politiquement et que la démocratie n'est pas un luxe pouvant attendre l'émergence d'une prospérité générale.

L'Inde a fait le choix de la démocratie, mais cela ne signifie pas que le pays a atteint le même degré de prospérité et de liberté que les démocraties occidentales. Dans la pratique, la démocratie indienne a montré à plusieurs reprises des signes de faiblesse. Être élu y est souvent plus important que de s'engager à défendre les intérêts des électeurs ou de veiller à gouverner de manière transparente. Il y a de la corruption, de la violence, des fraudes, des abus de pouvoir et des tentatives de restreindre la liberté de la presse et l'Etat de droit. Mais aucun Indien ne renoncerait au droit d'élire le candidat qui lui inspire confiance et de désavouer un gouvernement qu'il juge incompetent. La participation aux élections libres est très élevée. Les médias sont critiques et indépendants, les tribunaux ne subissent aucune influence politique. Les Indiens sont libres de se déplacer dans leur pays.

Il est vrai que le système connaît des points faibles qui ne se résorberont pas de si tôt. Mais 1,2 milliard d'Indiens ne peuvent plus imaginer leur vie sans démocratie. □

Nayan Chanda est directeur de publication à l'Institut pour la mondialisation de l'Université de Yale. Né en Inde en 1946, il a écrit de nombreux livres sur la politique de l'Asie du Sud-Est, traduits dans différentes langues. Nayan Chanda a étudié l'histoire à Calcutta et les relations internationales à la Sorbonne (Paris) avant de devenir journaliste et correspondant du « Far Eastern Economic Review » à Saïgon, au Vietnam. Aujourd'hui, il vit et travaille à New Haven, dans le Connecticut.

L'homme religieux



« Ne fais pas à autrui... »

La règle d'or est le fondement de toutes les religions. Elle devrait être appliquée plus souvent, notamment en économie. C'est ce que demande le théologien rebelle Hans Küng, qui prépare également la fin de sa vie.

Par Hansjörg Schultz

C'est un homme sérieux. Au cours des cinquante dernières années, il a écrit plusieurs milliers de pages. Ses livres, tirés à plus d'un million d'exemplaires et traduits dans plus de trente langues, ont fait de Hans Küng l'un des théologiens les plus cités. Il est curieux de tout et radicalement ouvert sur le monde. Il est donc naturel que ce Lucernois de naissance fasse systématiquement appel à des disciplines voisines de la théologie dans ses recherches, comme la philosophie et l'histoire, mais aussi la politique, l'économie, la littérature ou la musique.

C'est son best-seller mondial, « Etre chrétien », publié en 1974, qui l'a rendu célèbre, bien qu'il lui ait valu le retrait par

l'Eglise de son habilité à enseigner en 1979. Dans ce livre, le prêtre et professeur rejette le discours d'initié de la théologie et plaide pour une transmission authentique de la foi. Dans le même temps, Hans Küng rompt de manière radicale avec les doctrines théologiques classiques: l'histoire de Bethléem serait fausse. Jésus ne serait pas né dans une étable et sa mère ne serait pas vierge, le dogme catholique serait donc un mythe. Et d'ajouter que la résurrection de Jésus, le cœur de la foi catholique, ne saurait être considérée comme un événement historique au sens strict.

Parallèlement à cet éloignement de l'enseignement catholique, Hans Küng a

développé un intérêt croissant pour les principales religions du monde, avec lesquelles il entretient un dialogue constant. Et il a formulé une phrase, devenue centrale dans toute politique de paix: « Sans la paix entre les religions, il n'y aura pas de paix dans le monde. »

Parlement des religions du monde

A 86 ans, c'est un Hans Küng âgé et fatigué qui reçoit les visiteurs chez lui fin mars, à Tübingen. Mais il suffit d'évoquer cette phrase pour capter toute son attention. Le projet « Ethique planétaire », qu'il dirigeait depuis 1995 et jusqu'à l'année dernière pour le compte de la fondation du même nom, a vu naître des recherches importantes sur le judaïsme, le christianisme et l'islam en plus de vingt ans. Hans Küng a découvert, non sans surprise, que les grandes religions partageaient une certaine vision de la justice, du respect de la vie et de l'humanité.

Bien entendu, Ethique planétaire entend agir au-delà des religions, presque en tant qu'agence morale mondiale. Pour Hans Küng, une politique mondiale doit se baser sur une éthique mondiale, une éthique planétaire. Et il se fonde sur la « règle d'or de réciprocité »: « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse! »

Le Parlement des religions du monde, qui réunit tous les six ans les représentants de toutes les confessions existantes, affirme dans sa « Déclaration pour une éthique planétaire », publiée en 1993 à Chicago, que cette règle d'or est une « norme irrévocable et absolue dans tous les domaines de la vie, pour les familles et les collectivités, les ethnies, les nations et les religions ». D'une certaine manière, la règle d'or est un consensus éthique minimal, un principe de base commun à toutes les religions sous une forme différente.

Confucius (551-489 avant notre ère) l'avait formulée ainsi: « Ce que tu ne souhaites pas pour toi, ne l'étends pas aux autres. » Et dans la chrétienté: « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le aussi pour eux. » (Matthieu 7:12). Dans son livre « Projet d'éthique planétaire », Hans Küng écrit que l'impératif catégorique d'Emmanuel Kant est une version profane de la règle d'or: « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. »

Il ajoute aujourd’hui que cette règle suppose que chaque individu pense autrement: «Avant d’agir, je dois me demander quelles seront les conséquences pour l’autre.» Un principe d’action qui reste stable dans notre société individualiste où tout va vite. Une règle que les enfants devraient apprendre de leurs parents par l’exemple. Une règle, enfin, qui devrait faire son retour dans le monde économique, un monde où Hans Küng estime que l’équilibre entre la morale et le profit est en danger.

Gérer avec bienséance

Il y a près d’un siècle, le commerçant américain en vêtements Arthur Nash suivait déjà les principes de Hans Küng, regrettant au début du XX^e siècle que de nombreux entrepreneurs, notamment chrétiens, soient des darwinistes sociaux. Dans son commerce à Cincinnati, il leur opposa sa version de la règle d’or, seule recette de succès économique viable selon lui, en socialisant pour ainsi dire les bénéfices de son activité. Le succès fut double: les bénéfices augmentèrent, et chacun eut sa part. Deux ans seulement après l’introduction de sa «Golden Rule in Business» comme base de l’activité, les employés de son entreprise gagnaient en moyenne 20% de plus qu’avant. La situation de l’entreprise permit d’engager de nouveaux collaborateurs. Les autres employés prenaient part à la décision d’embauche, car eux aussi avaient tout intérêt à ce que le bien de l’ensemble tienne à cœur à leurs nouveaux collègues. L’entreprise d’Arthur Nash passa de 29 collaborateurs en 1919 à 3000 en 1923 et son chiffre d’affaires de 26 000 à 1,1 million de dollars dans la même période. Lorsque la crise économique qui suivit le krach boursier en 1929 toucha le secteur du textile, les salariés décidèrent ensemble de réduire leurs salaires pour éviter de perdre leur emploi.

Hans Küng aimeraient ramener sur le devant de la scène un mot qui peut sembler désuet: la bienséance. Il a justement écrit un livre intitulé «Anständig wirtschaften» («Gérer avec bienséance») suite à la crise économique de 2008 dans lequel il reprend l’idée de Thomas Mann de bienséance humaine. Après les horreurs de la Seconde Guerre mondiale, Thomas Mann avait décrit les dix commandements comme étant «l’ABC du comportement humain». Hans Küng s’est réapproprié cette idée en faisant des dix commandements,

qui incluent en fait la règle d’or, la principale contribution de la religion à une éthique humaine commune.

A l’époque de la mondialisation, cet «ABC du comportement humain» doit, selon Hans Küng, surtout être appliquée dans l’économie mondiale. Et cela ne signifie justement pas que le profit, même s’il est justifié, justifie les moyens, notamment l’abus de confiance, la cupidité et l’exploitation sociale. Il souhaite ainsi le retour des «banquiers de la vieille école», qui savent que tout ce qui procure un rendement n’est pas permis. Il en est convaincu: une banque qui s’appuie sur la règle d’or de réciprocité peut, elle aussi, très bien réussir. Mais il ne veut pas surestimer son rôle, conscient d’être théologien et non économiste. Il ne cherche pas à donner des conseils en économie. Ses mises en garde concernent des processus qu’il estime parfaitement immoraux.

En écrivant «Anständig wirtschaften», Hans Küng pensait à ceux qui ont perdu le sens de la mesure dans la concurrence mondiale. Pour lui, les entrepreneurs, les cadres supérieurs, les agents de bourse, les politiques et les scientifiques doivent reprendre conscience de leurs valeurs morales.

Cela s’applique également à la politique et aux régions du monde en crise. Hans Küng regrette qu’un nombre croissant de régions applique l’ancienne règle biblique «œil pour œil, dent pour dent» au lieu de la règle d’or. Certains conflits régionaux lui rappellent la Guerre froide. «On se croirait de nouveau avant 1989», déplore-t-il.

L’expérience d’un voyageur

Mais même à 86 ans, le théologien ne cherche pas à se plaindre. Ses livres et ses articles, qu’il publie du «New York Times» à la «Süddeutsche Zeitung», renferment ses vastes connaissances acquises pendant plusieurs décennies de recherches et l’expérience de celui qui a fait le tour du monde. Maintenant, il cherche à utiliser au moins une partie de ces connaissances, que ce soit auprès de l’Eglise, de l’économie ou des milieux politiques.

Lui-même, citoyen d’honneur en divers lieux, a probablement publié son dernier livre l’an dernier: «Erlebte Menschlichkeit» («Humanité vécue»), troisième et dernier volume de son autobiographie. Le dernier chapitre de ce livre de 750 pages n’est pas passé inaperçu. Il l’a

intitulé «Am Abend des Lebens» («Au soir de la vie») et y réfléchit ouvertement au choix de sa propre mort.

Ce passionné de ski avait déjà eu du mal à abandonner les virages parallèles et les départs téméraires à 80 ans. Puis, les maux liés à l’âge ont commencé à se multiplier: douleurs rénales, perte d’acuité visuelle, brusque surdité, mais surtout début de maladie de Parkinson sont venus restreindre la vie et les travaux d’un homme pourtant habitué à passer plusieurs heures par jour à son bureau.

«Je vis sur appel», constate Hans Küng. Il considère ses déficiences croissantes comme les «précurseurs de la mort». Il prend des médicaments et fait du sport pour essayer de lutter, mais à son âge, il aimeraient pouvoir décider de son propre sort.

«Continuer à vivre n’est pas une obligation»

«Je ne veux pas continuer d’exister en étant l’ombre de moi-même», écrit-il. Il réfléchit à faire appel à une organisation d’aide au suicide s’il estime ne plus pouvoir mener une existence humaine. «Continuer à vivre est un droit, pas une obligation», dit-il. Il ne veut pasachever sa vie, mais la parachever. Comme il le dit, il est «repou de la vie», et non fatigué de vivre.

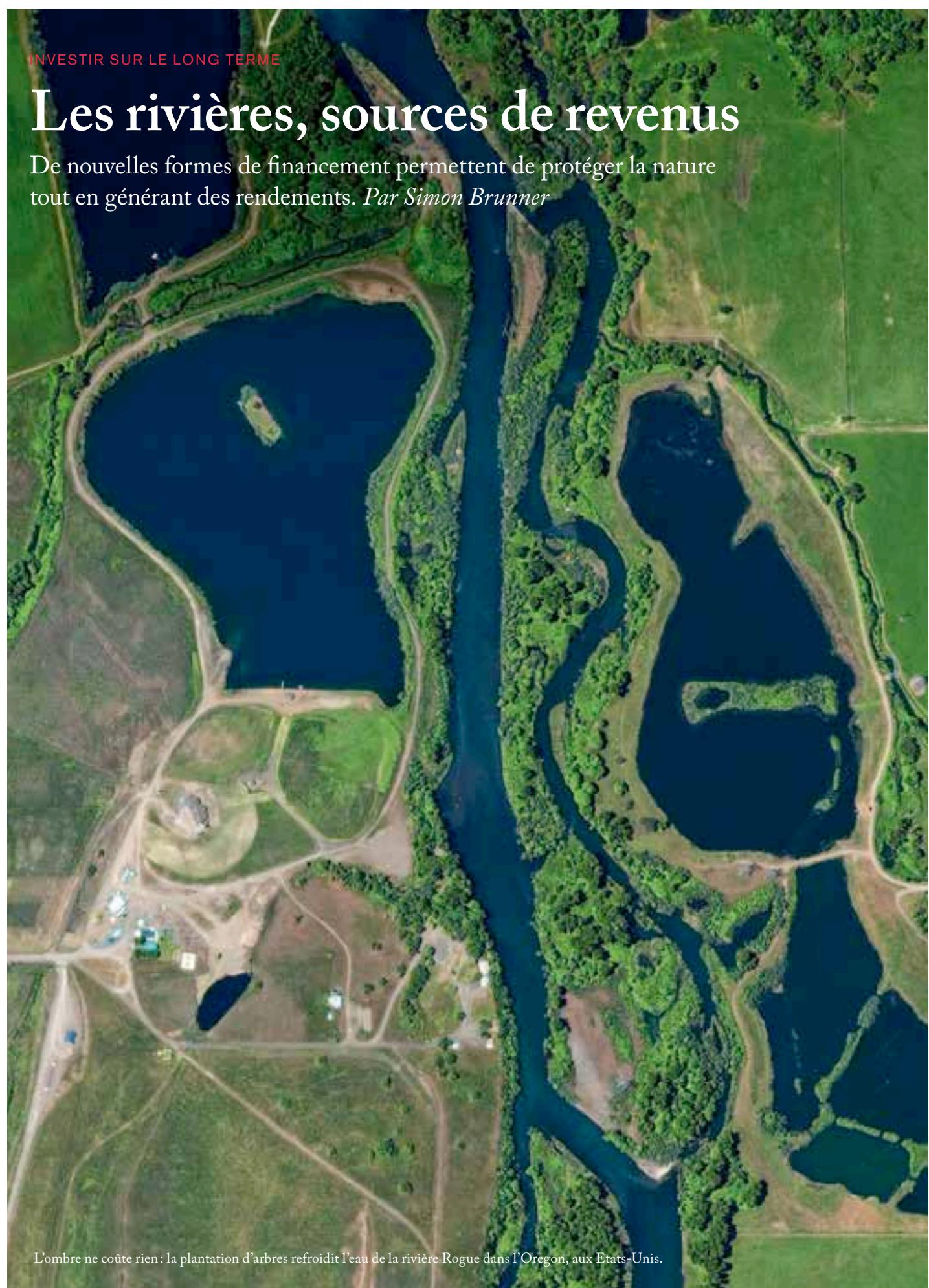
Ce pourrait bien être sa dernière grande rébellion contre l’Eglise catholique, qui rejette fondamentalement le suicide. Mais Hans Küng, en pieux théologien, écrit que rien dans la Bible n’oblige l’homme à attendre une fin décrétée. Il croit au contraire fermement à la vie après la mort et ne souhaite donc pas s’accrocher à tout prix à sa vie terrestre. Hans Küng est imperturbable, mais surtout perfectionniste. Il a déjà choisi sa tombe au cimetière de Tübingen, juste à côté de son ancien voisin et ami, le grand rhétoricien Walter Jens. □

Hansjörg Schultz présente l'émission TV «Sternstunde Religion» et a dirigé le service de religion de la radio-télévision suisse alémanique SRF jusqu'au début de 2014.

INVESTIR SUR LE LONG TERME

Les rivières, sources de revenus

De nouvelles formes de financement permettent de protéger la nature tout en générant des rendements. *Par Simon Brunner*



L'ombre ne coûte rien : la plantation d'arbres refroidit l'eau de la rivière Rogue dans l'Oregon, aux Etats-Unis.

Joe Whitworth, président du Freshwater Trust à Portland, dans l'Oregon, déclare: « L'ombre est gratuite et a des effets secondaires positifs. » Cette ONG américaine a créé un système naturel de refroidissement de l'eau des rivières, essentiel à l'écosystème de la région et à la protection de la nature. Le Freshwater Trust quantifie les mesures déployées en associant nature et économie.

Les eaux usées industrielles sont souvent chauffées pour éliminer les bactéries, puis refroidies pour pouvoir être déversées dans les rivières. Selon le « Clean Water Act », l'eau des rivières des Etats-Unis doit être potable, permettre la baignade et préserver la faune. De nombreux saumons vivent dans les rivières du nord-ouest, « et pour eux la température doit être inférieure à treize degrés », explique M. Whitworth.

Les entreprises locales construisent des systèmes de refroidissement coûteux et « paient 25 cents par refroidissement de kilocalorie, poursuit-il, alors que l'ombre résoudrait tout. Ce que nous faisons est simple: nous plantons des arbres en bordure de rivière. » Une pratique apparemment efficace, puisque « pour moitié moins cher, nous pouvons refroidir deux fois plus d'eau », tout en protégeant les berges de l'érosion et les habitats naturels.

Pourtant, la plus grande innovation du Freshwater Trust n'est pas de planter des arbres, mais de pouvoir en mesurer l'effet, comme l'explique M. Whitworth : « Savoir exactement combien d'arbres sont nécessaires pour le refroidissement d'une surface donnée est primordial pour faire naître un marché. » C'est le seul moyen pour les entreprises de stocker et de faire valoir le refroidissement de l'eau, par exemple au moyen de certificats.

Investir dans un écosystème

Le Freshwater Trust est un parfait exemple du financement de la protection de la nature. Le rapport cosigné par le Credit Suisse, le WWF et McKinsey & Co. indique qu'il s'agit d'un « mécanisme d'investissement ayant pour but de préserver un écosystème sur le long terme ». Plusieurs types d'investissement sont possibles: fonds publics, philanthropie et, de plus en plus, investissements de particuliers avec des objectifs de rendement clairs. Les bénéfices obtenus sont soit directs (indemnités ou paiements compensatoires), soit indirects (par exemple, certification de produits transfor-

més durables). Le Freshwater Trust participe à de nombreux programmes d'exploitation. Sa devise: « We fix rivers » (« Nous réparons les rivières »). Le premier fonds de placement sera bientôt créé à cet effet.

Un marché de 200 milliards de dollars

D'après le rapport du Credit Suisse, du WWF et de McKinsey, de 300 à 400 mil-

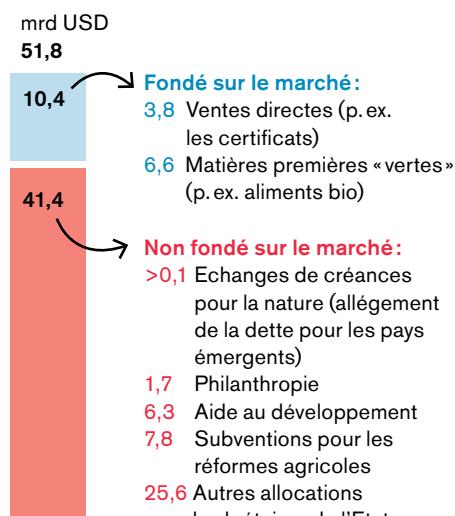
liards de dollars par an seraient nécessaires pour assurer la protection mondiale de la biodiversité et des écosystèmes. Or, jusqu'ici, seuls 51,8 milliards de dollars sont investis chaque année, dont 80% issus de sources publiques.

Le rapport conclut: « Pour couvrir la demande mondiale, les investissements privés devraient être multipliés par 20 à 30 par an, soit de 200 à 300 milliards de dollars, en tablant sur un doublement des sources publiques et philanthropiques. » Mais ces forts taux de croissance sont-ils réalistes ? D'après le rapport, ces investissements sont intéressants pour diversifier un portefeuille (la nature est indépendante des tendances macroéconomiques) et générer des rendements sur le long terme.

D'après les auteurs d'un récent article du Stanford Social Innovation Review, « les investisseurs individuels et institutionnels s'intéressent fortement au financement de la protection de la nature ». L'article souligne toutefois le manque d'objets de placement adéquats ainsi que l'opacité des profils risque-rendement et des effets positifs pour la nature. Lors d'une conférence sur l'environnement en 2012, le président américain Barack Obama a parlé des agriculteurs qui plantent des arbres en bordure de la rivière Rogue afin de refroidir les eaux usées industrielles et de produire un revenu supplémentaire. Sa conclusion : « Cela fonctionne pour les entreprises, pour les agriculteurs et pour les saumons. Problème résolu. » □

Le financement de la protection de la nature

Le financement de la protection de la nature implique des investissements dans un écosystème afin de protéger durablement ce capital naturel.



Source : Global Canopy Programme (2012)

78% du financement de la protection de la nature émane des pays industrialisés.

59% de ce pourcentage y est investi, le reste est transféré dans les pays émergents.

Bibliographie

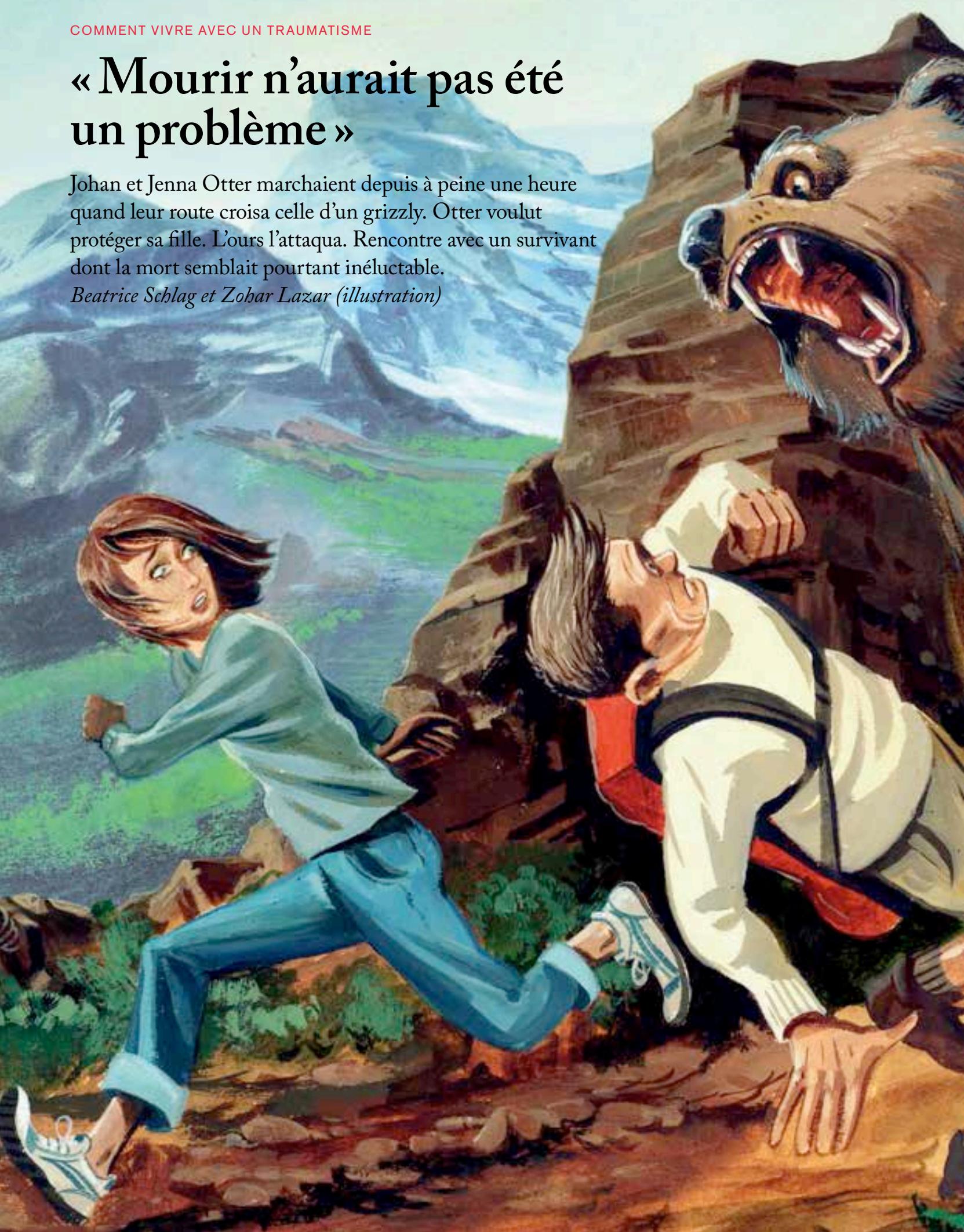
- « Conservation Finance : Moving beyond donor funding toward an investor-driven approach », Credit Suisse, WWF et McKinsey & Co. (2014).
- « Making Conservation Finance Investable », Stanford Social Innovation Review (2014).

COMMENT VIVRE AVEC UN TRAUMATISME

« Mourir n'aurait pas été un problème »

Johan et Jenna Otter marchaient depuis à peine une heure quand leur route croisa celle d'un grizzly. Otter voulut protéger sa fille. L'ours l'attaqua. Rencontre avec un survivant dont la mort semblait pourtant inéluctable.

Beatrice Schlag et Zohar Lazar (illustration)





Avec sa chemise et sa casquette, Johan Otter semble très jeune, en pleine forme et sportif. Mais quand il retire son couvre-chef et retrousse ses manches, cet homme élancé de 53 ans révèle un corps couvert de cicatrices. Son crâne rasé est un patchwork de plusieurs greffes de peau. Son bras droit semble sorti d'un laminoir. «Je vous laisse imaginer à quoi ressemblent ma nuque, mon dos et mes cuisses», déclare-t-il.

Ce physiothérapeute qui a grandi aux Pays-Bas, domicilié depuis de nombreuses années à San Diego (Californie), marié et père de deux filles adultes, tente de détendre l'atmosphère : «Je n'ai jamais été très masculin, j'ai toujours trouvé les comportements machistes stupides. Mais en toute honnêteté, qu'un homme fluet comme moi s'interpose face à un grizzly, je trouve ça pas mal après coup.» Sa contenance n'est pas un air qu'il se donne. La fierté masquée qu'il arbore est un sentiment qui résulte simplement de ses hauts et de ses bas émotionnels; entre incrédulité, gratitude, colère et inquiétude. Depuis neuf ans, Johan Otter est en réalité un survivant.

Quand on lui demande ce qui lui vient spontanément à l'esprit à propos de son tête-à-tête avec le grizzly qui l'a déchiqueté, il répond : « Je ne souhaite cette expérience à personne. Mais tôt ou tard, elle fera partie de moi. Ce qu'il en reste, c'est une incroyable estime de la vie. Non seulement j'ai survécu, mais je peux également courir à nouveau des marathons : c'est un miracle. L'argent n'y peut rien. Sur la montagne, le solde de mon compte en banque était insignifiant. Les personnes qui m'ont aidé étaient très éloignées de ces considérations. C'est un don inestimable de comprendre tout ce qu'il est impossible d'acheter dans la vie. » Il a les larmes aux yeux et en éprouve de la gêne. « Pleurer devant les autres, c'est dur pour moi, évacue-t-il d'une phrase. Mais je ne peux pas m'en empêcher. J'ai eu tellement de chance! Cette pensée me met à chaque fois dans un tel état! Je pense toujours que je n'ai pas mérité ça. »

Face à l'ours...

L'excursion vers le Parc national des Glaciers, à la frontière de l'Etat américain du Montana et du Canada, est un cadeau de fin d'études secondaires pour sa fille Jenna, à l'époque âgée de 18 ans. Johan et Jenna sont les randonneurs de la famille.

Son épouse Marylin et leur deuxième fille Stefanie sont restées à San Diego.

Le 25 août 2005, père et fille partent tôt pour arriver les premiers. L'itinéraire, facile et spectaculaire, au-dessus du pittoresque lac Grinnell, n'est pas un secret d'initiés. Jenna, qui ouvre la marche, disparaît au détour d'un chemin. Johan prend des photos. Il ne se lasse pas d'admirer la beauté du panorama. Tout à coup, Jenna accourt, le dépasse et crie quelque chose. Il ne comprend pas ses mots. Un ours surgit face à lui. C'est un énorme grizzly de 200 kg, grognant la gueule béante et les oreilles dressées. Il lui saute dessus en un éclair et le saisit à la cuisse gauche. Il le mord à plusieurs reprises, aux bras, aux épaules et au dos, et lui dépece la peau du crâne avec ses griffes. Johan Otter ne perçoit aucune douleur, n'entend rien et ne sent pas l'odeur de l'animal quand son ef-

si elle s'est laissé glisser sur la pente. Tombée plus bas que son père, elle s'immobilise sur une corniche.

Elle se couche et se recroqueville. Elle n'a pas eu le temps de le dire à son père : l'ours est une femelle. Après le virage, Jenna a vu avec elle deux oursons avant de revenir en courant. Quand l'ours la trouvera, si elle fait le mort, elle aura peut-être une chance de s'en sortir. En effet, la mère grizzly se montre agressive parce qu'elle et son père se sont trop approchés de sa progéniture.

L'insondable instinct parental

Entre-temps, le grizzly a pisté son père. Il court vers l'homme gisant au sol et saute sur le sac à dos que Johan Otter porte encore. « Il était plus rapide que tout ce que j'avais connu jusqu'ici. Ensuite, il m'a soulevé par le sac à dos et m'a secoué de haut en bas comme une marionnette. » Soudain, il se souvient que sa fille n'a pas d'équipement. « Si l'ours saisit Jenna et la malmène comme ça, elle va mourir, pense Johan. Je dois garder le grizzly près de moi. » Il répond sans hésiter par la négative à la question de savoir si l'instinct de survie personnel n'est pas le plus fort dans une telle situation : « Je pense que l'instinct de protection de nos enfants est l'un des plus puissants qui soient. Il en allait de même pour l'ours. Je devais partir pour que ses fils soient en sécurité. »

Johan Otter ne sent toujours aucune douleur malgré les morsures du grizzly et il sait qu'il est en danger de mort. « Titrer « Mort atroce d'un père pour protéger sa fille » serait mensonger. Ma mort n'aurait pas été atroce. Très sanguinolente, oui, mais pour moi ça n'aurait pas été un problème. Je n'aurais pas souffert. » Mais sa fille n'est toujours pas en sécurité. Johan réussit à se remettre debout. De la main gauche, il agrippe la fourrure râche sur la gorge de l'ours et saute. Il tombe avec lui. Il n'oubliera jamais son regard. « Il avait des yeux marron clair. Nous projetons beaucoup d'émotions sur les animaux. Mais son regard était vide. Pas de peur, pas de colère. Je n'étais qu'un intrus dont il devait se débarrasser. »

Tous deux atterrissent de nouveau sur une corniche buissonnante. Johan ne sait pas que c'est celle qui a stoppé la chute de Jenna. Il a tout fait pour tenir le grizzly à distance d'elle. Au lieu de cela, il l'a entraîné dans sa direction. Jenna se trouve à moins de 30 mètres et entend son père crier, ce dont il ne se souvient pas. Ce dernier gît

Il ne perçoit aucune douleur, n'entend rien et ne sent pas l'odeur de l'ours.

frayante mâchoire s'ouvre devant son visage : « Les odeurs et les bruits n'avaient pas leur place. Mon corps décidait quelles perceptions étaient importantes. Aujourd'hui encore, je suis subjugué par le fonctionnement de la nature. Les odeurs, les bruits, la douleur, la peur, la panique, tout ce qui était superflu a été occulté. Je devais rester vigilant si je voulais sauver ma fille. Je pense que mes pensées n'ont jamais été aussi vives. » De toute évidence, il doit s'échapper pour survivre. Sur le côté droit du chemin étroit, la paroi. Sur le côté gauche, une pente abrupte. Mais à environ sept mètres en contrebas, il distingue une avancée rocheuse recouverte de maquis. La chute fera mal mais ne le tuera pas.

Il saute dans le vide et pense : « Voilà une bonne histoire à raconter au bureau. » Aujourd'hui, il est perplexe. « Qui pense à ça dans un moment pareil? » Il se prend dans les branches et les broussailles et regarde vers le haut. Sa fille essaie en vain de déverrouiller la culasse du spray au poivre. Il l'entend crier et voit l'ours se jeter sur elle. Il lui crie de le rejoindre. Jenna ne l'entend pas. Elle ne se souvient plus si elle a perdu connaissance brièvement avant de tomber sur le bas-côté ou



Le miracle de la médecine: Johan Otter avec un corset de stabilisation des vertèbres cervicales.



Un long chemin: Johan et sa fille Jenna en 2007, de retour sur les lieux de l'attaque.

sur le ventre et pense: «Je suis un cascadeur pour le cinéma. C'est une bataille entre cow-boys et indiens dans un vieux western. Mais mes blessures sont réelles. Pourquoi le producteur ne dit-il pas «coupez»? Tôt ou tard, quelque chose te ramène à ton corps.»

Persuadé de mourir quoi qu'il en soit, il se laisse tomber une troisième fois. En dessous de lui, le flanc de montagne semble lisse. Un petit rocher freine sa chute et un peu plus bas, il se bloque sur une sorte de vire, suffisamment grande pour deux pieds mais trop petite pour s'asseoir ou s'allonger. L'ours le regarde. Il ne peut pas sauter. La vire est trop étroite. L'animal finit par rebrousser chemin. Johan Otter sent la colère monter. Et la fatigue l'envahir. Il est sûr que Jenna s'est échappée entre-temps. Il considère ses blessures, palpe les plaies profondes de sa tête.

Du sang gicle partout, il ne voit rien. Il réussit à ouvrir un œil. «J'ai pensé Dieu, Allah, Bouddha, qui que tu sois, merci.» Qui est-ce et existe-t-il vraiment? Cela lui est égal. Avec le recul, il se dit: «Tout était si surréaliste, peut-être ai-je dû remercier une puissance divine? Aujourd'hui encore, je me moque de qui ou de ce que c'était. Je tiens ça de mon père qui disait que la mort devait être quelque chose de bien puisque personne n'en est jamais revenu.»

Quelques secondes plus tard, le pire scénario possible se produit: il entend sa fille crier. Puis un profond silence. Le grizzly l'a trouvée. Il sait qu'il doit garder son calme pour ne pas attiser la colère de l'ours. Il appelle Jenna. Elle répond immédiatement. Le grizzly est parti. Sa voix semble ferme. «Ce que j'ignorais, c'est qu'elle était blottie tout près et que ses doigts palpaient un trou à l'arrière de sa tête.» Elle raconte que le grizzly a tenu sa tête entière dans sa gueule pendant quelques secondes, l'a mordue au crâne et lui a déchiré la peau de la joue droite, de la lèvre inférieure au menton. Il

lui demande si elle peut voir. Elle répond par l'affirmative et s'enquiert de son état à lui. Il répond qu'il est assez sévement touché.

Crier devient difficile

Père et fille appellent à l'aide. Jenna n'ose pas ramper jusqu'à lui. Son dos lui fait mal. Elle ne sait pas si ses blessures sont graves. Johan Otter ne peut plus tenir debout. Il pose son sac à dos et en sort une veste. Il réussit tant bien que mal à grimper sur l'avancée rocheuse qui le surplombe. Il peut enfin s'asseoir. Il est pris de vertiges. Il a froid, n'a pas la force de crier.

Soudain, il entend Jenna parler avec quelqu'un. «Papa, appelle-t-elle, des gens sont là. Ils ont contacté les secours.» Le premier randonneur qui glisse en contrebas dans l'escarpement le regarde, sans voix. Plus tard, celui-ci avoue n'avoir jamais vu un homme en aussi piteux état. De plus en plus de gens arrivent, retirent leurs vêtements, couvrent l'homme gelé au visage sanguinolent et le tiennent en éveil. Johan veut seulement dormir. Il tremble de froid. Une jeune femme s'allonge de biais sur sa poitrine pour le protéger du vent. «Elle n'arrivera jamais à détacher mon sang de ses vêtements», pense-t-il. Il garde en mémoire la générosité de ces étrangers.

Dans ce relief escarpé, aucun hélicoptère ne peut se poser. Le gardien du parc, arrivé entre-temps sur les lieux, déconseille le transport en civière jusqu'à une possible zone d'héliportage. Johan ne survivrait pas. Le temps presse. Un hélicoptère équipé d'un treuil est la seule solution. Johan a peur. «Est-ce que je vais mourir?» demande-t-il. «Pas là-haut», répond le gardien. Sanglé sur la civière, le blessé est transporté jusqu'au parking de fortune le plus proche, où l'attend une ambulance.

A l'hôpital de Kalispell (Montana), les médecins ont peine à croire que Johan Otter soit encore en vie. En dehors

des vertèbres cervicales brisées, des morsures sur le crâne et des côtes cassées, il présente 25 plaies ouvertes. Les médecins lui injectent un vaccin contre le tétonos, lui administrent des antibiotiques et le transfèrent à Seattle. Son cas dépasse leurs compétences. Jenna reste à Kalispell. Outre sa blessure au visage et une fracture au crâne, elle souffre d'une morsure profonde à l'épaule.

Ne pas penser à l'avenir

Johan a les deuxième, sixième et septième vertèbres cervicales brisées. Lui-même physiothérapeute, il sait qu'il n'a que deux options: la fusion de la section supérieure de la colonne vertébrale ou la stabilisation dans un corset. Il ne veut pas de fusion, car le risque de handicap à vie est trop grand. Au moment où les vis et les tiges sont placées sur son crâne, il a l'impression que sa tête va exploser comme une noix.

Il est attaché de haut en bas, en proie à des attaques de panique. «Les souffrances mentales sont plus graves que les douleurs physiques. On est entièrement dépendant des autres», dit-il. Pour lui, la structure autour de son crâne est aussi insupportable que le laissent deviner les images. Il prend de la morphine, du valium et de l'oxycodone contre les douleurs, l'angoisse et les dépressions. Si son sommeil est perturbé par les médicaments puissants, il permet au moins quelques heures de repos. Johan s'interdit de penser à l'avenir: «Mon seul objectif était de survivre jusqu'au lendemain. Je pleurais en permanence. Je ne savais pas à quoi je ressemblais, je ne voulais pas me regarder dans un miroir. Plus tard, j'ai vu des photos prises à l'hôpital lors de mon admission. J'ai alors compris le regard fixe et épouvanté des gens qui m'ont trouvé.»

Un héros une fois dans sa vie

Après le corset nucal, viennent les greffes de peau de son dos sur son crâne. Sa >



Le bonheur des survivants : la famille Otter sur un cliché de début 2014.



Le lieu de la catastrophe : le lac Grinnell, dans le Parc national des Glaciers à la frontière canadienne.

femme Marilyn a demandé un congé à son école pour se rendre à son chevet. Quand il la voit, il pleure de soulagement et de culpabilité. Tout est de sa faute. L'excursion. Le fait que Jenna gise blessée dans un lit d'hôpital, loin d'eux et de son foyer. Le fait que le cadeau d'anniversaire pour son épouse soit encore dans la voiture, dans le Montana. Sa femme le rassure : « C'est toi, mon cadeau. »

Au bout de quelques jours, il fait ses premiers pas. Jenna vient de Kalispell pour une journée. Elle marche avec des béquilles. Son visage est tuméfié. Elle porte un corset dorsal, un bras en attelle. « Papa, merci de m'avoir sauvé la vie », murmure-t-elle. Il lui dit que ce n'est pas la peine de le remercier, mais cela le rend heureux. A l'hôpital, l'histoire du grizzly circule. Il est sceptique : « Super, tu es un héros une fois dans ta vie. Mais, en fait, je ne pensais pas ainsi. Nous autres Européens, nous sommes moins enclins à l'héroïsme que les Américains. »

Deux semaines et deux jours après l'attaque de l'ours, Johan Otter rentre chez lui. Son épouse a fait installer un lit d'hôpital dans la salle à manger. Il est à présent sous la surveillance médicale du Scripps Memorial Hospital de San Diego, où il exerce ses fonctions de physiothérapeute depuis des années. Ses progrès physiques sont rapides. En revanche, il a des problèmes psychologiques. Il est maniaque et exubérant. En présence de visiteurs, il est confiant. Il ne veut encombrer personne. Il s'inquiète pour sa plus jeune fille Stephanie. Tout tourne autour de Jenna et de lui. Est-ce qu'elle saura gérer cette situation ? La nuit, il est en proie à des cauchemars. Et quand son corset est retiré au bout de trois mois, il pense qu'un coup de vent suffirait à lui briser le cou.

A peine quelques semaines plus tard, il reprend son entraînement à la course.

Il découvre que le film du grizzly, qui se joue en permanence dans sa tête, est différent quand il court. « Depuis, neuf années se sont écoulées, rappelle-t-il. Pendant près de sept ans, ma mémoire m'a permis d'avancer peu ou prou très lentement. La plupart des gens ne le comprennent pas. Je savais que ceci ou cela s'était produit, mais je ne ressentais rien. »

Quand viennent les émotions

Dans son souvenir, l'histoire du grizzly était découpée en courtes séquences. « C'est difficile à expliquer, dit Johan, petit à petit mon corps a choisi ce qu'il pouvait exprimer. A un moment donné, quelque chose en moi m'a dit : maintenant, tu peux regarder la chute de Jenna sur le chemin de randonnée. Maintenant tu peux admettre que de peur, elle ait envisagé elle-même de sauter dans le vide. Maintenant tu peux t'autoriser à sentir que tu es presque vidé de ton sang. » Mais il lui a fallu longtemps pour comprendre que ce qui l'aidait vraiment, c'était de parler. « Pendant la course, je me racontais chaque jour ce qui s'était passé. J'arrivais toujours au point où je pensais à ce qui aurait pu ou dû se produire : ma mort. Je commençais alors à trembler. Nous sommes programmés pour tout planifier. Mais ça ne fonctionne pas ainsi », dit-il.

Il a dû s'autoriser à être en bonne santé. Il a dû permettre aux autres de l'y aider, ce qui était encore plus difficile. Il a appris à ne plus avoir peur des sentiments qui l'envahissaient : « Il faut être conscient que certains d'entre eux vont provoquer des pleurs. Mais on doit faire confiance à la nature, elle ne nous assaille pas de toutes les émotions à la fois. »

Jenna a réagi tout autrement. Elle n'a jamais voulu parler de l'ours. Il a fallu trois ans pour la persuader de terminer le chemin fatidique avec son père. Jenna Otter est en troisième année de médecine

à New York. Depuis peu, elle consulte un psychiatre. « Mais ça, elle ne l'a raconté qu'à sa mère. Je pense qu'elle ne veut pas être médecin par hasard. Ses patients l'aideront à panser ses propres plaies », explique Johan.

Deux mois après sa reprise du travail, la responsable de Johan lui a proposé son poste. Il a accepté et a rédigé parallèlement sa thèse de physiothérapie. Depuis, il est directeur de la santé au travail et s'étonne parfois de son absence de sensibilité aux critiques pendant les réunions : « Je regarde les gens et je pense qu'ils ne peuvent pas s'imaginer ce à quoi j'ai survécu. Je me moque que vous me ridiculisez ou que vous m'attaquez. Ce n'est rien comparé à l'ours. »

L'année passée, lors d'une course, il a battu ce qu'il appelle son « record personnel post-ours ». L'année prochaine, il participera de nouveau au marathon de New York. □

Beatrice Schlag est journaliste pour « Die Weltwoche » à Zurich et à Los Angeles.

L'équipe, c'est nous tous

Sponsor principal depuis 1993



credit-suisse.com/nationalteams



«Résoudre les problèmes quotidiens de l'humanité» : guerriers traditionnels en Nouvelle-Guinée.

CE QUE NOUS POUVONS APPRENDRE DES PEUPLES PRIMITIFS

« Une BMW a la même fonction à Zurich qu'un cochon en Nouvelle-Guinée »

Jared Diamond étudie les peuples traditionnels. Ce scientifique est convaincu que les sociétés occidentales ont fort à apprendre des peuples originels, qui vivent aujourd'hui comme il y a plusieurs siècles. *Interview : Simon Brunner*

Professeur Diamond, sommes-nous proches de nos ancêtres qui vivaient dans des cavernes ?

Nous leur sommes si proches que vous ne reconnaîtriez pas un habitant des cavernes s'il se promenait en ville dans des vêtements actuels. Les différences génétiques entre notre corps et celui des habitants des cavernes ne sont pas perceptibles pour les hommes modernes : par exemple, les dents généralement un peu plus petites aujourd'hui, l'enzyme lactase invisible ou la résistance génétique de certains peuples modernes à certaines maladies infectieuses.

Mais notre comportement a énormément changé au cours des siècles.

Oui et non. Notre répertoire comportemental ne se distingue pas fondamentalement de celui d'il y a onze mille ans. Nous pouvons tuer et nous occuper des malades. Nos différences dépendent, aujourd'hui comme hier, de la société et des circonstances.

Mais nous ne chassons plus, nous ne cueillons plus, et nous passons la majeure partie de notre temps devant un ordinateur.

Se pourrait-il que notre développement intellectuel soit dépassé par le progrès de notre époque ?

Belle question ! On pourrait par exemple supposer que la lecture exige certaines capacités d'adaptation du cerveau, qui seraient apparues au cours des derniers millénaires, après l'invention de l'écriture. Mais en fait, les membres des sociétés traditionnelles apprennent à lire aussi vite que nous. Cela montre que le cerveau humain est un organe flexible qui peut aussi maîtriser des activités auxquelles, dans l'histoire de l'évolution, il n'a été

confronté que récemment, comme lire ou maintenant twitter.

Vous étudiez des tribus indigènes en Nouvelle-Guinée depuis des décennies. Qu'est-ce que des civilisations très développées peuvent apprendre de peuples qui vivent aujourd'hui encore comme nos ancêtres ?

Les sociétés traditionnelles ont fait des milliers d'expériences naturelles pour résoudre les problèmes quotidiens de l'humanité. Nombre de ces expériences nous semblent admirables, des exemples à suivre. Je pense à la manière dont les sociétés traditionnelles élèvent leurs enfants pour en faire des personnes responsables, intègrent les personnes âgées dans la société, développent une conscience du danger. Mais pour d'autres choses, nous disons : « Dieu merci, nous n'en sommes plus là », par exemple lorsque certaines sociétés en viennent à tuer des enfants ou des personnes âgées.

Vous écrivez : « Il semble que nous ayons oublié la valeur de la famille élargie. En Occident, toute la pression repose sur les parents. » En quoi les Néo-Guinéens sont-ils meilleurs que nous ?

Dans les sociétés traditionnelles, les enfants n'ont pas pour seuls modèles leurs parents biologiques, mais pratiquement tous les adultes du village. Un enfant doit avoir plusieurs modèles, hier comme aujourd'hui. J'ai beaucoup d'amis en Amérique et en Europe qui ont la malchance d'avoir été élevés par des parents biologiques débordés, et qui ne doivent leur équilibre psychique qu'au contact d'un adulte stable, même s'il ne s'agissait que d'une heure de piano par semaine avec un professeur compréhensif. Ce

contact est assuré dans de nombreuses sociétés traditionnelles, mais pas chez nous.

Vous faites aussi l'éloge des sociétés traditionnelles, pour leur éducation libérale des enfants. Dans la forêt tropicale, les enfants peuvent-ils vraiment jouer longtemps dehors malgré les animaux sauvages et les tribus ennemis ?

Dans ces tribus, l'attitude consiste en général à laisser les enfants découvrir et expérimenter par eux-mêmes et apprendre de leurs erreurs, car plus tard, à l'âge adulte, ils seront seuls responsables de leur vie. Comme d'autres Occidentaux ayant séjourné dans des sociétés traditionnelles, je suis toujours impressionné par les capacités sociales et la conscience de soi des enfants.



Jared Diamond, 76 ans, est souvent qualifié d'érudit universel. Il a étudié la psychologie, puis s'est tourné vers la biologie évolutionniste et la biogéographie. Il est actuellement professeur de géographie à la University of California et ornithologue, s'intéresse à l'environnement, parle douze langues et joue du piano. M. Diamond est membre d'académies de renom (dont la National Academy of Sciences), il a reçu la National Medal of Science, le Tyler Prize for Environmental Achievement et plusieurs autres prix et distinctions. Cet Américain a publié plus de 600 articles et reçu le prix Pulitzer en 1998 pour son ouvrage « De l'inégalité parmi les sociétés – Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire ». Son dernier essai s'intitule « Le monde jusqu'à hier : ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles ». Il vit avec sa femme et ses deux fils à Los Angeles.

Dans notre société occidentale, les personnes âgées sont souvent exclues. Comment les sociétés traditionnelles s'occupent-elles de leurs anciens ?

Il existe de grandes différences. Dans le pire des cas, les anciens sont tués ou abandonnés, notamment dans les sociétés nomades ou les sociétés vivant dans des régions isolées. A l'opposé, la plupart des sociétés traditionnelles sédentaires offrent aux personnes âgées une vie plus agréable que la société industrielle moderne, parce que les anciens vivent en compagnie de leurs enfants, de leur famille et de leurs amis et jouent un rôle social jusqu'au bout.

Les sociétés traditionnelles sont souvent divisées en petits groupes d'« amis » et d'« ennemis », avec un grand groupe d'« étrangers » plutôt hostiles. Qu'est-ce qu'une société ouverte, globalisée, peut apprendre de sociétés fermées de ce type ?

Nous pouvons nous réjouir que notre monde ne soit plus divisé de manière si rigide. Mais les sociétés traditionnelles peuvent tirer au moins un avantage du petit cercle stable d'« amis » : ces amitiés durent toute une vie. En Europe et encore plus en Amérique, où les gens sont plus mobiles et changent souvent de domicile, les personnes âgées n'ont souvent plus de contact avec leurs amis d'enfance. Moi, par exemple, à 76 ans, je ne suis en contact qu'avec deux personnes que je connais depuis l'enfance. Un de mes amis qui a longtemps travaillé en Afrique dans une région rurale, isolée, dit que là-bas, la vie des Africains est plus pauvre matériellement mais plus riche socialement que celle des Américains et des Européens.

Cela semble surprenant, mais vous dites que les tribus de la forêt vierge sont, à de nombreux égards, en meilleure santé que nous.

Ils sont en meilleure santé du fait de l'absence relative des maladies liées à notre mode de vie moderne : le diabète, les maladies cardiovasculaires ou les AVC. Dans les sociétés traditionnelles, les gens sont relativement épargnés par ces maux, qui sont le résultat de l'interaction entre les gènes et notre mode de vie moderne, à savoir une activité physique réduite, un apport en calories élevé, une forte consommation de sucre et de sel et une consommation insuffisante de fibres alimentaires. Mais les sociétés traditionnelles sont aussi en moins bonne santé parce qu'elles sont fréquemment touchées par des maladies

infectieuses qui peuvent être soignées par la médecine moderne, mais pas dans les conditions des sociétés traditionnelles. Leur espérance de vie est donc moindre.

Constatez-vous aussi des points communs au niveau social entre nous et les peuples que vous étudiez ?

Bien sûr. Pour prendre un exemple stupéfiant : une BMW a la même fonction à Zurich qu'un cochon en Nouvelle-Guinée. Ce sont à la fois l'expression d'un statut

« Non, la violence présente dans les sociétés traditionnelles n'apporte rien. »

social et des objets d'usage courant. On utilise la BMW pour faire ses courses quand il pleut, mais en même temps, on jouit d'un statut plus élevé aux yeux de ceux qui ne peuvent s'offrir qu'une Smart. En Nouvelle-Guinée, on peut naturellement manger son cochon ; celui-ci a donc une utilité pratique, comme la voiture. Mais quand on possède des cochons, on affiche un certain statut face à ceux qui n'en ont pas ou très peu.

Qu'est-ce que les sociétés traditionnelles nous envient le plus ?

Au début de mon travail sur le terrain, j'ai demandé à un Néo-Guinéen ce qu'il allait faire de l'argent qu'il venait de gagner en travaillant pour moi. Il m'a répondu : « Je vais m'acheter un parapluie ! » Cela dénote une bonne capacité de jugement, car là où il vivait, il tombait 500 millimètres de pluie par an et par mètre carré. De manière plus générale, les sociétés traditionnelles nous envient notre accès aux outils (comme le parapluie), à la médecine moderne, aux écoles et à l'alimentation.

Et à la paix ? Le psychologue évolutionniste Steven Pinker dit qu'aux époques pré-étatiques, 15% des gens mouraient de mort violente, contre 3% dans les premières sociétés étatiques et probablement moins de 1% aujourd'hui.

Il est vrai que les sociétés pré-étatiques connaissaient en moyenne beaucoup plus de violence que les sociétés dotées d'un Etat organisé. Les querelles dégénèrent,

chaque acte de violence en appelle un nouveau, cela peut durer très longtemps. Il n'y a pas de pouvoir central, capable d'apaiser les conflits. Si c'est là où vous vouliez en venir : non, le degré plus élevé de violence dans les sociétés traditionnelles n'apporte rien, il n'y a rien à en apprendre. C'est une tragédie dont ces sociétés sans Etat sont prisonnières.

Depuis quarante ans, vous faites la navette entre la Nouvelle-Guinée et les Etats-Unis. Quelle relation avez-vous avec quelqu'un qui fabriquait encore des haches de pierre il y a vingt ans ? Est-ce une relation d'égal à égal ?

Non. Nous, nous avons un meilleur accès à la technique moderne et à ses possibilités. Eux sont bien mieux à même de survivre dans la jungle. Ce que je trouve fascinant, c'est de voir en quoi nos relations diffèrent et où elles se ressemblent. D'un côté, les Néo-Guinéens et moi rions des mêmes situations ; ils pleurent, sont furieux, ont peur et se réjouissent des mêmes choses que moi. Mais de l'autre côté, ils ont un rapport tout autre aux conjoints, aux amis ou aux dangers.

Votre comportement chez vous, en Amérique, s'en est-il trouvé changé ?

Oui, j'ai surtout appris à être réaliste par rapport au danger. En Occident, nous craignons le terrorisme, la guerre ou les épidémies rares. Mais la circulation routière est source de dangers bien plus grands. Ou pour un homme âgé comme moi, tomber et se casser quelque chose. Une douche glissante, par exemple, peut être bien plus dangereuse que la jungle. □

L'interview a été réalisée le 3 mars 2014.

CE QUE NOS ANCÊTRES SAVAIENT DÉJÀ

Le high-tech préhistorique

L'époque moderne est bien souvent surestimée. En effet, de nombreuses inventions que nous croyons récentes étaient déjà connues dans l'Antiquité. Quelques exemples sélectionnés par *Mathias Plüss*.



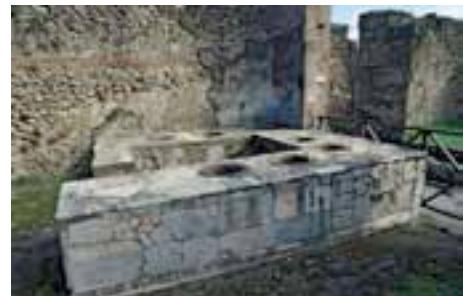
Le cinéma (4000 av. J.-C.)

Dans les cavernes du néolithique, on a découvert de nombreux dessins rupestres représentant des scènes de bataille ou de chasse. Certains chercheurs pensent qu'il s'agit en fait d'un genre de cinéma préhistorique : les scènes sont conçues pour se fondre devant l'œil du spectateur de façon à imiter une séquence filmée. Accompagné de la voix d'un narrateur et de musique, le spectacle était certainement tout aussi impressionnant qu'une séance de cinéma 3D d'aujourd'hui.



La chirurgie du cerveau (an 1450)

Les trépanations étaient déjà pratiquées il y a plus de 10 000 ans pour soigner les traumatismes crâniens ou les maladies cérébrales. Il y a 600 ans, les Incas avaient acquis une grande maîtrise de cette technique : ils savaient découper ou perforer avec précision des ouvertures dans le crâne et connaissaient plusieurs moyens de désinfection. Le taux de réussite des opérations dépassait 90%, et les patients pouvaient vivre encore plusieurs dizaines d'années.



Les fast-foods (an 50)

Les Romains l'appelaient « thermopolium ». Derrière ce nom savant se cache en fait un simple snack. Les plats, souvent des pois ou des haricots, étaient précuits et maintenus chauds au comptoir dans des récipients en terre cuite. Pas de siège ici, on mangeait debout. La plupart des gens n'ayant pas de cuisine, ces restaurants étaient très populaires. À Pompéi, qui a compté jusqu'à 20 000 habitants, les fouilles ont permis de mettre au jour près d'une centaine de ces fast-foods.



Les toilettes avec siège (2500 av. J.-C.)

Dans les villes de la civilisation du fleuve Indus (aujourd'hui au Pakistan), les maisons possédaient WC et salle de bain privés avec une alimentation en eau fraîche. Les toilettes étaient en briques, avec un siège en bois et étaient directement reliées au réseau de collecte des eaux usées. Ces installations démontrent une maîtrise technique impressionnante, notamment pour concevoir le réseau de canalisations, qui requérait des calculs précis.



Le perçage d'un tunnel (550 av. J.-C.)

Percer un tunnel n'a rien de difficile en soi, puisque seule la force compte. Percer un tunnel par deux côtés est une autre histoire : cela demande de l'intelligence. Et des instruments de mesure très précis pour être sûr que l'on creuse bien de chaque côté à la même profondeur et dans la bonne direction. Si tout se passe bien, on se rencontre au milieu, et on divise le temps de construction par deux. Les premiers à avoir réussi cet exploit sont les Grecs, qui ont creusé un aqueduc d'un kilomètre de long à travers une montagne sur l'île de Samos.



Le bigoudi (1400 av. J.-C.)

Certains Egyptiens, hommes et femmes, consacraient des heures aux soins capillaires, au maquillage et à l'épilation. La trousse de beauté des classes supérieures était bien fournie : miroir en cuivre, peigne en ivoire, lames de rasoir, pinces à épiler, fards à joues, eye-liners et rouges à lèvres. Certains possédaient même des instruments en bronze ouvragé pour boucler les cheveux. □

DE LA COMPOSITION D'UNE BONNE ŒUVRE D'ART

Du sérieux et de la sincérité

Plus l'art est moderne, plus il est difficile à évaluer. Autrefois, un Picasso ne valait pas un sou. Aujourd'hui, il peut valoir jusqu'à un milliard de dollars. Mais comment peut-on connaître à l'avance la valeur d'une œuvre ? Une analyse *de Will Gompertz*



En avance sur son temps : « Les Demoiselles d'Avignon » de Picasso (Paris, 1907).

Pablo Picasso (1881-1973) : *Les Demoiselles d'Avignon* (Paris, juin-juillet 1907). Huile sur toile, 243,9 x 233,7 cm. New York, Museum of Modern Art (MoMA). Acquis par la succession de Lillie P. Bliss. 333.1939 © 2014, ProLitteris, Zurich. DIGITAL IMAGE © (2014) The Museum of Modern Art/Scala, Florence

Au XIX^e siècle, alors que le marketing de masse en était encore à ses balbutiements, l'homme d'affaires américain John Wanamaker a mis le doigt sur une nouvelle méthode de commercialisation, fascinante et sans fondement scientifique : « La moitié de ce que je dépense en publicité est de l'argent jeté par les fenêtres. Le problème, c'est que je ne sais pas de quelle moitié il s'agit. »

On pourrait en dire de même pour les collections d'art, et notamment pour l'art contemporain. J'ai vu de nombreuses collections privées d'œuvres considérées comme révolutionnaires, achetées à des prix élevés par des amateurs d'art au fil des ans, mais qui n'ont visiblement pas résisté à l'épreuve du temps.

Le jeune talent très prisé des collectionneurs l'année dernière est désormais considéré comme ennuyeux par les connaisseurs, et cette vedette qui brillait encore de mille feux il y a dix ans n'est désormais plus qu'une pâle copie d'elle-même. Si ces aléas sont fâcheux pour les collectionneurs, la réévaluation d'une œuvre prisée par le passé l'est encore plus. La valeur marchande d'un artiste autrefois réputé chute plus vite que la pomme de Newton, qui lui a inspiré la loi de la gravitation.

En tant que collectionneur, comment éviter de telles déceptions et acquérir des œuvres non seulement satisfaisantes sur le plan esthétique, mais aussi dont la valeur restera intacte, voire augmentera ?

70% de pertes

Si l'entrepreneur John Wanamaker considère que la moitié de ses dépenses en publicité est une perte, j'estime que le risque est encore plus élevé en ce qui concerne l'achat d'art contemporain. Sur le plan de l'investissement, on peut faire une croix sur 70% des sommes déboursées. Et personne n'est à l'abri d'une erreur. Les conservateurs se trompent tout comme les collectionneurs privés. Les réserves des grands musées regorgent d'œuvres onéreuses qui ne finissent jamais dans les salles d'exposition. Le directeur de la Tate Gallery, Sir Nicholas Serota, admet lui-même qu'il ne sait jamais comment évaluer la dernière création d'un artiste contemporain. Si lui-même ne sait pas, qu'en est-il de nous ?

Le problème n'a évidemment rien de nouveau. Depuis les débuts de l'art mo-

derne dans les années 1850, il a toujours été difficile de déterminer quelles œuvres auraient une valeur durable. Cela est dû au fait que le rôle de l'artiste a considérablement évolué. A l'ère du classicisme, il s'agissait de reprendre et d'illustrer des idées existantes. Dans l'art moderne, il est crucial d'en formuler et d'en représenter de nouvelles. Ce qui pose un problème aux collectionneurs et aux critiques.

Bien que nous nous plaisions à prétendre le contraire, il est évident que nous préférerons ce que nous connaissons. Notre souhait de découvrir le prochain Picasso ou Pollock (et peut-être d'acheter l'une de leurs œuvres à un prix qui se révélera plus tard être une bonne affaire) se voit

Durant toute l'ère moderne, les gens ont acheté de la camelote.

réprimé par notre conservatisme naturel. L'expérience montre que si l'occasion d'acquérir une œuvre d'époque nous était offerte, nous ne la saisirions probablement pas.

Durant toute l'ère moderne, les gens ont acheté de la camelote tout en boudant les œuvres d'artistes à l'époque méconnus tels que Van Gogh, Pollock ou Duchamp. Même le jeune Picasso, dont le génie était déjà reconnu par l'avant-garde parisienne, s'est entendu dire que l'un de ses tableaux était raté. Il s'agissait des « Demoiselles d'Avignon », une œuvre qu'il avait montrée à des amis et à des critiques en 1907, avant de l'avoir achevée. L'étonnement teinté d'émotion qu'il avait espéré a laissé place à des commentaires dédaigneux, Henri Matisse allant même jusqu'à lui demander s'il souhaitait ruiner la peinture moderne.

La déception de Pablo Picasso (1881-1973) suite aux réactions négatives face à son gigantesque tableau était telle qu'il a arraché la toile inachevée du châssis, l'a enroulée puis jetée dans un coin de son atelier, où elle est restée de longues années à prendre la poussière. L'œuvre est désormais exposée au MoMa de New York comme l'une des plus grandes œuvres d'art du XX^e siècle. Sa valeur pourrait atteindre un milliard de dollars. Mais en 1907, alors que la peinture

était encore fraîche, personne n'aurait déboursé un sou pour ce tableau.

Comment séparer le bon grain de l'ivraie ?

Picasso était très en avance sur son temps. Même le poète et critique d'art Guillaume Apollinaire, chef de file de l'avant-garde parisienne, n'était pas prêt pour son art. Il a fallu attendre encore près de trente ans pour que Picasso soit unanimement reconnu. Il en va de même pour l'expressionnisme abstrait de Jackson Pollock et pour les tableaux originaux et regorgeant de couleurs de Vincent Van Gogh. Si leurs œuvres valent aujourd'hui des millions de dollars, personne n'en aurait voulu, même gratuitement, du temps de leur création.

Cette difficulté à identifier des œuvres contemporaines de valeur durable est encore plus marquée de nos jours. Il n'a jamais été aussi compliqué de séparer le bon grain de l'ivraie. Le collectionneur actuel opère dans un marché ayant enregistré une croissance exponentielle au cours des vingt dernières années. Jamais autant d'œuvres n'ont été créées pour un public aussi large. Le marché de l'art, autrefois une organisation exclusive dans laquelle quelques fortunés encourageaient une poignée d'artistes, s'est transformé en une industrie mondiale : des milliers de collectionneurs nouveaux riches veulent à tout prix avoir leur part du gâteau. Pour répondre à la demande, l'entreprise artistique tourne à plein régime. Les artistes produisent des œuvres d'art en masse pour un marché en croissance continue.

Ces œuvres s'affichent dans les grandes galeries commerciales que l'on trouve dans les rues les plus chères du monde, à proximité immédiate de boutiques proposant d'autres produits de luxe. On peut les voir dans les foires d'art, de Miami à Hong Kong. Elles se vendent également à prix d'or chez Sotheby's et Christie's lors de ventes aux enchères d'art contemporain de plus en plus fréquentes. Elles sont partout et se vendent partout, mais parmi ces milliers d'œuvres, quelles sont celles qui seront exposées au MoMa de New York, à la Tate de Londres ou au Musée Pompidou de Paris et pour lesquelles les futures générations se presseront dans les musées ?

Un urinoir bouleverse le monde

La réponse à la question « Comment reconnaître les chefs-d'œuvre majeurs >

du futur» tient en un mot: authenticité. Si l'œuvre n'a pas été réalisée avec le plus grand sérieux et la plus grande sincérité, les émotions que l'artiste souhaite susciter chez l'observateur et le message qu'il veut transmettre disparaîtront en un battement de cils. Même les œuvres amusantes de Marcel Duchamp, qui pourraient sembler superficielles, voire enfantines à première vue, sont exécutées avec une rigueur et une intelligence hors du commun.

Lorsque Marcel Duchamp (1887-1968) a signé «R. Mutt» sur un urinoir en porcelaine blanc de la société J. L. Mott et qu'il l'a présenté en 1917 à New York pour la plus grande exposition d'art contemporain de son époque, les gens ont dû croire à une tentative ridicule d'un amateur pour attirer l'attention. Ils sont nombreux à partager cet avis aujourd'hui encore.

Mais Duchamp n'était pas stupide. C'était une idée on ne peut plus sérieuse, avec une touche d'ironie. En choisissant un urinoir comme sujet, Duchamp contestait l'affirmation selon laquelle l'art doit toujours être beau. Il a acheté l'objet dans une entreprise sanitaire au lieu de le confectionner ou de le peindre lui-même afin de remettre en cause la thèse selon laquelle une œuvre d'art doit être une

Les gens ont dû croire à une tentative ridicule d'un amateur.

création personnelle de l'artiste. Il soulève les questions suivantes : qu'est-ce que l'art, et qu'est-ce qu'un artiste ? En utilisant un urinoir, il a montré l'influence de l'art sur notre façon de penser. Il a pris un produit de masse bon marché, et en le présentant dans une galerie d'art et en l'exposant dans un nouveau contexte, il l'a transformé en une chose unique et précieuse. Du moins, c'était son intention initiale, même si elle n'a finalement pas totalement fonctionné.

Au lieu d'exposer l'urinoir comme le prévoyait les statuts (chaque artiste pouvait exposer l'œuvre de son choix moyennant le paiement d'une taxe), le comité de l'exposition a décidé de détruire l'œuvre (les urinoirs de Duchamp que l'on peut voir dans les musées sont des copies au-

torisées). Les organisateurs ont toutefois été contraints de reconnaître que l'on peut détruire une œuvre d'art, mais pas une idée. Duchamp a bouleversé l'art de façon irrémédiable.

Une œuvre doit être bonne

De nos jours, le monde ne manque pas d'œuvres. Et c'est là un problème. Il est trop d'œuvres qui ont été réalisées par des artistes prétendument animés par le même esprit que celui qui avait animé Duchamp. Je parle ici de l'art conceptuel, qui est en grande partie vide d'idées et sommaire. Comme l'a écrit le minimalist américain Sol LeWitt en 1967, l'art conceptuel n'est bon que par l'idée qui préside à sa création. Si l'idée est mauvaise, le résultat l'est aussi. En fin de compte, cela vaut pour l'ensemble de l'art contemporain, qu'il soit conceptuel, abstrait ou figuratif. Si l'idée maîtresse d'une œuvre d'art n'est pas convaincante, inspirée et signifiante, il en va de même pour l'œuvre elle-même. Cependant, une idée convaincante ne suffit pas à donner une valeur inaltérable à une œuvre. Une grande précision et un extrême savoir-faire dans la réalisation sont nécessaires.

Une bonne œuvre est souvent le produit d'un artiste passionné, aux prises avec divers problèmes lui permettant de donner une signification plus durable à son travail. L'exécution à proprement parler peut être rapide (comme pour Duchamp et son urinoir) mais le chemin pour y parvenir est laborieux et éprouvant.

Pour dénicher des œuvres d'art de valeur durable, il faut d'abord observer le chemin parcouru par l'artiste pour atteindre un stade où il réalise enfin des créations qu'il peut présenter au public et éventuellement vendre. Il est primordial de comprendre ses motivations intellectuelles. Les sujets traités sont-ils pertinents et actuels ? L'artiste est-il intimement lié à son travail ? Son œuvre rentre-t-elle dans un cadre de l'histoire de l'art tout en ouvrant de nouvelles perspectives ? En d'autres termes, est-ce une œuvre unique et originale ?

L'œuvre ne doit pas être belle

De nos jours, l'originalité est essentielle. Copier n'est pas intéressant, à moins que l'artiste en fasse un sujet personnel. Comme l'a dit Picasso : «Les bons artistes copient, les grands artistes volent.» Il entendait par là que copier à partir de quelque chose

d'existant est par définition limité et réducteur, tandis que voler est libérateur et dynamique. Toutes les grandes œuvres d'art contiennent des idées et techniques déjà développées par d'autres. Picasso s'inspirait du Greco, de Cézanne et de Matisse et ajoutait une touche de magie : sa vision du monde, sa façon unique de s'exprimer.

Une œuvre d'art ne doit pas être belle ou plaire immédiatement. De nombreux chefs-d'œuvre aujourd'hui reconnus ont d'abord été vivement contestés, comme «Olympia» de Manet ou «Woman I» de Kooning. Les goûts changent. Carl Andre est un minimalist américain ayant réalisé en 1966 une sculpture intitulée «Equivalent VIII». Il s'agit de 120 briques disposées en deux couches pour former un rectangle. La Tate Modern a

Une idée convaincante ne suffit pas à donner une valeur inaltérable à une œuvre.

acheté cette œuvre dans les années 1970 pour deux mille livres sterling et l'a ensuite exposée, ce qui a donné lieu à un cri d'indignation de la part de la presse britannique. «Gaspillage d'impôts !», scandait-elle.

Trente ans plus tard, la Tate Modern a récidivé et fait l'acquisition d'une œuvre inhabituelle. Cette fois-ci, il s'agissait d'une file d'attente. Plus exactement : le musée a acheté un morceau de papier sur lequel l'artiste slovaque Roman Ondak avait griffonné des consignes pour une performance. Plusieurs acteurs devaient former une file d'attente devant une porte d'entrée ou au fond d'une galerie d'art, dans une expression d'attente intense, comme si quelque chose se tramait. L'idée était de susciter ainsi la curiosité des passants, et de voir s'ils rejoignaient la file d'attente (ce qui est souvent arrivé, comme j'ai pu l'observer) ou s'ils passaient leur chemin en se demandant ce qu'ils pouvaient bien manquer.

Cette fois-ci, la presse est restée silencieuse. Aucun mot ne s'est fait entendre, aucune critique, aucune indignation, aucun commentaire railleur de la part des représentants des gazettes de boulevard, rien.



Carl Andre (né en 1935) : *Equivalent VIII*, 1966; briques ; objet: 127 x 686 x 2292 mm ; collection Tate, acquisition en 1972.
© 2014, ProLitteris, Zurich. Photo: © Tate, Londres 2014

Cent vingt briques organisées sur deux couches et formant un rectangle : « Equivalent VIII » de Carl Andre, 1966.

Perfection technique exigée

Aujourd’hui, il est bien plus difficile d’attirer l’attention : l’art est presque devenu un objet du quotidien. Mais les éléments essentiels qui font la beauté d’une œuvre d’art n’ont pas changé : celle-ci doit être authentique, sérieuse, sincère et parfaite dans son exécution. Elle doit en outre avoir quelque chose d’original à exprimer, qui nous pousse à observer un élément connu sous un nouvel angle ou qui nous confronte à l’inconnu. Qu’elle nous plaise ou non n’a que peu d’importance, cela vient plus tard.

Que dois-je acheter ?

Quelles œuvres achèterais-je si j’avais quelques millions et que je souhaitais

créer une collection ? Je chercherais certainement à acquérir une œuvre de l’artiste conceptuel brésilien Cildo Meireles. Et si je devais aller à Rio, je rendrais visite à Beatriz Milhazes dans son atelier pour acheter l’un de ses tableaux opulents aux couleurs somptueuses. Je m’envolerais pour Chicago et j’irais voir ce que fait Kerry James Marshall, en espérant pouvoir faire l’acquisition d’une de ses peintures à l’acrylique, toutes peuplées de personnes noires. Après quoi j’irais à Trinité-et-Tobago jeter un œil à l’atelier de Peter Doig – aucune de ses œuvres n’est ennuyeuse. Et pour conclure cette chasse au trésor, je m’envolerais pour Berlin pour rendre visite à Susan Philipsz, lauréate du prix Turner et artiste sonore, et

je lui demanderais au cours d’un déjeuner décontracté si elle souhaite réaliser une installation sonore pour mon jardin. Après cette récolte sur la moitié de la planète, je rentrerais chez moi satisfait et heureux. □

Will Gompertz est responsable du service artistique de la BBC, poste qu’il est le premier à occuper. Il est reconnu comme l’un des journalistes culturels les plus influents de Grande-Bretagne. Auparavant, il a travaillé en tant que responsable de la communication pour la Tate Gallery, critique d’art et fondateur de magazine. Il a reçu plusieurs distinctions ; le « Creativity Magazine » new-yorkais l’a notamment cité parmi les 50 esprits les plus créatifs du monde. Sa dernière publication : « What are you looking at ? – 150 years of modern art in the blink of an eye ».

DÉFINITION DU CLASSIQUE MODE

Pavillon noir de l'émancipation

Aucune robe n'est aussi polyvalente que la petite robe noire inventée par Coco Chanel il y a quatre-vingt-huit ans. Voici la carrière étonnante d'un vêtement qui a peu changé, tout en restant à la mode. *Par Amy Holman Edelman*

Pourquoi une simple robe noire, inventée en 1926 par Coco Chanel, est-elle restée aussi actuelle qu'il y a quatre-vingt-huit ans ? Voici au moins six bonnes raisons :

- Elle respire l'indépendance, la force, la sensualité, le glamour, voire un brin de risque, soulignant ainsi toutes les facettes de la vie d'une femme.
- Elle est près du corps et amincit.
- Elle est moins salissante que d'autres robes plus claires.
- Elle est transformable, aussi belle le jour que le soir.
- Elle s'entend à merveille avec les accessoires les plus divers.
- Elle n'est jamais démodée, et presque toujours adaptée.

Gabrielle Chanel est née en 1883 à Saumur, dans l'ouest de la France. A une époque où la tenue vestimentaire d'une femme exprimait sa position dans la société. A 12 ans, Coco Chanel entre à l'orphelinat pour être élevée par des nonnes. Les enfants pauvres comme elle portaient des affaires simples fabriquées dans l'atelier du couvent, tandis que les élèves plus aisées étaient vêtues dans de belles matières. C'est là que Coco a développé son goût pour les coupes strictes et la couleur noire. Avant cela, le noir n'était porté que par les bonnes, les nonnes et les personnes en deuil.

La femme, propriété de l'homme

Les hommes affichaient leur propre importance en dotant leurs femmes et leurs filles d'habits et d'accessoires somptueux. Au début des années 1920, les femmes étaient encore considérées comme la propriété de l'homme, portant corsets, crinolines, jupes longues et lourds chapeaux (de 1918 à 1928, le tissu requis pour une robe passe de 17 à 6,50 mètres). Les femmes étaient invisibles sauf pour les hommes dont elles étaient les filles ou les épouses.

Leur apparence révélait leur rang et leur position sociale. La séparation entre

les femmes respectables et celles du demi-monde était nette. Avec la petite robe noire, Coco Chanel a su estomper cette frontière. Sa carrière dans l'univers de la mode a commencé en 1912 avec la fabrication de chapeaux pour le demi-monde, les maîtresses et les actrices.

Une nouvelle liberté

Quels changements ? En 1918, avec la fin de la guerre, l'Amérique devint de plus en plus prospère. Au milieu des années 1920 sont apparues les « flappers », jeunes femmes buvant de l'alcool et ayant des relations sexuelles libres. Elles portaient des robes simples près du corps. De 1920 à 1933, la prohibition a donné naissance au cocktail et à la robe qui allait avec. Elle remplaça les larges robes montantes portées à l'heure du thé jusqu'à la fin du siècle.

Dès le milieu des années 1920, la nouvelle liberté des femmes s'afficha aussi dans leur tenue. Les suffragettes, qui en 1919 militaient pour le droit de vote des femmes, voulaient l'émancipation, et ce nouveau style vestimentaire, en leur donnant plus d'aisance, faisait partie de cette nouvelle liberté. De plus en plus de femmes se mirent à travailler (souvent comme vendeuses ou secrétaires) et à faire du sport.

Bien sûr, Coco Chanel ne fut pas la première créatrice de mode à concevoir une robe noire sobre, mais elle est la plus célèbre. Selon Karl Lagerfeld, Coco a copié et commercialisé tout ce qu'elle a créé. Pour Richard Martin, ancien administrateur du département costumes du Metropolitan Museum de New York, Coco Chanel est l'inventrice de la petite robe noire, car elle va parfaitement avec son style. Autrement dit, Coco était sa meilleure ambassadrice. Glamour et indépendante. Avec les maximes « L'élegance est le refus » ou « La simplicité est la clé de la véritable élégance », elle a fixé le cap.



Coco Chanel (1936)

La légendaire créatrice de mode française a développé son goût pour les coupes strictes et le noir dans le couvent où les nonnes l'élevèrent.



Audrey Hepburn (1961)

Dans « Petit déjeuner chez Tiffany », elle porte une robe du créateur Hubert de Givenchy, qui l'habillait dans presque tous ses films.



Jackie Kennedy (1961)

Elle est devenue First Lady à 31 ans. Elle portait une petite robe noire pour la réception à la Maison-Blanche et l'accueil des chefs d'Etats étrangers, devenant ainsi l'icône de la mode de son époque.



Marilyn Monroe dans « Certains l'aiment chaud » (1959)

Dans le train l'emmenant vers la Floride, elle dansait dans une petite robe noire très décolletée à manches longues, terminée par des franges.



Lady Diana (1994)

La princesse de Galles a attiré tous les regards dans une petite robe noire très décolletée. On l'a appelée la « robe de la vengeance », car le prince Charles venait d'avouer publiquement son infidélité.



Michelle Obama (2009)

Sur son premier portrait officiel de First Lady, elle porte une robe noire sans manches de Michael Kors mettant en valeur ses bras musclés et annonçant son style personnel.

L'élegance reste

Depuis, d'autres noms sont apparus, mais la petite robe noire a gardé son élégance. Les femmes d'aujourd'hui, souvent émancipées, la portent toujours (il suffit de regarder les cérémonies de remise des Oscars ou des Césars). Pourquoi ?

Car c'est finalement un vêtement neutre. C'est celle qui la porte (ou ceux qui la voient) qui lui confère son exceptionnelle fascination. Toute femme en possède une... deux, voire trois. Comme sa mère et sa grand-mère.

Pourquoi une robe de plus de quatre-vingts ans est-elle toujours à la mode ? Elle n'a pas besoin d'évoluer. La petite robe noire attire le regard sur celle qui la porte, pas sur sa coupe. Elle est simple et fera ainsi toujours partie de la garde-robe des femmes modernes. □

CE QUI COMpte VRAIMENT (PARTIE II)

Regarder en arrière pour aller de l'avant

Il est plus facile de savoir où on va quand on sait d'où on vient.

Ce que les petits-enfants ont appris de leurs grands-parents et les traditions qu'ils perpétuent.

Comptes rendus: Simon Brunner



Marta Baluch, 24 ans

*Etudie les sciences culturelles,
travaille dans un restaurant végétalien
Wrocław, Pologne*

«Le monde est froid, il faut être bon et donner beaucoup d'amour. Dans ma famille, nous nous faisons souvent de petits cadeaux. Je suis en couple depuis deux ans, il n'y a rien de plus beau. J'aime-rais bientôt épouser mon ami. Ah oui, autre chose : quand j'étais petite, mon grand-père m'a appris à reconnaître tous les arbres et les oiseaux de la forêt. Cela nous a liés, et aucun de mes amis ne s'y connaît autant que moi.»



Nikos Vitogiannis, 13 ans

En 1^{re} année de lycée

Athènes, Grèce

«Je veux devenir entrepreneur, comme mon père, mon grand-père et mon arrière-grand-père. Je dois travailler dur et avoir de bonnes notes. Je veux étudier à Londres, comme mon père et mon oncle. Mais, comme ils me l'ont appris très tôt, l'essentiel dans les affaires est la confiance. J'aimerais que les gens disent: «Nik est quelqu'un de bien, nous lui faisons confiance.»»



Sander Hansen, 15 ans

Entre en école secondaire

supérieure à l'automne

Rena, Norvège

«Je vois mon grand-père et mes tantes tous les jours. J'aimerais maintenir cette proximité familiale toute ma vie. Je devrai sans doute partir pour les études.

Je me vois bien vivre dans une grande ville quelques années. Ensuite je reviendrai à Rena, c'est sûr!»





Hansruedi Hess, 27 ans

Agriculteur

Ebnat-Kappel, Suisse

« Pendant la guerre de Trente Ans, le fer manquait et les toits étaient construits sans clous. Chez nous aussi. Je pense que notre ferme a été bâtie vers 1630. J'aime particulièrement la pièce avec le vieux poêle en faïence. Mon amie aussi aime venir ici. »



Roberto Fonseca Horta O'Leary, 21 ans

*Etudie l'histoire de l'art
São Paulo, Brésil*

« Je vis chez ma grand-mère depuis quatre ans, elle habite près de l'université. Elle a 90 ans, j'en ai 21. Mais nous nous entendons parfaitement malgré la différence d'âge. Nous allons au marché ensemble, mangeons des friandises ou faisons du shopping. Elle est folle, au bon sens du terme, et plaisante beaucoup. Et elle me gâte. Elle n'est pas pour rien dans le choix de mes études. Elle adore l'art, c'est une tradition familiale, y compris pour ma mère, qui dessine des BD fantastiques. »



Chinatsu Nagata, 11 ans

5^e classe d'école primaire

Kawasaki, Japon

«Je veux jouer autant que possible avec ma sœur. J'entre bientôt à l'école secondaire et j'aurai moins le temps. J'espère aussi que mamie vivra éternellement; je l'aime très, très fort.»



Refilwe Mpitsso, 15 ans

10^e classe

Soweto, Afrique du Sud

«J'ai grandi chez ma grand-mère, nous sommes donc très proches. Elle m'a appris le plus important dans la vie : être respectueux et humble, jamais arrogant. Elle est mon modèle, mais je veux faire un métier différent du sien : gynécologue!»



La boussole des valeurs



Jörn Kaspahl est illustrateur à Hambourg. Il travaille notamment pour «The New Yorker», «Monocle», «GQ», «Wired» et «Der Spiegel».



VOUS L'AVEZ MÉRITÉ



www.skoda.ch ou sur



ŠKODA Superb
Le confort mesurable

12x GAGNANT ÉDITION
2013
AUTOMOBILE | **ŠKODA. MADE FOR SWITZERLAND**

Celui qui réalise plus peut aussi s'offrir plus. La ŠKODA Superb est faite pour les personnes exigeantes et qui savent combiner ce qui est astucieux à l'agréable! En conciliant habilement un volume intérieur généreux à l'espace pour les jambes le plus vaste dans sa catégorie, elle associe un intérieur des plus confortables au rapport qualité-prix le plus souvent primé de Suisse. La ŠKODA Superb: chaque détail est mûri. Bienvenue chez votre partenaire ŠKODA pour une course et des étirements d'essai.



APPARTEMENTS DE LUXE

À LUGANO AVEC SERVICES HÔTELIERS



APPARTEMENTS À VENDRE ET À LOUER

avec SPA, restaurant, piscine intérieure et extérieure, pour séjours à court ou long terme.

Situés à quelques minutes du centre de Lugano, avec une vue imprenable sur le lac.

Discretion et confort dans un cadre unique et exclusif.

WWW.RESCORTCOLLINADOLOR.COM

RESORT COLLINA D'ORO

VIA RONCONE 22, 6927 AGRA, LUGANO | Tel. +41 91 641 11 11
INFO@RESORTCOLLINADOLOR.COM